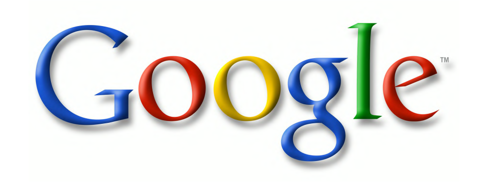



3 3433 06827395 6









SOUVENIRS

DE

CONFÉRENCES.

Tous les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits.

Aug. Haton.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, 56.

SOUVENIRS

DE

CONFÉRENCES,

PRONES ET INSTRUCTIONS

ENTENDUS A SAINTE-VALÈRE DE 1830 A 1835.

> Lisez les livres de piété avec le meme esprit dans lequel ils ont été faits, c'est-à-dire pour y chercher la vérité, pour vous instruire, vous édifier et former en vous une vie meilleure.
>
> (IMITATION DE J. C., liv. I, ch. 5, pratique.)

7e ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN, AUGMENTÉE DES STATIONS DU CALVAIRE.

TOME PREMIER.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE PIÉTÉ ET D'ÉDUCATION

D'AUGUSTE VATON, ÉDITEUR,

RUE DU BAC, 50.

1852.

PRÉFACE.

Il est aisé de voir aux négligences du style de ces analyses qu'elles n'étaient pas destinées à l'impression. Telles qu'elles sont cependant, par les bons conseils qu'elles renferment, elles peuvent être utiles aux gens du monde, et l'on croit faire une bonne œuvre en les publiant.

Les *personnes qui* pourraient trouver que

ces instructions ne sont pas assez fortes en théologie voudront bien remarquer que ces extraits ayant été faits par une femme, et cette science étant fort au-dessus de sa portée, ce qui s'y rattachait n'est pas ce qu'elle a retenu.

AVIS DE L'EDITEUR.

Pour répondre au désir d'un grand nombre de personnes pieuses, nous avons cru devoir insérer la note suivante sur M. l'abbé Landrieux, d'heureuse mémoire. Voici comment s'exprimait un journal politique le lendemain de la mort de ce digne ecclésiastique.

« L'Église de Paris vient de faire une perte difficile à réparer. La mort vient d'enlever subitement un de ces hommes qui semblent n'exister que pour le soulagement de leurs semblables : c'est l'abbé Landrieux, curé de Sainte-Valère et de Saint-Pierre du Gros-Caillou, vénérable ecclésiastique rempli d'indulgence, dont la vie se passait à donner de bons conseils et à faire d'utiles actions. La veille de sa mort, l'abbé Landrieux disait encore à ses paroissiens réunis autour de lui : « *Dieu ne demande pas de longues prières, mais il exige de bonnes œuvres ; il veut que l'homme s'efforce à dominer ses mauvais penchants et s'applique à secourir son semblable.* » La vie de ce digne ecclésiastique se passait à donner de touchants exemples de la charité chrétienne : les pauvres de ses deux paroisses lui étaient tous connus ; il savait ce qui leur manquait, et pressentait ce qui leur serait bientôt nécessaire. Son avoir leur était d'abord distribué, et quand ses propres ressources étaient épuisées, faisant violence à sa timidité naturelle, le bon abbé Landrieux s'acheminait vers le *palais du riche*. Il priait, il implorait, exi-

geait même des secours lorsqu'il croyait avoir le droit de le faire, jusqu'à ce que chargé d'aumônes il pût aller gravir l'escalier du pauvre, et répandre partout l'aisance et la consolation. C'est une calamité publique que la mort de cet excellent ecclésiastique au commencement d'un hiver qui semble devoir être rigoureux (hiver de 1835).

« Ce fut le curé de Sainte-Valère qui prêcha aux Invalides le jour de la cérémonie funèbre des victimes du 28 juillet 1835, avec une éloquence simple et douce, qui tenait son charme du cœur et n'empruntait rien à l'art. L'abbé Landrieux fut le type des bons ecclésiastiques : en lui tout respirait la charité, rien n'était calcul. Ses œuvres n'étaient pas des compilations astucieusement faites et pompeusement annoncées, pour en imposer à la multitude : elles étaient de bonnes actions; s'il prêchait, c'était pour faire verser des larmes. Sa mémoire restera chère à toutes les personnes pieuses, et particulièrement à ses paroissiens, à qui il vient d'être enlevé le 24 décembre 1835. »

SOUVENIRS
DE CONFÉRENCES.

PÉNITENCE.

Vous ne rejetterez pas, ô mon Dieu, un cœur contrit.

Mercredi de la 2e semaine du Carême de 1831. — 2 MARS.

Il faut faire pénitence; mais qu'est-ce que la pénitence? On peut la considérer comme vertu et comme sacrement.

La pénitence, comme vertu, nous porte à avoir la douleur de nos péchés, à les détester, à les punir par la mortification, et surtout à prendre la résolution de ne les plus commettre, espérant en obtenir le pardon.

On conçoit la nécessité de cette vertu en pensant que Dieu n'a pas fait de lois pour qu'elles soient impunément violées. Leur infraction doit être punie, ou par les vengeances du Seigneur, ou par

l'homme lui-même, qui en s'imposant une pénitence volontaire prévient la pénitence plus sévère que Dieu lui infligerait.

La pénitence est une vertu qu'il ne faut pas différer de pratiquer, parce qu'on ne sait pas combien de temps on a encore à passer sur la terre, et que la pénitence à l'heure de la mort est fort douteuse : premièrement, à cause des souffrances qui absorbent; secondement, de la crainte qui y force et qui ne change pas le cœur; et troisièmement, de l'illusion qu'on se fait et que les autres nous font jusqu'au dernier moment.

La pénitence est une vertu qu'il faut toujours pratiquer : premièrement, parce que nous ne savons jamais si nous avons obtenu notre pardon, et qu'il faut tâcher de le mériter; secondement, parce que nous sommes faibles, et qu'elle soutient notre faiblesse en nous entretenant dans une crainte salutaire; troisièmement, parce que quand nous serions sûrs d'avoir obtenu notre pardon, cela ne nous dispenserait pas de la peine temporelle, que Dieu laisse toujours à satisfaire en cette vie ou en l'autre.

Ce que nous entendons par la vertu de pénitence, c'est le repentir sincère de ses fautes, la résolution de ne plus pécher, le changement de vie, enfin la pratique de la mortification corporelle et spirituelle.

Nos frères séparés dans la foi ne sont pas d'accord avec nous sur ce point ; ils comprennent bien le repentir et le changement de vie, mais ils ne regardent pas la mortification comme obligatoire.

Une vertu, en général, est un bien qui est difficile à pratiquer. Il est difficile, il est pénible de pratiquer la pénitence, de concevoir un véritable regret, un regret suffisant de ses fautes. Comment détester celles dont le souvenir, de l'aveu même des personnes pieuses, est quelquefois encore agréable ! Cependant il faut les détester, il faut être dans la ferme résolution de ne les plus commettre.

Arriver à la détestation de ces fautes, qui ont rempli notre cœur d'amertume et d'humiliation, n'est pas encore le plus difficile, on proteste même bien sincèrement qu'on n'y retombera plus ; mais se châtier soi-même, que de prétextes n'allègue-t-on pas pour s'en dispenser ! On sent bien cependant qu'il faut faire pénitence. « Oui, je la ferai, « dit-on, quand mes enfants seront grands, quand « je serai retiré des affaires ; oh ! comme je vivrai « bien alors ! » C'est ainsi qu'on renvoie tout à l'avenir. Mais cet avenir, en jouirons-nous ? La jeunesse, la force, la santé, nous préservent-elles de la mort ? Ne voyons-nous pas continuellement des exemples de personnes enlevées à la fleur de l'âge ?

Il y a quarante ans, quand on entendait parler d'une mort subite, on était frappé d'étonnement et de frayeur. Ces funestes exemples, qui étaient bien rares alors, faisaient rentrer en soi-même; ils opéraient plus d'une conversion; mais à présent qu'ils sont si communs, on y est pour ainsi dire devenu insensible. Est-ce donc que pour être plus fréquents ces exemples sont moins effrayants? D'où vient que ces sortes de morts sont beaucoup plus nombreuses? Est-ce une punition de Dieu? Je n'en sais rien; mais vous savez comme moi qu'elles frappent tous les âges. Et c'est dans un temps pareil que vous différez de faire pénitence, que vous la renvoyez à une autre époque! Quand la vieillesse viendra vous affaiblir, vous donnerez à Dieu ce que le monde ne voudra plus. Vous avez des serviteurs: que feriez-vous s'ils venaient vous dire: « Je suis jeune, j'aime le plaisir, il faut que « je m'amuse; quand je serai vieux je vous ser- « virai? » Vous n'avez pas le courage de faire pénitence! mais en aurez-vous plus quand vous aurez perdu les forces et la santé? Et il faut convenir que la pénitence que vous pourrez alors offrir à Dieu sera bien peu digne de lui.

Nous sommes ici dans la chaire de vérité, il faut la dire tout entière; nous ne pouvons donc nous dispenser de vous déclarer que nous devons *tous* faire pénitence : l'arrêt est formel; Jésus-

Christ a dit : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous*. Il n'y a point d'exceptions. Cela ne veut pas dire qu'il faille absolument passer toute sa vie dans l'exercice corporel de la pénitence; mais il faut avoir toute sa vie, toujours et en tout temps, l'esprit de la pénitence. Quant aux exercices corporels de la pénitence, on peut se contenter de ceux que l'Église prescrit et dans le temps qu'elle les prescrit; cependant il est certain que nous commettons des fautes à chaque instant, souvent même de très-grandes; que nous en avons commis dans tous les temps, mais que nous ne sommes pas sûrs d'avoir fait ce qu'il fallait pour les expier. *Personne ne sait*, dit l'apôtre saint Paul, *s'il est digne d'amour ou de haine. C'est pourquoi*, ajoute-t-il, *je réduis mon corps en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres je ne sois répouvé moi-même*. Si ce grand apôtre croyait avoir tant besoin de pénitence, quelle doit donc être la nôtre, à nous qui, si nous n'avons pas comme lui persécuté les chrétiens, avons fait cependant bien des fautes, avons peut-être entraîné les autres au mal par une espèce de séduction? Il faut donc toujours faire pénitence, exercer contre nous de saintes rigueurs.

Il faut faire souvent des actes de contrition; il est bon d'en faire toutes les fois qu'on pense aux péchés que l'on a commis, afin de les détester, et

prier Dieu de nous les pardonner; il est bon d'en faire lorsqu'on vient de commettre une faute; il faut alors exposer à Dieu notre faiblesse, le supplier de nous accorder sa grâce, afin de mieux veiller sur nous-même une autre fois. Il n'est pas nécessaire de se mettre à genoux, ni même de remuer les lèvres pour faire ces actes, on peut les faire en tout lieu, en tout temps; il suffit d'élever son cœur vers Dieu, et de se pénétrer de sentiments de contrition.

Certainement, celui qui serait dans l'usage habituel de ces actes dès qu'il aurait péché, et qui ne manquerait pas aussitôt la faute commise de s'imposer une pénitence, en commettrait beaucoup moins. Si après toutes ces vivacités, ces impatiences, ces mouvements d'orgueil nous prenions ce soin, y retomberions-nous aussi souvent?

Comme sacrement, la vertu de pénitence a été élevée par Notre-Seigneur à cette dignité, pour qu'elle devienne plus méritoire, et que le pécheur recouvre la paix par la certitude de la rémission de ses péchés, attachée aux signes extérieurs du sacrement.

De tous les sacrements, celui de la Pénitence est peut-être le plus utile, si l'on en excepte le baptême (sans lequel les enfants mêmes ne peuvent être sauvés), parce que dans ce sacrement au don de la grâce est réuni celui du conseil. Son

institution est admirable; que d'exhortations touchantes, que d'avis salutaires dont notre légèreté seule nous empêche souvent de profiter!

Nos frères séparés, dont beaucoup ont des consciences extrêmement droites, reconnaissent que nous avons sur eux ce grand avantage. Ils sont repentants de leurs fautes, ils les confessent devant le Seigneur, ils prennent des résolutions pour l'avenir; mais ils n'entendent pas comme nous ces consolantes paroles du prêtre : *Va, aie confiance, tes péchés sont pardonnés*. C'est un avantage inappréciable du catholicisme; y a-t-il un peuple plus favorisé du ciel! Ah, qu'il est consolant, et quel allégement pour un cœur oppressé de ses fautes, d'aller les déposer dans le saint tribunal! Il en coûte sans doute de révéler ce passé si triste : mais de quelle consolation cet aveu n'est-il pas suivi!

Les effets du sacrement de Pénitence sont : premièrement, le pardon accordé au pécheur. Qu'on ne dise pas que c'est encourager à recommencer : le désespoir du pardon y porterait bien plutôt, en faisant penser qu'on ne sera damné qu'une fois. La doctrine du pardon, qui ne s'accorde qu'au repentir, et surtout aux résolutious, est bien plus digne de la bonté de Dieu et de la noblesse conservée au fond du cœur de l'homme, qu'elle encourage à la pénitence. Ce sacrement remet tous

les péchés sans exception : grande consolation pour les pécheurs, quels qu'ils soient; ils ne doivent donc jamais se décourager ni perdre l'espérance.

Deuxièmement, il rend la grâce qu'avait détruite le péché ; d'abord la grâce habituelle et sanctifiante qui unit à Dieu, et par elle les dons du Saint-Esprit, éloignés par nos fautes ; et aussi la grâce actuelle qui fait vaincre les tentations et pratiquer les vertus de notre état. Nous redevenons enfants de Dieu, ce qui nous est figuré par l'enfant prodigue.

Troisièmement, il remet la peine éternelle, qui est la suite du péché ; mais il nous laisse ordinairement une peine temporelle à subir, pour que nous ne soyons point encouragés au mal par l'impunité.

Quatrièmement, il fait revivre par la grâce les mérites qui étaient perdus par le péché.

Cinquièmement, il soutient la faiblesse ; il donne les moyens de la vaincre par la grâce, qui est la force et la vie de l'âme, et par les conseils salutaires, suggérés au prêtre par sa propre expérience et par celle des autres, qu'il acquiert par les confessions.

Dieu a voulu que nous fissions l'aveu de nos péchés à des hommes pécheurs comme nous, sujets aux mêmes tentations. Ce prêtre, qui est tombé dans des fautes semblables, sait, par l'expérience de sa propre fragilité, compatir à la

nôtre. Il sait aussi par expérience les moyens de s'en garantir; il nous les indiquera. Obligés de faire l'aveu de nos fautes, nous serons plus soigneux d'éviter d'en commettre. Ce prêtre s'animera d'un saint zèle; s'il voit un cœur froid, glacé, indifférent, il frappera de terreur; s'il voit au contraire un pécheur pénétré de la douleur de ses fautes, il le consolera, l'encouragera; des paroles touchantes sortiront de sa bouche, et produiront une émotion salutaire.

Prenons la résolution, etc., etc., etc. [1].

[1] Ces conférences étaient ordinairement terminées par des paroles onctueuses et persuasives, qui excitaient à mettre en pratique les avis qui venaient d'être donnés; si en général on n'a pas jugé à propos de les écrire, c'est au lecteur à y suppléer, s'il veut tirer quelque fruit de cette lecture.

PÉNITENCE.

CONTRITION.

Convertissez-vous à moi de tout votre cœur.

Lundi de la 3e semaine. — 7 MARS.

Le sacrement de Pénitence renferme trois parties : la contrition, la confession et la satisfaction.

La contrition est une douleur de l'âme d'avoir offensé Dieu, une détestation des péchés que l'on a commis, jointes à la résolution de ne plus pécher à l'avenir. C'est un brisement : brisement veut dire séparation, broiement, qui amollit les corps durs ; ainsi doit être amolli le cœur endurci du pécheur. Un objet brisé n'est plus le même : notre cœur brisé par la contrition ne doit plus être le même ; car nous devons non-seulement avoir de la douleur de nos péchés, mais encore les détester. Et comment ne pas détester le péché, puisqu'il est le seul véritable mal qu'il y ait sur la terre? Tous les autres maux finiront : la maladie, la pauvreté, les soufffrances physiques *et morales* ne dépasseront pas les limites de notre

courte existence ici-bas; et si nous savons les supporter avec patience et en vue de Dieu, elles deviendront une source de grâces et de mérites pour le ciel : le péché, au contraire, ne produit que des fruits amers : en ce monde, les remords dans la conscience, les divisions dans la famille, les dissensions dans la société; dans l'autre, des châtiments bien redoutables, à moins qu'il ne soit expié par une sincère pénitence.

Il y a deux sortes de contritions : l'une parfaite, et qui conserve son nom; l'une imparfaite, que l'on appelle attrition. Elles diffèrent dans leurs motifs et dans leurs effets.

Les motifs de la contrition parfaite sont l'amour de Dieu et la reconnaissance de ses bontés, qui nous rendent fâchés de nos fautes; tandis que l'attrition est la crainte de Dieu, ou la honte de certains péchés, avec lesquels notre conscience ne peut transiger. Ces motifs sont faibles; mais quand ils sont accompagnés d'un commencement d'amour de Dieu, Dieu veut bien s'en contenter, parce qu'il est plein de bonté.

(*Ici l'explication de la contrition parfaite et imparfaite, par la comparaison d'un enfant fâché d'avoir offensé sa mère, avec un autre qui craint la punition.*)

La contrition parfaite est nécessairement bien

plus méritoire et bien plus agréable à Dieu. De là la différence dans les effets.

La contrition parfaite, jointe au désir de se confesser, efface les péchés, et fait revivre la grâce avant le sacrement, par un effet anticipé du sacrement. L'imparfaite n'est qu'une disposition à recevoir l'absolution du prêtre, et par elle la rémission de ses péchés.

Voilà leurs différences; ce qu'elles doivent avoir de commun, c'est le repentir et la détestation du péché, et surtout le ferme propos de n'y plus retomber.

Ici commence le trouble des consciences pour beaucoup d'âmes pieuses, qui ne croient jamais avoir une contrition suffisante, tandis que d'autres ne se mettent pas en peine de la demander à Dieu, ni de l'exciter dans leur cœur; les uns s'en occupent trop peu, les autres trop.

La confession des péchés n'est pas le plus difficile : il en coûte sans doute de faire certains aveux, mais aussi bien souvent, par une disposition particulière à certaines personnes portées à la confiance, c'est un soulagement que d'épancher ses chagrins; et beaucoup de gens, sans se rendre compte de ce motif, souvent n'en ont pas d'autres en venant trouver leur confesseur : c'est la contrition qu'il est le plus difficile à faire naître dans l'âme. Cependant il n'est pas nécessaire

que la contrition soit sensible, apparente; elle doit être une douleur secrète, intérieure.

Beaucoup de personnes pieuses ne sont pas assez persuadées de cela, et se tourmentent de ne pas sentir la contrition; elles voudraient (si l'on peut s'exprimer ainsi) la sentir comme une piqûre d'épingle. Elles se tracassent, se découragent; elles se font de la religion une espèce de supplice, au lieu d'en avoir une idée juste et grande, et d'y trouver la douceur qu'elle doit apporter à l'âme. On pourrait leur dire : « Pour« quoi vous torturez-vous ainsi? laissez faire à « Dieu. Vous dites que vous n'avez pas de contri« tion, mais je pense le contraire. Cette crainte « n'est-elle pas une preuve que vous la désirez « du moins, et que vous l'avez peut-être? »

Aux personnes qui se contentent de l'aveu de leurs fautes sans s'inquiéter d'avoir la contrition, il faudrait leur dire : « En vain vous vous accu« sez de vos péchés, en vain vous priez des lèvres, « si votre cœur n'est brisé par la douleur le Sei« gneur vous dira : *Je n'ai besoin ni de vos jeû« nes ni de vos offrandes, je ne veux de vous « qu'un cœur contrit et humilié. Vos confessions « sont nulles, puisqu'elles sont sans douleur.* »

Celui qui nous a offensés n'obtiendrait pas son pardon si, pouvant lire au fond de son cœur, nous *ne lui voyions* pas de regret. Dieu doit-il

nous pardonner quand il nous voit sans repentir? Les personnes qui ont le plus de fautes à réparer sont souvent celles qui ont le moins de contrition.

Les marques d'un ferme propos sont :

Premièrement, de changer de vie, c'est-à-dire mener une conduite meilleure, de s'éloigner des fautes dont on vient de s'accuser. Celui qui nous a offensés (en nous servant de la même comparaison que tout à l'heure) n'obtiendrait pas son pardon si nous le voyions disposé à recommencer.

Combien de gens, se contentant de venir une ou deux fois à confesse pour Pâques, conçoivent alors quelques bons sentiments, mais, faute de ce bon propos, de ce changement de vie, recommencent à offenser Dieu, et retirent bien peu de fruit de la communion pascale! Le changement de vie est la pierre de touche de la contrition; elle ne peut se borner à un acte qu'on récite.

Je ne voudrais pourtant pas faire naître les scrupules dans les âmes : il ne s'ensuit pas de la confession que l'on devienne impeccable : mais quelle différence entre être entraîné par la faiblesse et le poids des anciennes habitudes, ou pécher de propos délibéré!

Cependant il faut encore distinguer entre les

fautes graves, dont on a plus d'horreur et qui sont par là plus faciles à éviter, et les fautes légères, qui n'inspirent pas d'horreur et contre lesquelles on n'est point en garde par la crainte. Pour celles-ci, la contrition se constate bien moins par des fautes moins fréquentes que par des efforts pour ne plus retomber et des gémissements après la chute involontaire.

Voici encore un grand écueil pour les personnes pieuses : « Je me confesse, disent-elles, et je n'en « suis pas meilleure, je ne change point. » Que ces personnes se rassurent ; quand on est parvenu à une vie réglée, qu'on ne commet pas de fautes graves, et seulement des fautes légères, qu'il faut sans doute travailler à corriger, mais enfin qui ne sont pas de grandes fautes, ce changement s'opère bien plus lentement et avec beaucoup plus de difficulté.

Pour les personnes abandonnées à de grands excès, qui avaient, pour ainsi dire, des passions factices, auxquelles l'âge, l'occasion, ont entraîné, la conversion est en quelque sorte plus facile, elle est plus apparente. Mais les passions des personnes pieuses sont plus réelles ; elles tiennent à leur nature, et par cela qu'elles sont moins graves et qu'elles sont plus inhérentes, elles sont plus difficiles à détruire ; et il ne peut y avoir de conversion sensible : *il faut* qu'elle s'opère lentement,

il faut combattre longtemps, sans peut-être obtenir de victoire. Un grand secret de perfection, c'est de se prendre tel qu'on est. Les saints ne sont arrivés à la sainteté qu'en combattant mille fois, tantôt avec avantage, tantôt avec perte; ils ont fait des chutes, ils se sont relevés : ne nous tourmentons donc pas, le mieux est souvent l'ennemi du bien. Persuadons-nous bien, pour ne pas nous décourager, que ces petits ennemis domestiques sont difficiles à vaincre, fatigants à attaquer. On a entendu quelquefois des personnes qui, ayant une manière de s'exprimer assez facile, entraînaient leur auditoire; on a cru, dans le moment où l'on se sentait touché de la grâce, qu'il était aussi facile de se vaincre; on n'a pas réussi, puis on s'est découragé. Faisons la part de nos défauts naturels; ne croyons pas que la perfection soit si facile, ce n'est pas l'affaire d'un jour. Soyons de bonne foi (mais disons-le bien bas et en famille), dans ce désir de perfection, qui se décourage de ne pas réussir, il y a souvent beaucoup d'orgueil, qu'on se dissimule à soi-même. Il faut dire : « Je ne suis pas bon, mais « je veux le devenir avec la grâce de Dieu. »

Deuxièmement, d'éviter les occasions du péché. Pour en sentir la nécessité il suffit de réfléchir sur notre fragilité, sur notre faiblesse de caractère. Toute espèce de contrainte nous gène, nous

choque : nous cherchons à la secouer, et cependant elle nous est souvent bien salutaire pour nous préserver du mal. Peut-on dire qu'on se repente de ses fautes passées lorsqu'on s'expose à en commettre de nouvelles ? Si nous joignons à notre faiblesse naturelle la légèreté qui va au-devant des occasions, nous ne pouvons pas ne pas retomber. Combien de fois ne nous sommes-nous pas laissé entraîner lorsque nous croyions être bien sûrs de nous ? Pourquoi rester en présence de l'ennemi ? On se croit ferme comme un roc, on fait, comme on dit, *blanc de son épée;* avec cela on marche au bord du précipice, on irait pour ainsi dire se jeter dans le feu ; comme si Dieu nous devait un miracle pour nous en préserver. Si nous ne craignions pas de briser le roseau déjà penché jusqu'à terre, nous dirions à cette jeune femme dont les aveux sont accompagnés de tant de larmes si amères : « Ne vous avais-je pas pré-
« venue? votre témérité, votre orgueilleuse con-
« fiance en vous-même ne devaient-elles pas
« finir par une telle chute ? » On pourrait dire à telle et telle : « J'étais effrayé de votre sécurité ;
« vous vous êtes crue infaillible : vous vous étiez
« rassurée sur votre vertu, sur votre religion,
« et qu'est-il arrivé? »

Troisièmement, de travailler à détruire les mau*vaises habitudes*. Rien n'est plus difficile, et

cependant rien n'est plus nécessaire pour les personnes pieuses, que de se défaire des fautes d'habitude. Ceux qui n'ont pas de religion sont toujours là pour expier ces fautes, et en accuser les personnes qui font profession de piété. C'est donc une obligation pour elles de tâcher de les corriger; mais comme on y tient à cette foule de petites passions favorites! Si le confesseur vient à en dire quelque chose, oh! comme on trouve tout de suite mille excuses! On dirait que c'est l'arche sainte, à laquelle il n'était pas permis de toucher. Parce qu'il en coûte trop de se corriger, on ne le tente seulement pas...... Mais notre salut n'a-t-il donc rien coûté à Dieu? Nous ne sommes donc pas capables de lui faire le moindre sacrifice, à la vue de sa croix, de sa couronne d'épines et des clous qui ont percé ses pieds et ses mains : tout cela ne nous touche donc point? Nous sommes tellement familiarisés avec cette pensée de la croix, qu'elle n'excite rien dans notre âme. Ah! faudrait-il donc avoir à regretter d'avoir été trop jeunes initiés au récit des douleurs et de la mort de notre Sauveur!

Quelques personnes semblent se plaire à se tourmenter de la religion : c'est bien peu la connaître. Au lieu de voir un Dieu bon, elles ne veulent voir qu'un juge irrité : c'est s'en faire une

bien fausse idée. Elles ne voient pas que par là elles s'éloignent plutôt de la religion. Si leur foi se trouvait réellement attaquée, la conserveraient-elles? Peut-on tenir à ce à quoi on ne trouve que rigueurs et amertumes? Ne seraient-elles pas, ces personnes, bien plus ébranlées que d'autres? Mais il faut qu'elles se tourmentent; cela semble être un besoin pour elles. Leurs sujets de méditation sont : la mort, l'enfer, le jugement dernier; jamais des objets consolants de la religion. Le Dieu bon, le Dieu plein de miséricorde ne leur apparaît pas, elles le voient toujours prêt à frapper. Au lieu de se confier à sa bonté, à sa miséricorde; au lieu de l'aimer de cet amour qui est plus fort que la mort; au lieu de penser à ce ciel, notre véritable patrie, elles ne voient que le purgatoire; tous leurs vœux se bornent à y aller : mais ne serait-ce pas assez fâcheux, ne vaut-il pas mieux aller au ciel? Si quelque malheur leur arrive : « Je suis punie, disent-elles, je l'ai bien « mérité!..... » Elles voient toujours Dieu prêt à punir, elles ne pensent point à l'image du bon Pasteur et à celle du père de l'Enfant prodigue.

(*Ici l'explication de ces deux paraboles, et, pour terminer, un résumé de toute la conférence.*)

PÉNITENCE.

CONTRITION.

La joie de mon cœur est éteinte, Seigneur ; vos temples sont proscrits, vos autels profanés, Jérusalem n'est plus, etc., etc

Mercredi de la 3e semaine. — 9 MARS.

Tels étaient les sentiments du saint Roi-Prophète à la vue des malheurs de Jérusalem, tels devraient être les nôtres à la vue des péchés que nous avons commis : que de motifs de contrition n'avons-nous pas ! Il faut s'exciter à la contrition parfaite, quoique l'imparfaite soit rigoureusement suffisante, parce que nous ne sommes jamais sûrs d'avoir même l'attrition.

Nous ne saurions trop exhorter les pécheurs à la contrition. Malheureusement nous ne pouvons pas leur adresser la parole, leur dire de dures vérités, sans qu'elles aillent aussi frapper les personnes scrupuleuses qui nous entendent. Nous ne pouvons que les engager à ne pas prendre pour elles ce qui ne leur appartient pas de cette *instruction*, *elles* auront ensuite leur part.

Pour que l'attrition nous dispose à recevoir la grâce de l'absolution, il faut qu'elle soit : premièrement surnaturelle, c'est-à-dire excitée dans le cœur par un mouvement du Saint-Esprit, et non de la nature; elle doit être fondée sur des motifs que la fôi nous découvre, comme l'impossibilité où nous sommes de rendre par nous-mêmes à notre âme la vie de la grâce que nous avons perdue par le péché. Si, comme dit saint Paul, nous ne pouvons prononcer le nom de Jésus que par la grâce, à bien plus forte raison ne pouvons-nous sans elle nous repentir d'une manière méritoire. Demandons-la donc à Dieu, cette grâce.

Il faut que dans son principe, dans son motif, dans son objet, la contrition n'ait rien d'humain. Il arrive souvent que, frappé dans ce qu'on a de plus cher au monde, on pense à revenir à Dieu. De ses fautes il est résulté de grands malheurs, des pertes de fortune, une réputation entachée; on a reçu des principes de piété dans sa jeunesse, on s'en souvient à l'époque du malheur. Dieu se sert souvent de ce moyen pour nous rappeler à lui; il faut vivifier ce motif, autrement on ne revient que pour un temps; on dit : « J'ai été coupable, Dieu m'a « puni, il faut que j'aille à confesse. » On y va, mais *la contrition s'évanouit* avec ce motif. On

se console de ses chagrins, on ne pense plus à ses promesses; on était guidé par des motifs humains, et non par un mouvement du Saint-Esprit : c'était un certain je ne sais quoi qui entraînait; il n'en est rien résulté pour le salut, qu'un mouvement passager.

Deuxièmement, qu'elle exclue la volonté de pécher. Dieu ne peut pas nous pardonner si nous ne sommes pas dans l'intention de ne plus l'offenser.

Troisièmement, qu'elle renferme l'espérance du pardon. Admirons la bonté de Dieu et la divinité de la religion qui nous fait non-seulement un devoir, mais une condition du pardon, dans l'espérance de l'obtenir, quelles que soient nos fautes. La raison en est bien simple, sans cela on ne chercherait pas à en sortir. Il y a de la lâcheté dans le désespoir, parce qu'il est plus facile de se désespérer que de se corriger. Quand nous nous décourageons pour une faute grave, c'est de l'orgueil, et non du repentir. Dieu est bon, et la contrition ne peut exister sans confiance.

Quatrièmement, qu'elle soit accompagnée d'un commencement d'amour de Dieu, qui, à cause de la faiblesse du pécheur, peut être faible encore, mais pourra devenir plus fort.

Il faut encore que la contrition ait ces qualités : *qu'elle soit* intérieure, souveraine et universelle.

Premièrement, intérieure, c'est-à-dire qu'elle

réside dans le cœur : c'est lui qui a formé les mauvais désirs, il faut que ce soit lui qui s'afflige, le corps n'a été que son instrument. Ce ne sont donc pas des paroles qu'il faut, ni même des pleurs. On voit quelquefois des personnes se confesser avec des yeux baignés de larmes ; ne semblerait-il pas que c'est l'effet d'une contrition bien vive ? Hélas ! bien souvent il n'en est rien. « Déchirez vos cœurs et non vos vêtements, » a dit le Seigneur. Il n'est pas nécessaire de verser des larmes pour avoir une véritable contrition ; peu de personnes ont réellement le don des larmes, et beaucoup en versent, mais par des motifs humains. Souvent on pleure parce qu'on a éprouvé des tribulations, et l'on ne pleure pas sur ses péchés : eh ! n'avons-nous donc pas de quoi être touchés en pensant à nos fautes, à l'offense qu'elles ont faites à Dieu, à ce Dieu si bon, qui nous a comblés de tant de grâces ? Ah ! que de motifs puissants de contrition ! Mais est-elle bien commune, cette contrition parfaite ? Hélas ! non. Si le cœur était réellement repentant, recommencerait-il aussitôt à retomber dans les mêmes fautes ?

Ceux qui se confessent rarement peuvent-ils se flatter d'avoir la contrition, puisqu'ils ne cherchent pas à s'approcher plus souvent des sacrements ? Ils se plaignent quelquefois de manquer de foi. « *Je voudrais*, disent-ils, avoir plus de

« foi, je viendrais plus souvent. » Mais quelle excuse! ils auront la foi quand ils vivront mieux. Leur incrédulité peut-elle être une excuse? Elles disent aussi: « Quand je m'approche des sacre-« ments, je n'en deviens pas meilleure. » Mais cherchez-vous à le devenir? Elles se rejettent encore sur ceux qui les entourent; mais n'auraient-elles pas la faculté de venir plus souvent à confesse, si elles voulaient se la procurer? Est-il donc des motifs plus puissants que ceux qui doivent nous attirer à Dieu?

J'engage ceux qui se confessent rarement à méditer sérieusement sur leur contrition, et à voir s'il y a douleur du péché quand on ne prend pas réellement des mesures pour mieux vivre et pour s'approcher des sacrements plus souvent. C'est uniquement la crainte de se gêner, il faut bien le dire, qui en empêche la plupart du temps.

Deuxièmement, souveraine, c'est-à-dire qu'il faut être plus fâché d'avoir offensé Dieu que de tous les maux qui pourraient nous arriver, parce que le péché est le seul mal véritable. Cependant il ne dépend pas toujours de notre âme, embarrassée des liens du corps, d'éprouver cette douleur que devrait nous inspirer le péché, dont elle ne peut pas sentir toute l'horreur. Faisons seulement tout ce qui dépend de nous.

Nous disons bien souvent à Dieu: « Plutôt mou-

« rir, Seigneur, que de vous offenser ! » Oui, nous disons cela à Dieu, et dans l'occasion nous ne voulons pas lui faire le plus léger sacrifice. Est-ce donc la mort que Dieu vous demande? Non, souvent ce n'est que le sacrifice de votre amour-propre, une petite concession qu'il faudra faire à ce mari, à toute autre personne, convenir qu'on a eu tort; mais non, on a raison, on veut toujours avoir raison, et toujours raison!...... Souvent c'est le sacrifice d'un plaisir qu'il faudrait faire, souvent prendre le soin de veiller sur sa maison, sur ses enfants; d'autres fois pratiquer la patience chrétienne. Mais non, tout cela est trop difficile! Et avec cela on dit à Dieu : « Plutôt mourir, Seigneur, « que de vous offenser! » C'est donc une expression que l'on n'a point dans le cœur, on ne pense donc pas ce qu'on dit.

Il est clair qu'il y a certaines fautes vénielles dont il peut être bon de s'accuser, mais pour chacune desquelles on ne peut pas s'exciter en particulier à la contrition. Ces fautes sont quelquefois des plaisanteries, dont le souvenir porterait encore à rire; ce sont des fautes légères, des misères, des puérilités..... Il est bon cependant de s'en accuser, parce que les petites fautes conduisent insensiblement aux grandes. L'Esprit-Saint a dit : *Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu dans les grandes.*

Ne croyons donc la contrition bonne que quan elle porte à devenir meilleur. Ne cherchons pas tromper Dieu, ne nous abusons pas nous-mêmes Les personnes pieuses qui mènent une vie régl n'ont plus l'habitude des grandes fautes; mais en est une multitude de petites qu'elles doiver travailler à corriger, si elles ont vraiment la con trition.

Troisièmement, universelle. La douleur d péché doit être universelle, c'est-à-dire qu'el doit s'étendre à tous les péchés : la raison en e bien simple, c'est que tous déplaisent à Dieu. Ce pendant il arrive presque toujours qu'on détest les grandes fautes, et qu'on aime les petites, o du moins qu'on ne cherche point à s'en corriger c'est qu'il faudrait pour cela combattre de pe tites habitudes, de petites passions chéries. I n'y a pas moyen; si le confesseur les attaque ces petites passions, on convient qu'il a raison mais on prétend qu'il est impossible de s'en cor riger. On a fait tout ce qu'on a pu; on se rejett sur son entourage;..... on est entraîné malgr soi..... Que sais-je, moi, toutes les excuses qu l'on allègue pour empêcher le confesseur d'insis ter davantage?

On dit cependant : « Oh! oui, c'est bien sincè « rement que je déteste tous mes péchés! » At *tendez l'occasion* : à peine sortira-t-on de confess

qu'on retombera. Je vous le demande, est-ce de la contrition? Non; on n'est pas réellement fâché d'avoir offensé Dieu quand on recommence aussitôt à l'offenser de nouveau. Si Dieu nous envoie des tribulations, profitons-en pour revenir à lui, prions-le de purifier nos motifs.

Faut-il toujours pleurer? Non. C'est ici l'écueil des personnes pieuses : parce qu'elles n'éprouvent pas cette douleur qu'inspirent de grandes fautes, elles se désolent, elles se tourmentent. J'engage ces personnes à ne pas s'inquiéter, et à se souvenir de ce que nous avons dit dans les conférences précédentes. Il faut dire à Dieu : « Me voici, Seigneur, avec toutes mes misères. » Répétez souvent du fond du cœur : « Seigneur, ayez « pitié de moi ! » Si au lieu de se tourmenter au sujet de la contrition, on se bornait à la demander, et qu'on en fît des actes, non-seulement des actes de paroles, mais des actes dans la vie, cela vaudrait bien mieux.

Savez-vous ce qu'on peut même penser quelquefois de ces témoignages de douleur? C'est que cela ne tient souvent (il faut bien le dire) qu'à une disposition toute nerveuse : on aura de la tristesse, on pleurera, et l'on prendra cela pour de la contrition. Une autre fois on aura senti une sorte de gaieté au tribunal de la pénitence, cependant *on aura pris de bonnes* résolutions; mais

comme on n'aura pas pleuré, on croira avoir le cœur sec. Réduisons la chose à sa juste valeur, jugeons les actes et non pas les paroles; que la conduite change, et cela vaudra mieux que de dire : « Plutôt mourir que de vous offenser, ô mon « Dieu ! » Quand on dit bien sincèrement : « Je « vivrai mieux, » et qu'on en prend les moyens, il y a eu certainement une douleur suffisante de ses péchés; c'est par notre conduite qu'il faut en juger.

Premièrement, quand avant de se confesser on a commencé une vie meilleure, et tâché d'entrer dans la voie de la réparation, par les gémissements et les bonnes œuvres, comme David;

Deuxièmement, lorsque depuis la résolution prise on a fui les occasions en s'imposant une surveillance active, portée jusqu'au sacrifice, quoi qu'il en puisse coûter;

Troisièmement, quand on s'accuse avec les dispositions d'un pénitent fâché, et non comme un homme qui raconte une histoire;

Quatrièmement, quand on est disposé à l'expiation de ses fautes par une pénitence même pénible, par une obéissance humble, qui attend jugement et absolution, on peut espérer avoir la contrition; mais les personnes scrupuleuses ne sont pas toujours satisfaites de cela : leur vie est souvent remplie d'amertume; elles ont quelquefois

tant de peines ! Eh bien, elles s'en font encore de nouvelles. Faut-il cependant leur dire toute ma pensée ? Le scrupule ne vient la plupart du temps que d'une sorte de lâcheté. Comment cela ? Il reste certains défauts : on devrait s'en corriger, on le sent ; mais on n'a pas le généreux courage qu'il faudrait pour cela. Cependant il faut bien pouvoir se dire qu'on a de la piété plus que beaucoup d'autres ; alors on cherche à faire naître en soi des scrupules sur les choses les moins importantes, et quand on est parvenu à se tourmenter, il semble qu'alors on a acquis le droit de se croire une sainte et de se persuader qu'on est agréable aux yeux de Dieu.

Plusieurs motifs peuvent exciter à la contrition :

Premièrement, la majesté de Dieu offensée, mise en comparaison avec celle des rois, punissant sévèrement les offenses ;

Deuxièmement, la bonté de Dieu et sa patience, dont le pécheur abuse en changeant en moyens de pécher ce qui devrait l'en détourner ;

Troisièmement, la justice de Dieu, qui trouve des taches dans les anges, et punira tout ce qui est mal ;

Quatrièmement, les peines qu'il inflige, les tourments de l'enfer ;

Cinquièmement, les bienfaits de Dieu, dans la création, *la rédemption et les* sacrements ;

Sixièmement, pour ses fautes légères ; les comparer avec les grâces dont Dieu comble les âmes pieuses, et surtout avec les communions fréquentes ;

Septièmement, les souffrances du Sauveur ;

Huitièmement, notre propre intérêt, en pensant à tout ce que le péché nous a fait perdre.

Comme il y a deux sortes de contrition, il y a aussi dans ces motifs deux sentiments : la crainte et l'amour.

S'il se trouvait ici de ces êtres pervers qui se sont abandonnés à des passions effrénées, je commencerais par les effrayer sur leur état, pour tâcher de les émouvoir ; mais je ne vois que des personnes qui ont intention de bien vivre, et je leur dirai que les méditations sur l'enfer, le jugement dernier, le purgatoire, ne peuvent pas les conduire à de grandes vertus ; j'oserais même affirmer que jamais elles n'ont pu faire éviter une faute légère ; et la raison en est bien simple : on sait bien que le péché véniel ne sera pas puni par le supplice de l'enfer, et il en est beaucoup, malheureusement, à qui cela suffit, qui se contenteraient d'aller en purgatoire, quoique nous devions chercher à éviter ce lieu, puisque, privé de la présence de Dieu, il doit être un lieu de malheur.

Je n'ose cependant pas trop blâmer ces per-

sonnes modestes de vertu, qui se croient indignes d'aspirer au ciel, et qui se dévorent de pensées sombres : il faut les plaindre; mais qu'elles ont tort de se représenter Dieu ainsi ! Il doit être un objet d'amour, et certainement on doit plus faire par l'amour que par la crainte. N'est-on pas disposé à tout faire pour celui qu'on aime? Et quel motif d'amour n'avons-nous pas envers Dieu? il est notre père, notre rédempteur, notre créateur. Ici un matérialiste dirait qu'il nous a fait, en nous donnant la vie, un bien triste présent, parce qu'il ne verrait ensuite que le néant; mais nous, qui élevons nos pensées plus haut, nous savons qu'il nous la faut traverser, cette vie, pour gagner le ciel, et que si pendant un temps nous sommes malheureux ici-bas, nous en serons bien récompensés un jour.

Dieu est notre père, un père plein de tendresse; nous sommes ses enfants, qu'il a créés à son image, appelés à jouir de son héritage. Que de grâces ne nous a-t-il pas faites dès notre enfance, en nous donnant une mère tendre, qui a sacrifié pour nous sa santé, sa jeunesse, sa beauté (ce à quoi peut-être elle tenait par-dessus tout)! Nous sommes nés dans le sein de l'Église, qui a ouvert pour nous tous ses trésors. Nous avons reçu le baptême, nous avons été instruits de la religion, *sanctifiés par les sacrements*. Un Dieu s'est fait

homme pour nous; pendant trente-trois ans il a été pauvre et méprisé pour nous; enfin il est mort sur une croix. A la vue de cette croix dirons-nous encore que nous ne pouvons nous corriger? Mais nous la voyons souvent cette croix, et nous ne la regardons pas! Cette croix ne nous dit rien : sommes-nous donc trop accoutumés à la voir? O vous qui vous plaignez de ne pouvoir résister à vos passions, regardez la croix, et voyez ce qu'elle a coûté à notre Sauveur. Mais de la croix passez à l'autel, et voyez-y un Dieu d'amour, s'exposant, pour rester au milieu de nous, à tant de sacriléges, de froideurs, d'outrages, d'indifférence! A cette vue ne nous repentirons-nous pas?

Ames privilégiées à qui Dieu a fait tant de grâces, qu'il a préservées de tant de dangers pour le salut, qui depuis des années n'avez commis peut-être que des fautes légères, vos fautes sont légères, sans doute; mais allez au tabernacle, pesez ce que sont ces fautes légères, en comparaison des souffrances de Notre-Seigneur, et voyez combien sont légers les sacrifices qu'il vous demande, en comparaison de ceux qu'il a faits pour votre salut. Prenons la résolution de n'aller jamais à confesse sans demander à Dieu la contrition, et sans avoir cherché bien sincèrement à l'exciter dans notre cœur.

PÉNITENCE.

LA CONFESSION ÉTABLIE PAR JÉSUS-CHRIST.

Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel.

Lundi de la 4e semaine. — 24 MARS.

Telles sont les expressions dont Notre-Seigneur s'est servi en s'adressant à Pierre, et c'est sur cette parole qu'est fondé le pouvoir du prêtre de lier et de délier du péché. Il faut que la confession, qui répugne tant à notre nature, soit appuyée sur une autorité divine, sans quoi elle n'aurait pu s'établir, tout se réunissant contre elle.

Qu'est-ce que la confession? C'est une accusation de tous ses péchés que l'on fait au prêtre pour en obtenir l'absolution. C'est une déclaration que l'on fait de ses fautes. Il faut que le coupable s'accuse lui-même au tribunal d'un homme faible, et sujet aux mêmes misères que lui. Cet homme doit être son propre prêtre ou autorisé par lui; il doit, avant d'avoir été ordonné prêtre, avoir soutenu un examen préalable; il faut qu'il soit constaté que ses *mœurs sont pures*, et qu'il est instruit suf-

fisamment. Il faut qu'il ait reçu de ses supérieurs l'autorisation d'exercer le ministère, qu'il soit soumis à la juridiction ecclésiastique. Toutes ces choses sont bonnes à rappeler dans ce moment-ci, où nous venons de voir de ces tristes séparations (qui au reste tombent d'elles-mêmes à présent,) et je ne doute pas que tous ceux qui sont ici présents n'aient déjà lancé l'anathème sur cette secte de catholicisme français, qui s'est séparée de la religion de nos pères.

On ne doit pas venir à confesse pour raconter ses malheurs, pour se remonter l'esprit, pour se soulager de ses peines : ces motifs sont trop humains. On doit y venir pour faire l'aveu de ses fautes, afin d'en obtenir la rémission. Cet aveu doit être pénible : il faut entrer dans le détail de ses fautes les plus secrètes, les plus humiliantes : cela répugne à la nature; aussi nos frères séparés dans la foi ne veulent point reconnaître la confession; ils veulent bien admettre les deux autres parties du sacrement de Pénitence, la contrition et la satisfaction comme réparation, mais ils n'admettent point la confession.

Les incrédules de tous les temps se sont élevés contre la confession, parce qu'en même temps que rien n'est plus pénible, il n'y a rien de plus utile que la confession, puisque les prêtres, ayant *par elle la con*naissance la plus secrète, la plus

intime de notre conscience, peuvent nous donner les conseils et les avis les plus salutaires. Non-seulement les incrédules se sont élevés contre la confession, mais les chrétiens peu fervents, comme il s'en rencontre tant, qui viennent encore dans nos églises, surtout en certains temps de l'année, qui ont conservé quelques pratiques de religion qu'ils tiennent de leurs vieux parents, mais qui n'ont pas assez de foi pour se confesser, se sont aussi élevés contre elle, et demandent si la confession est bien nécessaire. La confession est la pierre de touche de la religion; c'est pourquoi beaucoup de personnes ne veulent pas s'y soumettre.

La confession détaillée, circonstanciée, est-elle nécessaire? Sans doute : pour que le prêtre puisse lier et délier (remarquons-le bien) il faut nécessairement qu'il connaisse; or, il ne peut connaître qu'autant qu'on lui révèle; s'il ne connaissait pas, on pourrait prendre un extérieur modeste, contrit, humilié, il pourrait croire qu'on est repentant, et il délierait. Mais dans quelle circonstance aussi pourrait-il lier s'il ne pouvait juger? Il faut donc qu'il pèse l'occasion, la position; qu'il examine si l'on n'a pas fait ce que l'on a pu, ce que l'on a dû pour se corriger. Il faut qu'il connaisse d'abord comme juge : pourrait-il prononcer un jugement *sans connaître! Il faut* aussi qu'il connaisse comme

médecin des âmes, et c'est son plus précieux avantage, puisqu'il est appelé à guérir les plaies et les maladies du cœur : or, il faut qu'elles lui soient révélées. Appellerions-nous un médecin, sans lui faire connaître ce que nous éprouvons, sans l'instruire du siége de notre maladie? Et que sont les maladies du corps, qui ne causent qu'une mort temporelle, en comparaison de celles de l'âme, qui causent la mort éternelle?

La confession n'est point une invention des hommes; elle a été instituée par Jésus-Christ. Nous trouvons dans tous les siècles quelques passages des saintes Écritures qui prouvent qu'elle était pratiquée dès le commencement de l'ère chrétienne. Il est bon de s'appesantir sur les preuves, parce que c'est un point des plus contestés.

Nous trouvons des traces de la confession depuis le premier siècle jusqu'au douzième. Il est raconté dans les Actes des Apôtres que saint Paul prêchant à Éphèse, des fidèles venaient lui confesser leurs péchés. Certes, cette tradition est apostolique, puisqu'il s'agit d'un Apôtre.

Dans le deuxième siècle, saint Irénée raconte que des femmes séduites par le magicien Mara, et revenant à l'Église,. confessaient leurs péchés les plus secrets et s'accusaient de l'avoir aimé éperdûment.

Dans le troisième, saint Cyprien donne des

éloges à des gens qui, ayant eu la pensée de sacrifier aux idoles, s'en étaient accusés. Il en parle sans étonnement, comme d'un usage reçu; alors donc on se confessait, non-seulement de fautes graves, mais même de simples pensées.

Dans le quatrième, saint Basile compare le confesseur à un médecin, et dit qu'on ne doit accuser ses péchés qu'au prêtre, comme on ne dit ses maladies qu'au médecin.

Dans le cinquième, saint Augustin s'élève avec force contre ceux qui avaient pris la résolution de se confesser à Dieu seul. Objection de nos jours, mais qui, comme on voit, n'est pas nouvelle.

Saint Léon et saint Grégoire de Nazianze défendent la confession publique de certains péchés. Les fidèles se soumettaient à la pénitence publique; mais peut-être que quelquefois le confesseur allait trop loin en l'exigeant, et dans certains cas ce n'était pas sans danger.

Dans le sixième siècle, saint Grégoire le Grand se plaint de ce que quelques pécheurs cachent certains péchés difficiles à avouer. La confession était donc observée de son temps.

Dans le septième siècle, il paraît que, la ferveur des fidèles s'étant relâchée, on voyait moins de pénitences publiques : peut-être aussi avait-on reconnu l'*inconvénient* de certaines pénitences

publiques : on y suppléa par la pénitence particulière.

Dans le huitième siècle, le concile Germanique parle d'aumôniers ou prêtres attachés à des régiments, pour entendre la confession des soldats. Je ne fais ici aucune allusion, je rapporte ce fait seulement comme preuve que la confession était généralement observée alors.

Dans le neuvième siècle, le concile de Paris défend aux curés de s'absenter, afin de ne pas priver les fidèles des secours de la confession, parce que dans ce temps il n'y avait qu'un seul prêtre par église.

Dans le dixième, nous trouvons des règlements sur la confession; or, on ne règle que ce qui existe.

Dans le onzième, nous voyons la permission donnée aux moines d'entendre les confessions, parce que les curés n'y suffisaient pas.

Enfin, dans le douzième, le concile de Latran ordonne la confession annuelle.

Nous trouvons donc des preuves de l'existence de la confession depuis les Actes des Apôtres, c'est-à-dire depuis le commencement de l'établissement du christianisme, et successivement dans tous les siècles, jusqu'à nos jours. Ainsi, l'institution divine de la confession est prouvée par le témoignage de tous les siècles. Puis-

que nous trouvons tant de preuves de son existence, sans en trouver une seule de son établissement, il remonte évidemment à Jésus-Christ.

De plus, cette institution divine est prouvée aussi par les faits. Il est évident que si elle n'avait pas été établie du temps des Apôtres elle n'aurait jamais pu s'établir. Il est impossible que la confession soit une institution humaine.

C'est impossible, premièrement, par la situation de l'Église au commencement du christianisme; c'est impossible, secondement, à cause des passions qui se seraient révoltées contre son institution si elle était venue des hommes. Dans quel temps aurait-elle pu s'établir si Jésus-Christ n'en était pas l'auteur? Comment aurait-elle pu commencer? Qui aurait pu l'instituer? Ensuite, lors de la séparation des Églises grecque et latine, nous voyons que ces deux Églises, divisées sur plusieurs points, ne le sont pas sur celui-là; elles le professent également. Si l'une des deux en eût été l'inventrice, l'autre n'aurait pas manqué de l'attaquer sur cette invention, de la décrier, de s'élever contre; cependant, au milieu des reproches qu'elles s'adressent, il n'en est pas un seul relatif à la confession.

Nous voyons, dans les premiers siècles de l'Église, trois hommes dont la longue vie embrasse

plus ou près d'un siècle. Ils se sont succédé l'un à l'autre, comme pour transmettre ce dont ils avaient été les témoins, ou ce qu'ils avaient entendu raconter par ceux qui avaient vu. Ces trois hommes sont : saint Jean, saint Polycarpe, etc. ; saint Irénée, disciple de saint Polycarpe. Eux seuls embrassent trois siècles ; ils semblent être comme des témoins perpétuels de notre religion ; saint Jean, qui avait reposé sa tête sur le sein de Notre-Seigneur, avait transmis à saint Polycarpe toutes les paroles qu'il lui avait entendu proférer, et saint Polycarpe, qui les tenait de la bouche même de celui qui les avait entendues, les a transmises à saint Irénée. Ils s'accordent tous sur la confession.

Il est impossible, à cause des passions des hommes, que la confession soit une institution humaine. Si les Apôtres avaient voulu l'établir, étaient-ils donc des hommes assez puissants, assez influents pour qu'on ne se révoltât pas contre eux à ce sujet ! Leur puissance ne leur venait que de Jésus-Christ ; ils avaient mission pour prêcher sa doctrine ; et quand ils la prêchaient, la grâce opérait avec eux ; mais auraient-ils eu la grâce pour prêcher la leur ? Qui aurait voulu les croire, surtout sur le chapitre de la confession, s'ils n'avaient pu dire et prouver qu'elle avait été instituée par Jésus-Christ ?

La confession est un remède salutaire, mais c'est un remède pénible. Combien n'en coûte-t-il pas à celui qui se confesse de fautes quelquefois si grandes ou si secrètes que le souvenir, seulement le souvenir, le fait encore rougir? J'en appelle à tous. Qui irait se confesser s'il n'y était obligé par une loi divine? Cette répugnance, si naturelle à notre caractère, n'est-elle pas prouvée par les longs retards que l'on met quelquefois à venir se confesser? Pourquoi n'y vient-on pas davantage? C'est que cela coûte extrêmement. Si au bout de dix-huit siècles qu'elle est établie et pratiquée dans l'Église elle présente encore cette difficulté, aurait-elle pu avoir un commencement humain? Non; si elle coûte aux âmes les plus pieuses, à bien plus forte raison aurait-elle coûté à ceux qui l'étaient moins. Et qui s'y serait soumis si c'eût été une pratique de surérogation? Quand se serait-elle établie, et comment se serait-elle établie?

Ensuite, si les prêtres l'avaient inventée, il est bien certain qu'ils s'en seraient exemptés. Ils auraient pu dire au fidèle : « Vous, qui vivez dans « le monde, qui avez plus d'occasions de chutes, « cette pratique vous est nécessaire; mais elle ne « l'est pas à nous, qui vivons dans la retraite, qui « sommes revêtus du sacerdoce. » Au lieu de cela, le prêtre est obligé, comme les fidèles, de se con-

fesser; il faut qu'il aille trouver son inférieur, souvent pour lui faire humblement l'aveu de ses fautes. Bien certainement, si le prêtre était l'inventeur de la confession, il ne se confesserait pas.

Dans ce saint temps duquel nous approchons, où les tabernacles vont s'ouvrir, il faut que les fidèles s'approchent des sacrements. Chrétiens qui m'entendez, revenez sincèrement à Dieu. Les uns usent mal du remède qui leur est offert, et n'y apportent pas les dispositions nécessaires; les autres en sont éloignés par une mauvaise honte.....

Ah! venez, venez tous; venez, aussi, vous qui depuis longtemps reculez toujours : vous trouverez dans le saint tribunal l'homme de douceur par excellence, qui, à l'exemple du Sauveur, vous recevra, vous consolera, vous absoudra.

PENITENCE.

UTILITÉ DE LA CONFESSION.

Mercredi de la 4e semaine. — 16 mars.

Le prêtre est un homme comme un autre relativement aux formes extérieures, mais non quant à l'intérieur. Il faut considérer le pouvoir que lui donne son caractère de remettre les péchés, ses longues études, son expérience, Dieu, qu'il représente, et surtout son caractère social, si singulier qu'il ne peut avoir que Dieu pour auteur. Renonçant au monde, et y vivant, et le connaissant profondément; auquel on ne dit pas : « Quel est ton père? » qui n'est inférieur à personne, ni supérieur à qui que ce soit; égal de tous, des grands par son caractère sacré, des petits par sa bienveillance; qui demande à l'un pour donner à l'autre; qui est fils et frère, pour chérir l'humanité; qui n'est ni époux ni père, pour pratiquer la charité universelle : caractère étonnant, conçu dans les desseins de Dieu, et que le sacerdoce des autres religions ne présenta jamais. Ceux qui se servent de cet argument pour

ne pas se confesser, que le prêtre est un homme comme un autre, ne se confesseraient probablement pas davantage quand il faudrait s'adresser à des anges.

Un autre argument qu'on emploie, c'est le danger de la confession. Le danger de la confession! Bon Dieu! quel est donc ce danger? « Mais « le prêtre confesse une femme, une jeune per- « sonne; il lui parle tout bas; que peut-il lui « dire? Cette jeune personne a une imagination « très-vive? N'y a-t-il pas un grand inconvénient? « Puis, un autre danger : si le prêtre ne gardait « pas le secret! » Mes frères, il y a dix-huit cents ans qu'on se confesse, et ce prétendu danger n'a pas empêché qu'on se confessât. Nous sommes, dans le siècle où nous vivons, dans une position bien avantageuse à cet égard : nous venons de traverser des temps bien malheureux, et jamais le secret de la confession n'a été trahi. On a vu des prêtres souiller leur caractère, contracter des mariages illicites; jamais ils n'ont révélé la confession. Et certes si cela fût arrivé, on aurait été bien empressé de le publier. Le clergé a été accusé de bien des torts, on lui en a beaucoup voulu; on a beaucoup crié contre les biens du clergé, contre les mœurs du clergé. Où sont ces séducteurs? où sont ces fortunes si considérables? Depuis quarante ans on ne peut pas se dis-

simuler que les prêtres n'aient été un objet de critique, d'observations continuelles. Depuis sept ans les feuilles publiques recherchaient avec grand soin tous leurs torts pour les publier. Il y a à peu près quarante-deux mille prêtres en France; eh bien! sur douze accusations par an (ce qui est peu, en raison de ce nombre, qui est immense), il y en a peut-être dix qui portent sur des refus de sépulture; deux ou trois seulement relativement aux mœurs. J'en appelle à vos consciences; ces exemples, qui, il faut l'avouer, sont bien rares, doivent-ils retomber sur tous les prêtres?

Dira-t-on encore que la confession est un moyen d'influence dangereuse; comment se fait-il qu'un philosophe qui a passé sa vie à écrire contre la religion, qui ne voulait que sa ruine, ait dit que la confession était une chose très-utile?

La confession est salutaire à tous les âges. Qui ne sait que les passions devancent souvent les années, et que souvent les plus dangereuses sont celles de l'enfance, parce qu'elles décident ordinairement de toute la vie? Qui saura celles qui se développent dans le cœur d'un enfant? Ira-t-il chercher son père ou sa mère pour faire l'aveu des fautes qu'il a commises? Non sans doute, parce qu'il craindra leurs observations, leur surveillance, peut-être même leurs punitions. Mais il s'ou-

vrira à un confesseur, et le confesseur, par ses avis, arrêtera dans son principe le germe de telle ou telle passion qui aurait fait le malheur de sa vie.

Dans la jeunesse, temps si dangereux, où le cœur se trompe si facilement, qui pourra donner de bons avis, si ce n'est le confesseur? Lui seul pourra faire sentir combien les passions sont funestes; il pourra seul préserver de grands égarements, qui rendraient à jamais malheureux, détruiraient la santé, la vie, la réputation; sans lui, sans ce confesseur, dont l'âge, les infirmités, le tremblement sont pour vous peut-être un objet de pitié, si ce n'est même quelquefois de mauvaises plaisanteries, vous n'existeriez peut-être plus.

Dans l'âge mûr, où des passions plus violentes, souvent une ambition plus démesurée, dévorent, il n'appartient qu'au confesseur de dire des vérités salutaires, de représenter l'abîme où cette passion va entraîner, le vide de ces honneurs ou de cette fortune que poursuit l'ambitieux.

Qui représentera à l'homme public les devoirs qu'il a à remplir, entouré, comme il est, de solliciteurs qui le flattent, si ce n'est un confesseur?

Qui relevera cette mère affligée, en lui disant: « Dieu seul est témoin de vos sacrifices, continuez « de mériter son approbation? »

Trouve-t-on dans le monde des conseils très-

utiles? Qui osera entrer dans toutes ces petites particularités de la conscience? On me dira peut-être que l'on peut avoir les conseils des livres de piété : sans doute ; mais rougira-t-on devant un livre? On se trouve bien bon à côté d'un livre; tandis que le confesseur interroge, presse les questions, et qu'on est obligé de se voir et de se montrer tel qu'on est.

Dans la vieillesse, ce malheureux devenu à charge à tous, hélas! peut-être même à ses propres enfants, dont les discours, rappelant toujours son vieux temps, fatiguent ceux qui l'entourent, dont le grand âge et les infirmités font un être si malheureux, et dont le désir de la vie s'augmente à mesure qu'elle est près de lui échapper : qui le détachera de cette terre? qui opérera ce miracle, si ce n'est le confesseur? Enfin, qui exhortera, qui consolera ce malade, ce mourant? Le confesseur, qui lui montrera le ciel pour prix de son repentir et de ses longues souffrances.

La confession, ou l'accusation de ses péchés, doit être accompagnée de sept qualités. Il est convenable d'entrer dans beaucoup de détails, qui pourraient paraître petits, minutieux, et dont il faut cependant s'occuper, puisqu'ils sont utiles. Nous ne faisons point ici de discours étudiés, mais une instruction familière.

La confession doit être simple, humble, pure,

prudente, sincère, entière, accompagnée de douleur.

Premièrement, simple. Un aveu simple et non pas étudié, comme font tant de personnes, qui semblent avoir composé un discours tout exprès, qui font un cours de littérature; c'est du temps perdu, c'est de l'amour-propre pour montrer son esprit, en faire étalage. On ne doit pas venir à confesse pour montrer de l'esprit, mais pour montrer la nudité de son âme. Il y a des personnes qui prennent un air affecté, qui, avant de s'accuser d'une faute grave, semblent avoir des attaques de nerfs, feraient presque trembler le confessionnal. Il faut, pour accuser ses fautes, se borner à une simple accusation.

La confession non-seulement doit être un simple récit de ses fautes, mais elle ne doit pas être non plus surchargée de détails inutiles.

Il y a un grand inconvénient à être trop longtemps à confesse : c'est d'abord le temps que l'on perd, que l'on fait perdre à son confesseur, et aux personnes qui attendent leur tour. Puis, beaucoup de gens s'imaginent que quand on est si longtemps c'est qu'on a beaucoup de choses à dire : « Mais cette personne n'en finit pas, dit-on; « il y a donc plus de vingt ans qu'elle n'a été à « confesse; elle a donc commis toutes les fautes « *imaginables?* »

J'exagère peut-être un peu ces tableaux, mais c'est pour les rendre plus frappants, et il y a des choses dont on pourra profiter. Il y a des personnes qui, au lieu de dire tout simplement : « Je « me suis impatientée, » vont chercher des circonlocutions sans fin; elles vous prennent leur journée depuis le matin, leur lever, leur déjeûner. Pendant ce temps-là les autres attendent. La plupart du temps ces personnes se confessent sans repentir, parce que pendant qu'elles s'occupent de toutes ces choses elles perdent de vue leurs fautes, et au lieu de chercher à se les rappeler, ce sont les torts qu'on a eus envers elles dont elles se souviennent le mieux.

Ensuite on interrompt quelquefois sa confession, en disant : « Mon père, j'ai un conseil à « vous demander sur telle chose. » Pendant ce temps on oublie ses fautes; puis, quand on revient la fois suivante, on s'accuse d'avoir oublié telle ou telle chose, ce qui a troublé dans la communion. Je vous conseille donc de ne jamais interrompre votre confession pour demander un conseil, mais d'attendre pour cela qu'elle soit finie.

Secondement, la confession doit être humble de cœur, de corps et de posture.

Le corps ne doit pas être tourné du côté du *confesseur; il faut avoir* un extérieur décent : il

ne conviendrait pas de venir à confesse dans un déshabillé du matin; il ne faut pas non plus se parer comme pour aller faire des visites, ni chercher à se mettre au-dessus de son état, comme font certaines personnes pour paraître un peu comme il faut, dans l'espoir qu'on aura pour elles plus de considération.

Il faut que la confession soit humble de cœur, qu'on s'accuse, qu'on s'humilie, et qu'on ne cherche pas toujours à s'excuser, comme c'est l'ordinaire. Que signifient toutes ces excuses que l'on allègue? On veut faire croire qu'après tout on n'est pas si coupable; mais si l'on s'excuse tant, on ne s'accuse donc pas.

Quelques personnes semblent vouloir prouver qu'elles n'ont jamais tort; elles font un si beau récit de leur position, si pénible, si difficile, que le confesseur, à les entendre, doit dire : « Vous « n'êtes pas coupables effectivement, mais vous « êtes bien malheureuses, je vous plains beau- « coup. »

On a un mari si insupportable, des enfants si difficiles à élever; ils semblent avoir une collection de défauts!..... des domestiques qui font le tourment de la vie! La société dans laquelle on vit est si mauvaise en général!.... On a un voisinage si désagréable! « Ah! si vous étiez à ma « place, mon père, vous verriez que la patience

« vous échapperait tout comme à moi. » Puis on termine tout cela en disant avec un air de contrition : *C'est ma faute, ma très-grande faute!.....* — Eh non, ce n'est pas votre faute; c'est celle de ce mari, de ces enfants, de ces domestiques.

Je me suis étendu ici sur l'impatience; mais ce que j'en ai dit peut s'appliquer à tout autre défaut; et si je parlais sur un sujet beaucoup plus grave, sur certaines liaisons en faveur desquelles on trouve tant d'excuses : « C'est ma vie, dit-« on, c'est impossible, c'est plus fort que moi; je « manquerais à la reconnaissance! » Mais pourquoi venez-vous? Voulez-vous donc vous perdre? Que vient-on faire à confesse quand on n'y vient pas pour s'accuser de ses fautes et prendre des mesures pour n'y plus retomber? Prenons la résolution....

PÉNITENCE.

QUALITÉS DE LA CONFESSION. — EXAMEN DE CONSCIENCE.

Je vous ai fait la confession de m
fautes, et je ne vous ai point cac
mon iniquité.

Lundi de la semaine de la Passion. — 21 MARS.

Ce doit être l'expression de notre bouch après notre confession il faut pouvoir nous ren dre ce témoignage : « Seigneur, je n'ai poi « cherché à vous cacher mes fautes. » Nous d vons apporter le plus grand soin à éclairer not conscience.

Nous avons déjà expliqué deux des condition que doit avoir la confession. Premièrement, ell doit être simple ; secondement, humble ; troisi mement, pure ; c'est-à-dire que son seul but doi être d'accuser nos fautes pour en obtenir le par don. Ce ne sont pas des conseils pour nos affa res, ou des consolations humaines qu'il faut veni chercher, c'est la grâce d'être absous. Il est pe mis, cependant, de consulter son confesseur su

les affaires de ce monde, et d'en attendre les consolations humaines, mais ce ne doit pas être le but.

Quatrièmement, la confession doit être prudente, c'est-à-dire qu'il faut s'accuser seul et prendre bien garde de ne pas nommer son complice : ce serait commettre une médisance. Mais il est bien certain que souvent il faut nommer les personnes envers qui on a commis certaines fautes, parce que leur titre de père, de mère, d'époux, doit aggraver excessivement les péchés; par exemple, si on leur a manqué de respect, si on s'est permis de parler de leurs défauts.

Cinquièmement, la confession doit être sincère, sans retenue et sans exagération. Ici se présente encore l'écueil ordinaire; c'est de dire à tous ce qui ne devrait s'adresser qu'à quelques-uns. En nous adressant à ceux dont la confession n'est pas sincère, nous allons réveiller les scrupules de certaines personnes qui ne vivent que de crainte. Nous dirons à ces personnes qui se tourmentent trop au sujet de la confession, qu'elles perdent ainsi la meilleure, la plus essentielle partie du sacrement, la douleur de leurs fautes.

D'autres personnes ont la lâcheté de ne pas faire une confession bien entière, parce qu'elles craindraient qu'on ne leur interdît les fréquentes communions qu'elles sont dans l'usage de faire. Le

prêtre doit rougir en traitant un pareil sujet. Grand Dieu! mettre de l'amour-propre là où il faudrait apporter les dispositions les plus humbles, et oser recevoir le Saint des saints par un tel motif! Quelle coupable dissimulation! Nous dirons à ces personnes : « Du moins faites des confes-
« sions entières; voyez à quel péril vous vous ex-
« posez : à un sacrilége! Ah, ne vaudrait-il pas
« mieux ne pas communier? L'essentiel n'est pas
« de communier très-souvent, mais de le bien
« faire. »

Ce n'est pas qu'il faille se montrer pire que l'on est: il n'est pas nécessaire de se faire très-coupable, mais il faut se montrer tel qu'on est; laissez-vous conduire.

Quant aux personnes qui ne tournent toutes leurs pensées que vers le purgatoire, on peut leur dire : « Vous faites un mauvais emploi de la reli-
« gion, vous la voyez sous un faux point de vue. »
J'ai déjà fait observer toutes ces choses; mais il est bon d'y revenir, en raison du grand nombre de personnes scrupuleuses et de leur entêtement. On peut encore leur dire : « Pendant que vous vous
« tourmentez tant, il est une foule de choses qui
« passeront pour vous inaperçues. » Pour exercer le ministère de juge, de médecin, il faut bien que le confesseur connaisse; et si vous voyez des monstres partout, il jugera d'après ce que vous

lui direz, et il tonnera là où il aurait fallu consoler, encourager.

Mais à ceux qui manquent de sincérité nous dirons que la confession doit être sincère; nous leur dirons aussi : « A quoi allez-vous vous ex-
« poser? Allez-vous approcher ainsi de la table
« sainte? Vous aurez pallié vos fautes, et vous
« tomberez ainsi dans un abîme inaperçu? Qu'al-
« lez-vous faire? un exposé faux de vos péchés?
« Mais il vaudrait bien mieux ne venir jamais. Le
« confesseur finira peut-être par découvrir votre
« dissimulation : il sera en garde contre elle, il
« pressera les questions; mais sera-t-il temps
« encore? Et les communions, hélas! si malheu-
« reuses, dont vous aurez abusé!..... »

La communion est une source de consolations qui ne sont pas toujours sensibles; et il vaut mieux ne pas communier souvent, mais bien.

Quant à ces personnes qui n'ont pas d'autres idées que leur amour-propre dans leurs fréquentes communions, elles éprouvent quelquefois une sorte d'exaltation, qui vient uniquement d'une disposition nerveuse, plutôt que de leur piété, sur laquelle elles se méprennent.

Est-on obligé de répondre aux questions que fait le confesseur? Oui, sans doute; souvent on s'y refuse en passant brièvement sur la chose, et en répondant bien vite: « Je m'en suis déjà accusé

« plusieurs fois. » Cependant, vous vous accusez d'une faute commise dans une occasion pressante; est-ce une rechute? Si vous ne le faites pas connaître à votre confesseur, s'il ne sait pas que vous avez été porté à telle ou telle passion, vous faussez son jugement. On doit donc répondre aux questions du confesseur.

Pour les personnes qui font des confessions générales, ce qu'il ne faut pas faire légèrement (il y a des personnes qui ont déjà fait deux ou trois confessions générales), il est certaines fautes très-graves qu'elles n'osent pas avouer de nouveau : c'est une dissimulation fâcheuse. Dans ce cas-là il vaut mieux ne pas faire de confession générale. Il est bon de s'accuser de ses fautes vénielles; souvent elles servent à faire mieux connaître le pénitent que les fautes graves, parce que presque toujours elles se rattachent plus particulièrement au caractère.

Sixièmement, la confession doit être entière.

Très-peu de personnes se confessent bien; les personnes pieuses souvent même se confessent mal. Nous ne faisons point ici de discours étudié, c'est une instruction, qui me permet d'entrer dans beaucoup de détails.

Pour que la confession soit entière, il faut qu'elle fasse connaître la nature, le nombre et les circonstances considérables du péché. Vous vous

accusez, par exemple, d'avoir eu des pensées de vengeance, de vous être vengée..... « Je suis « femme, dites-vous, je l'ai fait par un coup de « langue. » Et vous ne dites point que depuis longtemps vous prémméditiez cette vengeance, que vous la rouliez dans votre esprit, que vous avez guetté l'occasion de l'exercer, que vous avez regretté que la conversation ne vous la fournît pas plus tôt. On fait une scène, par exemple, à son mari, on s'en accuse; mais la querelle, c'est le dénoûment. N'y a-t-il pas eu péché auparavant? La querelle n'est rien, pour ainsi dire; mais cette affection qui s'use, ce cœur qu'il fallait garder; mais la chute, mais la conscience qui parlait, la grâce qui sollicitait, de tout cela on n'en parle pas plus que si rien n'était. Je confesse beaucoup de monde, et depuis longtemps : en général, on dit le péché net; mais l'intention, le motif, les circonstances, la plupart du temps on n'en parle pas. On omet d'entendre la messe; mais on a une santé délicate, on redoute l'humidité (c'est une chose reconnue, toutes les églises sont humides), ou bien l'on craint le mauvais temps, ou enfin on veut aller à une partie de plaisir, et pour partir plus tôt on manque la messe. Quel est le plus coupable? C'est certainement celui qui dédaigne de sacrifier à Dieu un moment de plaisir.

Il faut parler à tout le monde, il faut encore s'adresser aux personnes scrupuleuses, qui se retirent de la communion sous le prétexte qu'elles en sont indignes. Il faut leur dire : « Communiez; votre cœur est froissé, vous êtes accablées de chagrin. » Elles me répondront : « Je « n'oserai jamais, après tant de fautes que j'ai « oubliées. » Elles reviennent sans cesse sur leurs confessions; quelquefois au bout de trois ou quatre elles ne sont pas plus tranquilles. Que dire à de telles personnes? Elles sont réellement à plaindre; mais que faire? Est-ce la faute de la religion? n'est-ce pas bien plutôt la leur? La peur d'oublier quelques fautes les met dans une anxiété cruelle, et cependant, comme dit un ancien proverbe, *oubli n'est pas faute*. Un moyen sûr à employer dans ce cas serait de supposer que la chose nous est étrangère, et de nous donner l'avis que nous saurions si bien en pareil cas donner à une autre personne. De cette manière on pourrait faire taire tout scrupule.

Septièmement, accompagnée de douleur. F parlant de la contrition, nous avons traité ce s jet; ainsi nous n'y reviendrons pas.

Mais, dira-t-on, comment découvrir le nom de ses péchés? Il faut ici simplifier la chose n'est pas nécessaire d'avoir un agenda et de ...r combien de fois on est tombé en tel pé

seulement on peut toujours savoir si c'est rarement, plusieurs fois, très-souvent ou habituellement.

Il ne sera pas inutile de rappeler ici les simples éléments. Il faut que l'examen de conscience précède la confession, et n'avons-nous pas à ce sujet quelques avis utiles à donner?

Ici il faut encore avoir la même crainte d'en dire trop pour les uns et pas assez pour les autres.

Combien de temps doit-on mettre à un examen? Il est clair qu'il ne peut pas y avoir pour cela de règle fixe; cela dépend de la mémoire, et il en est de plus paresseuses les unes que les autres. Il faut alors un temps plus ou moins long; il ne faut y mettre ni scrupule ni légèreté. Il est clair que quand on n'a pas été à confesse depuis longtemps, il faut plus de temps pour s'y préparer que quand on y va tout les huit ou quinze jours. Il y a des personnes qui y mettent trop de temps; il en est d'autres qui, à peine sont-elles entrées dans l'église, et ont-elles pris de l'eau bénite, qu'elles sont tout étonnées que le prêtre ne soit pas là pour les confesser. Elles se contentent de s'accuser de cinq ou six fautes; le confesseur fait quelques questions, on est obligé de répondre : « Oui, mon père. » Et il arrive que cet examen secondaire fait trouver beaucoup de fautes que l'on n'avait pas accusées d'abord.

Pour les confessions fréquentes il serait inutile de mettre à son examen un temps considérable. Les personnes qui se confessent souvent sont accoutumées à s'observer, et savent bien à peu près quelles fautes elles ont pu commettre : s'il en échappait à leur mémoire, il faudrait que la faute ne fût pas grave, autrement elles s'en souviendraient. Mais il est des personnes qui fatiguent leur mémoire ; pendant qu'elles se désolent ainsi, qu'elles torturent, crucifient leur esprit, elles ne pensent ni à écouter les avis de leur confesseur, parce qu'elles sont tout occupées de chercher dans leur mémoire si elles n'ont rien oublié, ni à demander à Dieu pardon de leurs fautes ; et presque toujours ce n'est que du bout des lèvres qu'elles font leur acte de contrition. Après cela on se plaint de retomber : mais est-ce bien étonnant? Après qu'on a tourmenté ainsi son pauvre cœur, en est-on plus tranquille? Je le répète, cela ne vient souvent que d'une inconcevable lâcheté ; c'est pour se dissimuler à soi-même qu'on n'a pas le courage de devenir meilleur, qu'on se plaît à se forger des scrupules. Craignons un peu moins, et agissons un peu mieux.

Quant aux personnes qui ne se donnent pas la peine de penser à leur examen, si c'est par cette raison qu'elles oublient des fautes graves, elles sont presque aussi coupables qu'elles le seraient

si c'était par dissimulation. Il vaut mieux ne pas user que d'abuser des sacrements : n'est-ce donc pas une chose assez importante pour y apporter tous ses soins? L'oubli peut ne pas être coupable, mais ici ce n'est pas oubli : l'absolution peut-elle être valable?

Dans quoi faut-il s'examiner? Je répondrai : Dans son esprit. Il y a beaucoup de livres de piété où l'on trouve des examens tout faits ; ils semblent très-détaillés et très-propres à éclairer les consciences ; eh bien, pas du tout. Ces examens sont faits pour tout le monde, et ils ne conviennent à personne. Ils ne vous font pas connaître les fautes que vous avez commises, et ils vous apprennent beaucoup de choses qu'il est bon d'ignorer, même à tout âge. L'esprit de l'homme n'est il pas en général assez porté aux choses perverses, et ne vaut-il pas mieux éviter tout ce qui peut en amener la pensée? C'est donc une fort mauvaise lecture que celle de ces examens? J'en ai lu beaucoup, et je n'en ai pas rencontré un seul bien fait. Je vous engage donc à n'en jamais faire usage pour vous, et à ne pas permettre à vos enfants de s'en servir.

Quand vous voulez faire votre examen, après avoir imploré les lumières de l'Esprit-Saint, prenez les Commandements de Dieu, ceux de l'Église; passez en revue les péchés capitaux, exa-

minez votre vie, vous trouverez dans les faut
passées le germe des fautes présentes. Examir
votre cœur devant Dieu, examinez votre situ
tion, la société que vous voyez :... il y a là bea
coup de fautes. Examinez aussi les obligations
votre état ; il y a dans tout cela matière à ex
men, et cela vaudra beaucoup mieux que les ex
mens tout faits qu'on trouve dans certains fo
mulaires, imprimés en beaucoup trop gra
nombre, et qui ne sont souvent que des livr
très-scandaleux. Il y a une réflexion que l'on
faite sur l'inconvénient des livres de médecine
qu'on peut appliquer ici ; c'est que les personn
qui lisent les livres de médecine se tâtent
croient avoir toutes les maladies ; de même,
c'est encore un inconvénient de ces examen
beaucoup de personnes croient avoir fait tou
les fautes qu'elles y trouvent, et se disent : « M
j'ai fait cela, puis cela encore. » Et pendant qu'el
se croient coupables de fautes qu'elles n'ont po
commises, elles ne voient pas celles dont el
sont réellement coupables.

Ne soyons pas si appliqués aux intérêts de
vie présente que nous négligions les biens spi
tuels qui nous sont promis. O vous qui avez re
une éducation chrétienne, de si bons avis,
si bons exemples de la part de parents chr
tiens, d'un père vertueux, d'une mère pieus

ie vous avez perdus, ne négligez pas leur
emple : vivez bien, soulagez, satisfaites leurs
ies par une vie édifiante! O chrétiens, ô mes
res, qui gémissez sous l'esclavage des pas-
ns, recourez à Dieu en ce saint temps, où les
ernacles vous sont ouverts : un peu de honte
bientôt passé, et vous trouverez une conso-
ion si grande à vous jeter entre les bras de
ru! Votre cœur n'a-t-il pas gémi les années
écédentes, lorsque vous avez été témoins, dans
temps salutaire, du bonheur de ceux qui s'ap-
ochent des sacrements? Ne leur avez-vous pas
rté envie, lorsque vous les avez vus s'appro-
er de la table sainte? Ah! venez aussi entendre
que la religion a de doux et de consolant à
ts dire!...

PÉNITENCE.

EXAMEN, CONFESSION GÉNÉRALE.

Seigneur, je ne vous ai point caché mon iniquité.

Mercredi de la semaine de la Passion. — 23 MARS.

Comment pouvons-nous connaître le nombre de nos péchés ? Cela n'est pas difficile pour les personnes qui se confessent habituellement ; pour peu qu'elles s'observent, elles pourront facilement connaître combien de fois elles sont tombées dans tel ou tel péché.

Pour celles qui se confessent rarement, c'est un peu plus difficile ; cependant on peut donner à ce sujet un avis commun à tous, c'est qu'il est bien plus essentiel d'exprimer le nombre approximatif que le nombre positif, qui serait même difficile pour les personnes pieuses qui se confessent souvent, et impossible pour celles qui ne se sont pas confessées depuis longtemps. D'ailleurs, le nombre approximatif vous fait beaucoup mieux connaître que le nombre positif. Quand vous vous accuseriez de vous être mis en colère quarante

fois, cela ne signifierait rien; mais il faut indiquer combien de temps a duré l'habitude de se laisser aller à l'impatience, en disant par exemple : « Je « suis d'un caractère difficile, d'un amour-propre « facile à blesser; et pour peu qu'on me dise « quelque chose qui m'offense, je riposte par un « mot qui ne manque pas son coup. » Vous vous ferez mieux connaître par là.

Si l'on fatigue son esprit à chercher le nombre positif de ses péchés, il en résulte une torture pénible; et comme il est dans notre nature de ne pas aimer ce qui nous donne trop de peine, il s'ensuit que pour éviter cette fatigue certaines personnes ne viennent que rarement, et n'usent presque jamais du remède de la confession, qui leur serait cependant si salutaire. Quand on s'attache à exprimer le nombre précis, on se trompe presque toujours; de là les fautes exagérées des personnes qui, craignant de ne pas dire assez, vont au delà, et exposent le confesseur à les croire plus coupables, si l'exagération même de leurs expressions ne les mettait en garde, puisque souvent elles s'accusent d'être tombées un plus grand nombre de fois dans une faute qu'elles n'auraient eu le temps de la commettre.

Il ne sera pas inutile de donner ici, au sujet de la confession générale, quelques avis. Il y a des personnes qui aiment singulièrement à en faire,

d'autres qui ne voudraient pas en entendre parler. Celles qui voudraient toujours en faire le demandent à leur confesseur; s'il s'y refuse, on murmure, on dit que c'est parce qu'il ne veut pas perdre son temps. Dans d'autres cas, au contraire, le confesseur voit qu'au bout de dix ou quinze ans on est toujours de même; il imagine qu'il y a quelques défauts dans les confessions, il engage à faire une confession générale; on s'y refuse, on y met de l'opposition : le remède à tout cela, c'est de suivre l'avis de son confesseur.

Quand la confession générale est-elle nécessaire? Toutes les fois que les confessions précédentes ont été nulles. Si au bout d'un certain temps il n'y a pas d'amendement, il y a utilité à faire une confession générale; ce sera alors un avantage que de rassembler pour ainsi dire en un seul tableau toutes les fautes passées, afin de s'en humilier, et de s'exciter à mieux vivre à l'avenir, ce qui doit être le fruit de la confession.

Quand on voit qu'on n'avance pas dans le chemin de la dévotion (c'est une voie où l'on est rarement stationnaire; car si l'on n'avance pas, on recule ordinairement), on doit exposer cela à son confesseur.

Ainsi, il y a nécessité de faire une confession générale quand les confessions précédentes ont été mauvaises; il y a utilité quand on ne fait pas

de progrès dans la piété au bout d'un temps considérable. Cependant à cet égard il ne faut pas tomber dans le scrupule.

Quant à ces personnes qui sont par leurs scrupules la croix de leur confesseur, il y aurait inconvénient à faire une confession générale; cela porterait encore du trouble dans leur conscience, et l'on peut leur dire : « En vérité, vous n'en « avez pas besoin; vous avez déjà bien assez de « tourment; vous allez augmenter la crainte dont « vous avez beaucoup trop, perdre la confiance « dont vous n'avez pas assez; quant à l'amour, « vous n'en avez pas du tout, car il n'y a pas « d'amour dans les scrupules. »

Il est des cas où la confession générale est utile; elle peut être un moyen de perfection, mais ce moyen s'use tout comme un autre, et il est dangereux de l'user; c'est comme un coup de fouet, qui peut faire avancer dans le moment, et dont il ne faut pas abuser.

Savons-nous ce qui nous arrivera un jour? Connaissons-nous le secret de notre avenir? N'y aura-t-il pas des temps où il nous pourrait être très-salutaire de faire une confession générale? Et si nous avons usé le moyen, il ne produira plus son effet.

De même que j'ai blâmé les personnes qui se familiarisent trop avec la pensée de la mort, parce

qu'alors elles ne leur fait plus d'effet, de même
blâmerais celles qui feraient inutilement des co
fessions générales. Si même il y avait dans la v
de certaines personnes de ces fautes si grav
qu'elles laissent un souvenir trop pénible, je l
engagerais à ne pas y reporter leur esprit : il fa
faire plus par amour que par crainte.

Mais on n'est pas content de soi, on n'avan
pas dans les voies du salut : est-ce qu'il ne fa
pas faire une confession générale? Je ne le cro
pas; dans ce cas vous pouvez, si vous n'avez q
des fautes légères à accuser dans vos confessio
ordinaires, rappeler à chaque confession u
seule de vos fautes passées, dont vous exprimer
toutes les circonstances, à laquelle vous donn
rez tout le développement nécessaire; c'est u
moyen inappréciable pour s'exciter à la contr
tion, pour se faire mieux connaître, et qui n'a p
l'inconvénient des confessions générales.

Quand on n'entre point dans le détail des ci
constances, on n'est pas assez clair : cent perso
nes pourraient s'accuser de la même faute, et c
pendant combien cette faute serait différente, s
lon les positions, selon les caractères !

Quelques personnes semblent douter du secr
de la confession : il est inviolable; dans aucu
temps il n'a été trahi. Le sceau de la confessio
a eu ses martyrs, il n'a jamais eu ses révélateur

Le prêtre doit subir la mort plutôt que de révéler une confession. Les théologiens ont décidé que dans le cas même où un prêtre apprendrait par une confession que le calice avec lequel il va dire la messe est empoisonné, il doit le boire plutôt que de trahir une confession. Saint Jean Népomucène, comme vous le savez, périt martyr du secret de la confession, plutôt que de révéler celle de la reine Jeanne, femme de l'empereur Venceslas. Nous sommes riches maintenant en preuves à cet égard : je dis que nous sommes riches, parce qu'après tout ce qui s'est passé depuis quarante ans, que n'a-t-on pas dit, que n'a-t-on pas fait pour détruire la confession? S'il y avait eu une seule révélation de confession, on n'aurait pas manqué de la mettre en avant; mais il n'y en a jamais eu, et Dieu ferait un miracle plutôt que de permettre la révélation d'une confession. Avant la révolution, plusieurs curés étaient en discussion avec leurs paroissiens au sujet de la dîme; beaucoup, avant d'être mal avec leurs paroissiens, avaient entendu leurs confessions; quand la révolution est venue, et que plusieurs de ces curés se sont mal conduits et ont abandonné leur état, ils auraient pu facilement se venger en révélant les confessions de ceux qui étaient devenus leurs ennemis. N'en a-t-on pas vu de ces prêtres contracter des mariages scandaleux

pendant que d'autres montaient avec courage s
les échafauds, plutôt que d'abjurer leur foi? J
eu le courage de lire toutes les misérables feu
les du père Duchesne du temps de la révolutio
où sont entassées toutes les choses qu'on a
trouver contre le clergé; eh bien, il n'y a pas
seul fait qui ait rapport à une confession révél
Ces feuilles sont à la Bibliothèque; elles sont à
portée de tout le monde. Ces prêtres en savai
bien long, et parmi eux il y en a qui ont désl
noré leur caractère par des scandales dégoûtan
Du reste, il ne faut pas leur savoir gré de le
discrétion, elle n'est pas leur œuvre; c'est
que je vois un miracle : la Providence était là.

Mais si le confesseur est obligé au plus gra
secret, le pénitent n'est-il pas obligé un peu
secret aussi? Certaines personnes ont l'indiscr
tion de parler sans cesse de leur confesseur :
mari ne peut-il pas craindre de sa part une tr
grande influence et prononcer qu'on n'ira plus
confesse? Quelle perplexité! Abandonnera-t-
la religion?

D'autres fois, ce sont des parents qui interr
gent leurs enfants sur ce qu'on leur a dit à co
fesse, et leur suggèrent, sans s'en apercevoi
des réponses qu'ils soutiennent ensuite, pour
pas passer pour menteurs.

Ne parlez pas tant de votre confesseur, qui

: jamais de vous : il est bon, tant mieux; c'est comme un autre. Ne le vantez pas tant, inutile de lui amener d'autres personnes : quoi les engager à aller à lui? laissez-les
Une chose encore fort dangereuse, c'est ;péter les avis que le confesseur a donnés. quelle légèreté on parle de son confesseur, s avis, de ses décisions, données bien souvent se d'une situation embarrassante, et qui le croire relâché ! Il a agi devant Dieu dans son et conscience; il a eu égard à votre position, re caractère; il a peut-être gémi de sa to-ce, mais il a dû l'employer dans l'espoir de ramener; et voilà que ceux qui ignorent ces bons motifs vont le condamner. Comme ; se trahit pas soi-même, on se garde bien re les raisons qu'il a pu avoir, et le tort re-e sur lui. Que de personnes aussi qui se ven-d'un refus d'absolution en abusant de la ion du prêtre, qui ne peut parler? En géné-parlez peu des prêtres, le moins possible, ut dans le temps où nous vivons.
rtaines personnes, dans la crainte bien mal ;e d'être grondées, usent d'une sorte de dis-lation en s'accusant de leurs fautes; elles en ıt une partie pour soulager leur conscience, elles n'osent pas tout dire; ou si elles ont ques fautes graves à avouer, elles tournent

tellement autour, qu'elles n'y arrivent jamais. Il faut, au contraire, quand on a à s'accuser d'une faute grave, la dire du premier coup, en faire un aveu sincère; ce sera un moyen de pénitence et d'humiliation. Venez avec sincérité, humilité; le confesseur ne vous fera point de reproches : au contraire, il sera bien plus disposé à vous donner des avis utiles pour l'avenir, qu'à vous gronder sur le passé. Pensez au dernier jugement, où vos fautes les plus secrètes, si elles n'ont pas été avouées à un seul homme, seront enregistrées sur votre front à la face de l'univers.

Revenez, ah! revenez sincèrement, mes frères; vous vous adresserez à un homme comme vous, qui par conséquent connaît vos faiblesses; il y compatira; il se souviendra des exemples de Jésus-Christ, dont il tient la place, de sa bonté, de sa charité; il aura pitié de vous, et il vous bénira.

CONFESSION.

CHOIX D'UN CONFESSEUR.

Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tomberont tous deux.

Lundi de la Semaine sainte. — 28 MARS.

Ce sont là les paroles de Notre-Seigneur; on peut les appliquer au choix d'un confesseur : il est très-important. Souvent on se laisse guider dans ce choix par des motifs humains, souvent par habitude. On ne se donne pas la peine d'y penser, on ne cherche pas ce qu'il faut chercher dans un confesseur : la science, la piété surtout, qui donne les lumières nécessaires, la charité et la prudence; car la piété indiscrète serait plus nuisible que profitable. On lui trouve une bonne figure, et cela suffit. On en a entendu parler, quelqu'un vous a engagé à le prendre; on en fait une espèce d'affaire de commérage. Ce choix cependant est des plus importants qu'on puisse faire. Saint Jean d'Avila a dit qu'il fallait choisir un confesseur entre mille; saint François de Sales dit que ce n'est pas assez, qu'il faut le choisir entre

dix mille. Si on prend un confesseur qui ait tro
de douceur, il est à craindre qu'on ne tomb
dans le relâchement; au contraire, s'il a trop d
sévérité, le pénitent tombera dans le découragement. Il ne faut pas que le confesseur brise l
roseau qui plie, ni qu'il éteigne la mèche qu
fume encore.

On ne confierait pas ses affaires à un homm
qui ne serait pas expérimenté; et, par une espèc
de légèreté qui ne se conçoit pas, on confie s
conscience sans savoir si le confesseur est ce qu'i
nous faut. Est-ce que ce choix ne vaut pas la pein
d'y réfléchir? Que penser des personnes qui agissent ainsi? Sans doute elles ne cherchent pas l
remède salutaire, le conseil utile; souvent, a
contraire, elles craignent un confesseur tro
clairvoyant; elles s'adressent souvent au confesseur le plus couru, dans l'espoir qu'il sera plu
facile; et pourvu qu'elles reçoivent l'absolution
voilà tout ce qu'il leur faut; elles font ainsi l
plus effrayant abus des sacrements.

C'est une chose qu'il est pénible de dire e
chaire; mais il faut cependant la dire : c'est qu
sur quarante-deux mille prêtres qu'il y a e
France, tous ne sont pas également capables d
bien confesser. Il s'en peut rencontrer même qu
soient entièrement dépourvus des qualités nécessaires pour cela; tous ne sont pas, du moins éga

lement, nés avec le tact nécessaire pour acquérir de l'expérience ; il faut en avoir le germe.

Lorsqu'on reconnaît qu'on n'a pas rencontré dans un confesseur les qualités nécessaires, il faut faire un autre choix. Autant il est essentiel de ne pas changer légèrement de confesseur, autant il l'est d'en changer quand on reconnaît qu'on ne trouve pas en lui la charité, la science et la prudence nécessaires.

Beaucoup de prétendues raisons ne sont que des raisons spécieuses. Ainsi, on se trouve dans un quartier éloigné : c'est un inconvénient, sans doute ; mais pour éviter cet inconvénient faut-il se priver de la direction salutaire d'un bon confesseur ?

Le choix d'un confesseur est un choix difficile ; mais la grâce de Dieu n'est-elle pas là pour nous éclairer, et ne devons-nous pas compter sur elle ? Commençons par prier Dieu. Nous pouvons aussi prendre conseil de quelques personnes pieuses ; mais méfions-nous de ceux de gens qui n'y entendent rien.

Ne nous laissons pas guider par des motifs humains. Ainsi une jeune personne, souvent par entraînement, apprenant que telle autre a tel confesseur, le prend aussi. « Ah ! vous allez vers « monsieur un tel, eh bien, j'irai aussi ; cela fait « que nous irons ensemble. »

Qu'est-ce donc que toutes ces petites considérations, quand il s'agit d'une chose de cette importance !

Il faut chercher un confesseur dont le caractère soit en rapport avec le nôtre. Dans l'un vous trouverez de la sévérité jusqu'à la roideur ; vous avez de la timidité dans le caractère, vous voilà froissée, tremblante, à la torture ; vous n'aurez pas obtenu de consolation, ce confesseur n'a pas ce qu'il vous faut. Au contraire, vous avez un caractère récalcitrant ; si vous vous adressez à un homme trop indulgent, il ne tirera aucun parti de vous : la timidité de son caractère ne vaudra rien pour rompre le vôtre.

C'est une observation générale. Le confesseur se fait par ceux qui s'adressent à lui ; chacun le juge à sa manière. Pour les uns il est une espèce de divinité, pour d'autres il n'est que fort ordinaire. A-t-il changé pour cela ? Non, il est ce qu'on le fait. Il y a des personnes pieuses, très-bonnes d'ailleurs, mais toujours gênées, froides, avec lesquelles il est impossible d'avoir aucune ouverture de cœur ; le confesseur manquera d'onction avec de telles personnes. Faites donc votre confesseur, et bientôt vous verrez qu'il vous touchera.

Allez donc avec confiance à votre confesseur ; en général, on n'a point assez d'abandon. Si vous voulez que votre confesseur ait de l'onction, qu'il

vous pénètre de bons sentiments, commencez par avoir une confiance bien entière, de l'abandon comme un enfant avec son père. Il y aura onction s'il y a confiance. Cette expression dont se sert le pénitent, *mon père;* celle de *mon enfant,* que le confesseur donne à son pénitent, de quelque âge et de quelque condition qu'il soit, nous disent assez quels doivent être les sentiments de l'un et de l'autre.

Il ne faut pas mettre de légèreté dans le choix de son confesseur; il n'en faut pas mettre non plus dans le choix de celui que l'on donne à ses enfants. On dit souvent : « C'est égal pour un « enfant ! » C'est, au contraire, d'une très-grande importance. Il y a assez longtemps que je suis honoré du sacerdoce pour avoir de l'expérience à cet égard, et je connais l'ascendant immense que donne à un confesseur l'habitude de diriger dès l'enfance. Il faut donc tâcher de faire de bonne heure pour un enfant un choix qui puisse être pour sa vie; on ne se fait pas l'idée de l'influence salutaire que peut avoir cette autorité d'habitude. Plus tard on aurait celle de la raison, mais elle a moins de force que celle de l'habitude; et dans la suite de la vie, dans les différentes circonstances qui peuvent se présenter, nous savons tout ce que nous pouvons obtenir en touchant telle ou telle corde de son cœur, que nous

connaissons bien; nous la faisons vibrer dans l'occasion.

On demande à quel âge il faut mener les enfants à confesse. Lorsqu'ils ont l'usage de la raison, l'âge de discernement; mais il n'arrive pas pour tous à la même époque. Il est beaucoup trop tard de ne les mener à confesse que pour la première communion : l'enfant apporte déjà alors les préjugés dont il est susceptible à cet âge. Amener les enfants seulement à cette époque est une négligence qu'on cache sous plusieurs prétextes. On n'avoue pas, la plupart du temps, que c'est parce qu'il faudrait les y mener soi-même, et qu'il en coûte de se déranger; c'est ainsi qu'on remet quelquefois d'année en année.

Il y a aussi un avis très-utile à donner à cet égard, c'est qu'on inspire souvent des idées bien fausses à ces pauvres enfants au sujet de la confession, en la leur présentant comme une punition; aussi arrivent-ils souvent tout tremblants, suffoqués de larmes. Le confesseur leur apparaît comme une espèce d'ogre; ils en ont peur. C'est leur faire envisager la confession sous un faux point de vue. « Tu n'es pas sage, leur dit-on, « je t'enverrai à confesse. » Je m'adresse à tous ceux qui ont tant de peur de la confession, qui la reculent tant, et je leur demande si dans leur enfance on ne leur a pas fait du confesseur (pas-

sez-moi l'expression) une espèce de revenant en soutane. C'est ainsi qu'on éloigne de la confession, au lieu d'y attirer. Un bon quart de ceux qui sont ici n'y viennent peut-être qu'avec répugnance, au lieu d'envisager la confession comme un moyen d'utiles conseils. Elle a toujours sur les enfants qu'on y envoie de bonne heure, et auxquels on en a donné une idée juste et sage, l'influence la plus utile; et si cet enfant a quelque germe de ces passions qui se développent quelquefois avant l'âge, elle les étouffera.

Mais donner une idée juste de la confession à un enfant, c'est ce qu'on ne fait guère en général. J'ai entendu des personnes me dire devant l'enfant : « Monsieur le curé, je vous enverrai mon « fils; il en a bien besoin : vous le gronderez « bien, n'est-ce pas? » Que faire? On ne peut pas devant l'enfant dire : « Madame, vous avez « tort; » on peut tout au plus donner un petit soufflet amical sur la joue de cet enfant, pour tâcher de le rassurer un peu à l'avance.

Il faut parler de la confession aux enfants comme d'un moyen utile pour devenir meilleurs, tâcher de leur inspirer du repentir de leurs fautes, et non la crainte d'être grondés, enfin leur parler des dispositions qu'ils doivent apporter à la confession. Il ne faut pas les y faire aller trop rarement : une fois qu'on a commencé à les y en-

voyer, toutes les six semaines, deux mois au plus, n'est pas trop souvent. Si on tardait davantage, la confession ne produirait pas l'effet qu'elle doit produire ; l'enfant oublie bientôt ses bonnes résolutions, il faut lui donner lieu de les renouveler souvent.

Quelques mères se plaignent que leur enfant ne veut pas aller à confesse : d'où cela vient-il? Est-ce par respect humain? Alors ce serait peut-être la faute du père. Mais n'est-ce pas aussi parce que l'enfant n'est pas assez instruit des avantages de la confession, ou qu'on la lui a présentée sous un faux jour? Si l'on n'envoie un enfant à confesse qu'à l'âge de douze ans, le confesseur pourra moins le connaître ; il se déguisera peut-être déjà, tandis qu'à un âge plus tendre il aura encore toute l'ingénuité de l'enfance, il sera tout franc. Ainsi donc, dès qu'un enfant aura acquis l'âge de raison, c'est-à-dire qu'il aura assez de raison pour comprendre, cela suffit.

On demande ensuite pour les grandes personnes combien de fois elles doivent se confesser dans l'année. Il faut consulter sur cela son confesseur et sa position ; mais il faut bien se souvenir que nous sommes tous comme des enfants, que nous oublions facilement nos bonnes résolutions, qu'il faut donc nous mettre dans le cas de les renouveler plus souvent. N'attendez donc pas l'époque

de Pâques pour venir à confesse, venez-y dans le courant de l'année. Voyez l'effet que produit la confession sur les personnes qui viennent dans l'intention de faire leurs pâques : elles sont touchées; la grâce, qui ne nous manque jamais, opère dans leurs âmes; elles sont réellement meilleures; on est tout étonné de leur changement. « Comment, dit-on, ont-elles pu changer « ainsi en si peu de temps? » La grâce continue d'agir encore pendant quelques mois; mais on ne recourt point à sa source, on retombe avec moins de scrupule dans les fautes passées, et insensiblement dans toutes ses mauvaises habitudes; sans faire précisément ce calcul (qu'on n'oserait pas s'avouer), on trouve qu'il n'en coûte pas plus d'accuser dix fautes qu'une seule, et on ne se fait plus de scrupule d'en commettre. C'est là le cours ordinaire pour les personnes qui ne vont à confesse que pour Pâques : toujours la même confession; c'est de même tous les ans, si bien que le confesseur pourrait dire : « Donnez-moi votre con« fession par écrit, je la garderai pour l'année pro« chaine; vous êtes toujours fidèles à revenir à « Pâques, mais aussi toujours fidèles aux mêmes « rechutes : c'est tous les ans un tableau tout pa« reil. » On sent bien qu'il faudrait revenir plus souvent, mais malheureusement la mollesse retient; on n'en a pas le *courage*.

Il faut bien aussi répondre encore aux personnes qui demandent si, lorsqu'elles passent beaucoup de temps à la campagne, elles doivent se priver de la confession, ou se contenter du prêtre qu'elles trouvent. D'abord les raisons qu'on allègue sont que ce prêtre est un curé de campagne, qui y a toujours vécu, qui n'a pas l'expérience du monde; on en a, et l'on ne peut s'adresser à lui. Il est trop jeune, trente ou trente-deux ans, peut-être; ce n'est pas tolérable.

D'abord, distinguons bien ce qui est du ressort de la confession. S'il s'agissait de vous diriger, ce prêtre ne vous conviendrait peut-être pas, il manquerait de l'expérience nécessaire; cependant ceux dans lesquels vous la trouvez, cette expérience du monde, où croyez-vous qu'ils l'acquièrent? Vous ne les rencontrez pas dans vos salons; c'est par un tact inné et par l'habitude de la confession. Mais si le curé de campagne ne peut pas vous diriger comme confesseur; comme moyen d'obtenir la grâce, de vous réconcilier avec Dieu, d'approcher de la table sainte, n'est-il pas suffisant?

Il sera peut-être embarrassé, surtout si vous l'abordez avec un air de supériorité, il balbutiera peut-être; mais qu'importe? en a-t-il moins le pouvoir que lui donne son caractère de prêtre de *vous absoudre*? — Il est trop jeune. — Eh bien,

quel inconvénient? Il en sera un peu plus sévère; le grand mal! Son cœur est pur; il ne connaît pas encore toutes les misères du cœur de l'homme. — Il sort du séminaire! — Tant mieux, il n'en sera que plus fervent. L'intérêt véritable est qu'on ne passe pas trop de temps éloigné des sacrements; si l'on peut faire un voyage de temps en temps pour trouver son confesseur ordinaire, à la bonne heure; si on ne le peut pas, il faut s'adresser au prêtre qu'on trouve, à la campagne surtout, où l'on a plus souvent occasion d'offenser Dieu. On y jouit de plus de liberté, on y est moins occupé qu'à la ville, on y éprouve plus de vide, plus d'oisiveté, plus d'occasion de faire ces châteaux en Espagne si dangereux pour les passions naissantes.

Je suis donc d'avis qu'on aille à confesse quand on est à la campagne, à l'époque des grandes fêtes, et qu'on ne passe guère, ou tout au plus, deux mois sans y aller.

Encore une autre raison qu'on allègue : « Mais « je mange avec lui, je le vois toute la journée. » Qu'est-ce que cela fait? Croyez-vous que ce prêtre se souvienne de ce que vous lui avez dit? Il le doit au confessionnal; mais partout ailleurs ne savez-vous pas qu'il lui est défendu d'y penser? Quelle pauvre raison ce serait!

Prenons la résolution de, etc.

PÉNITENCE.

SATISFACTION.

Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.

Lundi de Pâques. — 4 AVRIL.

La satisfaction est la réparation de l'injure faite à Dieu par le péché, et du tort fait au prochain dans sa personne, dans son honneur, ou dans ses biens.

Cette satisfaction a lieu par les peines que le pénitent s'impose ou qu'il accepte volontairement et avec résignation.

Nous sommes obligés de satisfaire, quoique le péché soit pardonné par l'absolution. C'est encore un point que nos frères égarés dans la foi ont voulu contester dans leurs efforts pour détruire la confession; mais il n'en est pas moins vrai, comme nous le dit le catéchisme, que, quoique la peine éternelle soit remise par le sacrement de pénitence, il reste encore ordinairement à *souffrir* une peine temporelle en cette vie ou

en l'autre. Cette satisfaction fait partie indispensable du sacrement de pénitence; il faut qu'elle soit imposée par le prêtre et acceptée par le pénitent.

On distingue deux sortes de satisfactions : la satisfaction essentielle, et la satisfaction accidentelle.

Premièrement, la satisfaction essentielle : c'est le désir qu'a le pénitent de satisfaire à la justice divine; elle est indispensable : sans cette condition le sacrement serait nul. Il ne suffit pas d'avoir la contrition, ni d'accuser ses péchés; il faut encore, pour que le sacrement acquière son entier effet, qu'il soit accompagné du désir de satisfaire. Les Ninivites ne se contentent pas de se reconnaître coupables, mais ils se couvrent de cendres et de cilices; l'enfant prodigue ne se contente pas de retourner vers son père, et d'implorer son pardon; mais, après avoir dit : *J'ai péché contre le ciel et contre vous*, se soumettant à la pénitence que son père lui imposera, il ajoute : *Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils*. Madeleine, pour qui les cheveux avaient été un sujet de perdition, les consacre au Seigneur. Zachée donne la moitié de son bien aux pauvres, et en rend quatre fois autant à ceux à qui il avait fait tort.

La satisfaction accidentelle est imposée par le prêtre; elle peut, au jugement du confesseur,

précéder ou suivre l'absolution. Quelquefois il l'impose pour s'assurer des dispositions du pénitent avant de l'absoudre ; d'autres fois il l'absout auparavant : alors elle est partie intégrante du sacrement, et n'est pas moins obligatoire.

La satisfaction accidentelle est imposée par le prêtre ; il faut dès qu'on le peut entrer dans l'exercice de cette pénitence. C'est un tort que l'on a trop généralement dans le monde, d'apporter à cette pénitence une négligence extrême. On la fait avec distraction, on la fait vite, comme pour s'en débarrasser, et ce n'est pas encore le seul sort ; souvent on la remet de jour en jour, tellement que quelquefois on ne la fait pas. Cependant ce devoir n'est pas moins impérieux que l'accusation des péchés.

Quelquefois on retourne à confesse sans avoir accompli sa pénitence ; et si le confesseur n'avait soin de le demander, souvent même on ne s'en accuserait pas. Cependant c'est manquer essentiellement à l'intégrité du sacrement quand on élude ainsi la pénitence, ou qu'on la fait le plus tard qu'on peut. Soyons de bonne foi : Dieu, dont la bonté est si grande envers nous, mérite-t-il donc que nous ayons si peu de bonne volonté? Et cette satisfaction, qui consiste souvent en une courte prière, faut-il que nous la précipitions *encore au* point de n'y mettre que deux ou trois

minutes, quand elle en demanderait peut-être cinq?

Peut-on dire que Dieu, en nous remettant la peine éternelle, aurait dû aussi nous remettre la peine temporelle? Est-ce une raison parce qu'on ne peut pas payer la totalité d'une dette, de ne pas en payer du moins ce qu'on peut? Plus la bonté de Dieu est grande, en nous dispensant de la peine éternelle, plus nous sommes obligés à la satisfaction. D'ailleurs, c'est une condition que nous avons nécessairement acceptée, en nous approchant du sacrement de Pénitence, dont elle est une partie essentielle.

Sans doute nous devrions faire avec attention toutes les prières que nous adressons à Dieu; cependant si trop souvent des distractions viennent les troubler, du moins devons-nous pour celle-là, qui n'est point une prière ordinaire ni une prière de surérogation, mais une prière aussi obligatoire que la messe le dimanche, y apporter toute la dévotion, toute l'attention dont nous pouvons être capables. Il faut, avant de la faire, nous mettre dans la disposition qu'elle demande de nous, c'est-à-dire dans une disposition de repentir; il faut s'exciter à la contrition. C'est malheureusement ce qui n'arrive pas : la plupart du temps on fait mal sa pénitence; et ici j'entrerai dans *le détail des autres* œuvres de pénitence

imposées par le prêtre, comme le jeûne, l'aumône. Combien de prétextes n'allègue-t-on pas pour s'en dispenser? Le jeûne fatigue, on a l'estomac si délicat! L'aumône? on n'a guère le moyen de la faire, on a une famille nombreuse, des parents à assister. On oppose à tout cela une espèce de résistance; c'est ainsi qu'on se soustrait à la satisfaction. Peut-être ici vais-je faire naître les scrupules de beaucoup de personnes, qui reconnaîtront qu'elles n'ont presque jamais accompli leur pénitence comme elle devait l'être. Comment faire? diront-elles. Peut-être depuis longues années on a été dans l'usage d'oublier sa pénitence; on ne se souvient pas en quoi elle consistait. Je les engage, ces personnes, à en parler à leur confesseur, et à accomplir de leur mieux celle qu'il leur imposera, pour équivaloir, en quelque sorte, comme par une espèce de réparation, à toutes celles qu'elles ont omises ou négligé de bien faire.

Souvenons-nous bien que si nous ne pouvons pas payer toute la dette, nous ne sommes pas dispensés de payer ce que nous pouvons. Toutes les perfections de Dieu sont infinies, ainsi il faut bien que sa bonté se concilie avec sa justice. Ici la justice est satisfaite par la pénitence subie, tandis que la miséricorde s'exerce en remettant la peine éternelle. Si Dieu ne laissait pas après le

péché une peine temporelle à subir, le péché serait trop tôt oublié, la bonté de Dieu encouragerait à en abuser.

Examinons la conduite de Dieu envers les Israélites. Il accorde aux prières de Moïse le pardon de son peuple; mais il lui refuse l'entrée dans la terre promise; il ne la lui montre que de loin. Marie, par son rang de sœur de Moïse, du chef des Israélites, plus exposée aux regards, par conséquent plus obligée au bon exemple, murmure; Dieu lui pardonne, mais pendant quinze jours elle est couverte de lèpre. David, ce roi si pieux, oublie la loi de Dieu, commet un adultère : il en demande pardon à Dieu, il l'obtient; mais le fils qui naîtra de cet adultère, et qui fait tout l'objet de ses complaisances, mourra. Nous voyons donc que, même dans l'ancienne loi, Dieu exige après le pardon une satisfaction pour le péché.

Si nous remontons à la primitive Église, nous voyons la pénitence à laquelle les fidèles étaient obligés. Que d'austérités! et les longs pèlerinages qu'il leur fallait entreprendre, pendant que nous nous effrayons pour une pénitence de peu de jours, après une longue confession qui embrasse quelquefois quarante années! Comparons cette punition avec la leur, et voyons si nous avons le droit *de nous plaindre. Pensons* que nous nous

rendons plus coupables par ces murmures, ces résistances.

On dit encore que par la satisfaction on fait injure aux mérites de Jésus-Christ, qui sont plus que suffisants pour acquitter toutes nos dettes. Sans doute, une seule goutte de son sang, une seule de ses larmes, pouvait satisfaire pour le monde entier; mais s'il est venu pour acquitter la dette que nous ne pouvions pas acquitter, il ne nous dispense pas de celle que nous pouvons payer.

Cette obligation de satisfaire nous est démontrée, même par les conditions de la vie de l'homme dans tous les âges : il naît pour souffrir, et ses souffrances s'accroissent en même temps que ses fautes. Dans l'enfance, où il en commet moins, ses souffrances sont légères et fugitives; dans la jeunesse, où la coupe du plaisir se présente à lui si séduisante, il commence à sentir la tyrannie des passions et les peines qu'elles causent; dans l'âge mûr, où il se laisse entraîner par des désirs ambitieux, il trouve les soucis, les chagrins, cette mélancolie de l'âme qui pèse si fortement, les chagrins dévorants, la perte de ce que nous avons de plus cher; enfin, dans la vieillesse l'ennui, le dégoût que le vieillard inspire et les infirmités viennent servir d'expiation à ses fautes. Dans tous les âges Dieu nous condamne à souffrir pour *le péché;* le bonheur dans la vie n'est qu'un ins-

ugitif; quand il nous apparaît, nous serions
de dire : *Nous sommes bien ici, Seigneur,*
s-y, s'il vous plaît, trois tentes! Mais bien-
temps nous entraîne. Ainsi, dans la vie,
s, afflictions, séparations, voilà de quoi
e compose; ce n'est donc qu'une pénitence
toujours croissant, à mesure que nos fautes
mulent ou s'aggravent.

us devons, à l'exemple de Jésus-Christ,
le calice amer de la Passion : considérons
vie passée, pensons que dès l'enfance nous
commencé à offenser Dieu, avant même
ir quelque excuse pour l'âge des passions;
dérons, dans le cours de notre vie, toutes les
dont nous nous sommes rendus coupables :
yons si la pénitence que nous avons faite est
oportion de ces fautes.

enons donc la résolution, etc., etc.

PÉNITENCE.

SUITE DE LA SATISFACTION.

Mercredi de Pâques. — 6 AVRIL.

Les œuvres satisfactoires ordinairement im posées par le prêtre sont : la prière, le jeûne et l'aumône.

Premièrement, par la prière on entend les prières récitées, les lectures pieuses, l'assistance aux instructions, la méditation sur les choses saintes.

Beaucoup de gens, même parmi les personnes pieuses, ne mettent pas assez d'importance à faire leur pénitence ; ils ne pensent pas assez qu'elle est de la plus stricte obligation, qu'elle fait partie essentielle du sacrement de Pénitence, qu'elle doit être ordonnée par le prêtre, acceptée et accomplie par le pénitent. Souvent ils ne se souviennent pas de la pénitence qu'a donnée le prêtre : cela vient de ce qu'on n'y attache pas assez d'importance ; d'autres fois on n'a pas entendu. « Vous deviez entendre, il fallait faire répéter. « — *Je ne* l'ai pas osé. » Pourquoi se troubler a

tant quand on va à confesse? Dans la société, si l'on n'a pas entendu une chose que l'on a intérêt de savoir, n'ose-t-on pas la faire répéter? Si l'on a oublié la pénitence, et qu'on ne soit pas à même de la redemander, il faut tâcher d'y suppléer de son mieux en faisant quelques prières à cette intention; mais ce n'est que dans le cas où on ne serait plus à même de savoir la pénitence que le prêtre a donnée; car il n'est pas indifférent de dire telle ou telle prière, parce qu'il faut dire positivement celle que le confesseur a indiquée.

Si le prêtre ordonne des lectures pieuses, l'assistance aux saints offices ou aux instructions chrétiennes, la plupart du temps on cherche des prétextes pour s'en dispenser : c'est impossible, la position ne le permet pas, on n'en a pas le temps. On ne pense pas qu'on trouve bien celui de faire des lectures profanes, quelquefois même pernicieuses; qu'on passe des soirées de plusieurs heures dans l'inutilité des conversations du monde, où la réputation du prochain n'est pas toujours ménagée, où l'on rencontre souvent de plus grands dangers encore. On ne pense pas que la plus grande partie du temps se passe dans l'oisiveté, l'inutilité, la frivolité. Et l'on n'a pas un instant à donner à Dieu, on n'a pas un instant à donner à l'expiation de ses péchés! Que nous sommes avares

envers Dieu! nous calculons avec lui, à la minute pour ainsi dire, pour économiser un peu de temps sur quelques prières; nous les récitons vite: il semble, dans notre précipitation, que si nous pouvions dire trois ou quatre mots à la fois, nous serions enchantés.

Quand le confesseur parle d'un peu de méditation, quelques minutes seulement, ah! c'est là qu'il rencontre presque toujours de la résistance : « Mon père, cela m'est impossible, je ne « peux pas méditer, jamais je ne l'ai pu. — Vous « le pouvez; et si vous ne l'avez pas pu, c'est « que vous ne l'avez pas voulu, c'est que vous « n'êtes pas occupé des choses de Dieu. » L'esprit de l'homme est naturellement méditatif; quand vous avez une affaire à laquelle vous mettez de l'importance, elle vous revient sans cesse à l'esprit dans toutes ses circonstances; vous la pesez, vous la retournez, pour ainsi dire, dans tous les sens; vous l'examinez sous toutes ses faces. Occupez-vous sérieusement de votre salut, et tout ce qui y a rapport vous deviendra plus familier. Vous dites que vous ne savez pas méditer; c'est possible, si vous ne le faites jamais: essayez-le, et vous l'apprendrez. Qui ne sait que pour toute espèce d'art ou de science il faut s'exercer?

*Deux*ièmement, le jeûne consiste dans le jeûne

corporel et le jeûne spirituel. On entend par le jeûne corporel non-seulement de ne manger qu'à midi, ou à l'heure la plus rapprochée de midi, pour la première fois de la journée, mais tout ce qui peut faire souffrir le corps; ainsi les macérations, le cilice, et toutes les choses de ce genre qu'on imposait autrefois, en faisaient partie. Mais si toutes ces choses ne sont pas exigées maintenant, ne peut-on pas retrancher quelques-unes de toutes ces mollesses, de toutes ces sensualités que l'on accorde au corps?

Le jeûne spirituel est d'une bien grande importance; celui-là ne fait pas de mal à la santé, on n'a donc aucune bonne raison à alléguer contre; mais parce qu'il attaque les passions, le confesseur y rencontre presque toujours une grande répugnance. Ce jeûne de l'esprit, du cœur, de la volonté, de la langue, serait cependant bien plus méritoire, si l'on privait son esprit de la curiosité de tant de choses qui sont inutiles, si elles ne sont pas dangereuses; de tant de lectures qu'on devrait bien ne pas se permettre; si l'on cherchait à réprimer ces mouvements du cœur, ces inclinations qui si elles ne vont pas trop loin, du moins détournent beaucoup de Dieu; ces attachements qui, faisant trop aimer ceux qu'on ne doit pas tant aimer, détournent l'affection de ceux qui y ont le plus de droits. Mais si le confesseur,

qui juge du danger de ces sortes d'attachements, impose à cet égard quelque observance, oh! comme on ne manque pas de chercher à lui prouver que c'est impossible!

S'il oblige au jeûne de la volonté, il n'est pas plus écouté : dans combien de ménages ne change-t-on pas de rôle? S'il voit que la femme est impérieuse, qu'elle veut toujours avoir raison, il juge cette pénitence bien utile pour elle, il la lui inflige; il s'agit de céder à ce mari, elle n'y consentira jamais. D'autres fois ce sont des enfants qui doivent sacrifier leur volonté à celle de leurs parents; des serviteurs, à celle de leurs maîtres; le confesseur, qui pèse devant Dieu et votre caractère et votre position, voit combien cette pénitence vous peut être salutaire; il insiste, et presque toujours il éprouve de la résistance.

Le jeûne de la langue : si on se l'imposait plus souvent, ou si du moins on se le laissait imposer, à combien de maux ne remédierait-on pas? Mais si le confesseur vous dit : « Pour votre pénitence « vous ne médirez pas pendant tel temps. — Ah! « mon père, je vous en prie, donnez-moi une « autre pénitence, parce que celle-là je ne la ferais « pas, c'est impossible; je ne peux pas vous promettre cela, je jeûnerai plutôt tant que vous « voudrez. » Pourquoi donc alors venez-vous à confesse, si vous n'avez pas le dessein de devenir

meilleur? Si vous vous refusez au moyen que votre confesseur vous indique pour cela, c'est que vous ne le voulez pas. Soyons de bonne foi, est-ce le moyen de se corriger de ses fautes, que de vouloir y retomber sans cesse, en n'usant pas du remède que le confesseur indique? Quand on consulte un médecin pour les maladies du corps, dans le désir qu'on a de sa guérison, se refuse-t-on à prendre les médicaments qu'il indique, quelque désagréables qu'ils puissent être! Laissons donc notre confesseur juger des remèdes qu'il faut à nos passions, et soumettons-nous sans opposition aux pénitences qu'il nous imposera.

Il ne faut pas non plus tomber dans un tort d'un autre genre : certaines personnes ne s'opposent point à la pénitence que le confesseur leur impose, mais comme elles la trouvent difficile, ou la prétendent impossible, elles s'en dispensent; elles ne pensent même pas toujours à s'en accuser lorsqu'elles reviennent à confesse, et si le confesseur leur demande : « Avez-vous fait votre pé« nitence? » elles répondent tranquillement : « Non, mon père, parce que vous m'aviez or« donné telle chose, et je n'ai pas pu. » Ces personnes, lorsque leur confesseur leur a donné telle ou telle pénitence, ne devaient pas l'accepter, si effectivement il y avait impossibilité pour elles de la remplir; il fallait alors qu'elles lui exposassent

leurs raisons, parce que c'est au confesseur à juger de cette impossibilité.

Le troisième moyen de satisfaction, c'est l'aumône; il faut aussi distinguer l'aumône corporelle et l'aumône spirituelle. L'aumône corporelle est celle qui a pour objet de soulager les souffrances du corps : il est inutile de s'étendre sur ce sujet; mais il faut toujours avoir soin d'y joindre l'aumône spirituelle, c'est-à-dire tout ce qui peut avoir rapport aux besoins de l'âme, tel que les bons exemples, les bons conseils, les bonnes instructions, les consolations de la charité, relever les âmes abattues.

Il est bon, sans doute, quand on craint de ne pas faire ces aumônes avec le discernement nécessaire, de les remettre à son curé, ou aux personnes spécialement chargées de ces sortes de distribution; mais quand une aumône personnelle nous a été imposée comme pénitence dans la confession, il faut la faire soi-même. Voilà encore une chose contre laquelle on se révolte souvent : comment aller soi-même visiter les pauvres, ou les faire venir pour leur remettre son offrande?

C'est impossible, on est dans un rang, dans une position! C'est ainsi que l'orgueil se cabre contre une chose qui coûte cependant bien peu! *Eh! pourquoi* cela serait-il impossible? Quand on

est à la campagne, par exemple, ne peut-on pas faire venir des pauvres, et, en les assistant, s'informer de la manière dont ils élèvent leurs enfants, leur donner de bons conseils, les engager à bien vivre? C'est ainsi qu'on tendrait réellement à l'amélioration de la société, à éclairer d'une manière salutaire la basse classe de la société, à la régénérer enfin.

L'aumône, pour être plus méritoire, doit être faite ainsi : par conséquent, lorsqu'elle est ordonnée par pénitence, il faut la faire soi-même, sans en charger une tierce personne.

Ce serait une bien plus grande absurdité que de dire : « Toutes ces pratiques de pénitence sont « pénibles, j'aime mieux attendre le purgatoire « pour faire pénitence. » Ce serait plus commode en ce monde sans doute, mais à quoi ne nous exposerions-nous pas par là? Ah! qu'il faudrait avoir peu de foi et d'amour de Dieu pour tenir un pareil langage! Ne savons-nous pas que les peines du purgatoire sont absolument semblables à celles de l'enfer? Une seule chose en fait la différence : l'espérance qui reste avec les peines du purgatoire, et qui est ravie avec celles de l'enfer. Voudrions-nous donc, de gaieté de cœur, pour nous exempter des peines légères de ce monde, par lesquelles nous pouvons expier nos péchés, nous exposer *à ces peines* si cruelles du purga-

toire? la privation de Dieu, de ce Dieu qui est fait pour remplir notre cœur, ce cœur qui doit en Dieu seul trou[illegible] un bonheur qu'il poursuit vainement sur la terre, sans jamais le rencontrer, à quelque objet qu'il s'attache, le comptons-nous donc pour rien!

Un moyen encore bien salutaire de faire pénitence, c'est d'accepter les peines que Dieu nous envoie, de ne pas murmurer, comme l'on fait si souvent, dans une position qui serait encore un objet d'envie pour beaucoup de personnes. Combien de ceux qui sont ici, et qui se plaignent de leurs souffrances, trouveraient-ils des gens plus malheureux qu'eux, s'ils voulaient se donner la peine de regarder plus bas! Mais c'est ce qu'on ne fait jamais.

Nous avons vu combien la vertu de pénitence est nécessaire pour expier nos péchés; combien nous devons de reconnaissance à Dieu d'avoir établi un sacrement qui nous rend la grâce que nous avons perdue par le péché.

Nous avons vu combien il nous est nécessaire d'approcher de ce sacrement avec les conditions qu'il exige, en commençant par la contrition, sans laquelle il ne peut y avoir de pardon à espérer.

Nous avons vu les conditions que doit avoir cette contrition : elle doit être surnaturelle, c'est-

à-dire qu'elle ne soit pas excitée par des motifs humains, mais qu'elle ait Dieu pour objet; secondement, qu'elle exclue la volonté de pécher; troisièmement, qu'elle renferme l'espérance du pardon; quatrièmement, qu'elle soit accompagnée d'un commencement d'amour de Dieu. Il faut aussi qu'elle soit intérieure : il n'est pas nécessaire qu'elle se manifeste par des signes extérieurs, mais par la conversion du cœur; souveraine, qu'elle domine toute autre douleur, parce que le péché est le plus grand de tous les maux; universelle, qu'elle s'étende à tous les péchés, puisque tous offensent Dieu.

La seconde partie du sacrement de Pénitence est la confession ou l'accusation de ses péchés, que l'on fait au prêtre, afin d'en obtenir l'absolution. Pour qu'il puisse prononcer comme juge, il faut qu'il connaisse. La confession a été établie par Jésus-Christ; nous avons vu qu'elle n'aurait pu l'être par les hommes.

Nous avons vu l'utilité de la confession; nous avons réfuté les prétendus dangers qu'on allègue contre elle; nous avons vu que le caractère des prêtres, qui les fait pour ainsi dire des êtres à part dans la société, doit rassurer à cet égard, et que le secret de la confession n'a jamais été trahi. Nous avons vu que la confession est utile à tous les âges.

La confession doit être simple, point chargée de détails inutiles; humble : il ne faut point chercher à s'excuser, mais se montrer tel que l'on est; pure : son seul but doit être d'accuser nos fautes; sincère : ne cacher aucune de ses fautes. Ici nous sommes entrés dans des détails sur les confessions générales, qui sont nécessaires quand les confessions précédentes ont été mauvaises; qui peuvent être utiles quand on n'avance pas dans la piété, mais qu'il ne faut pas faire légèrement. Enfin, la confession doit être accompagnée de douleur.

Nous avons vu que si le prêtre est obligé au secret de la confession, le pénitent doit aussi ne pas parler légèrement de son confesseur; qu'il l'exposerait peut-être, par des demi-révélations de sa confession, à passer pour trop indulgent, tandis qu'en gémissant devant Dieu de la nécessité de le faire, le confesseur n'a peut-être usé que d'une sage condescendance.

Nous avons vu combien le choix d'un confesseur est important; qu'il faut chercher celui qui est le plus propre à nous faire faire des progrès dans la piété; qu'il ne faut pas rester trop longtemps sans aller à confesse, parce que nous avons besoin de renouveler souvent nos bonnes résolutions; qu'il faut y amener les enfants de bonne *heure*, et leur faire envisager la confession sous

un point de vue véritable, et non leur en faire peur.

Enfin, nous avons vu que la satisfaction est une partie essentielle du sacrement de Pénitence, à laquelle on ne met pas en général assez d'importance; qu'il faut accomplir sa pénitence avec toute la dévotion dont on est capable; qu'il faut accepter celle que le confesseur nous impose, à moins qu'on n'ait des motifs très-valables de s'en dispenser : alors on doit les lui exposer, et c'est à lui d'en juger.

Les œuvres satisfactoires sont : la prière, le jeûne et l'aumône : La pénitence du cœur est la plus méritoire : c'est celle qui nous coûte davantage; mais on peut l'accomplir en tout temps : elle mortifie nos passions, et n'altère point notre santé.

Dans le cours de ces instructions simples et familières, exemptes de ces formes oratoires qui embellissent un discours, je n'ai pensé qu'à vous dire des vérités utiles à votre salut.

Si vous avez été quelquefois touchés, mes frères, des avis que j'ai pu vous donner, tout ce que je vous demande, c'est d'en profiter; et si vous désirez m'en témoigner quelque reconnaissance, le seul moyen, c'est de prier pour celui qui n'a d'autre but que votre sanctification, afin que nous puissions tous être admis, *etc., etc.*

SATISFACTION.

INDULGENCES.

Tout ce que vous délierez sur la terr
sera délié dans le ciel.

Mercredi de la 1re semaine de Carême de 1831. — 24 mars.

C'est sur ces paroles de Jésus-Christ qu'est fond le pouvoir de l'Église d'accorder des indulgences Nous allons traiter ce sujet, qui fait partie du sa crement de Pénitence (que nous avons traité l'an née passée), et qui est en général peu connu dan le monde, et par conséquent mal jugé.

Les uns rejetant les indulgences n'y accorden aucune confiance; les autres, y accordant tro de confiance, ne font pas tout ce qu'il faut pou les gagner.

Mais d'abord qu'est-ce que les indulgences C'est la rémission des peines temporelles dues a péché. Après la rémission de la peine éternell obtenue par la confession, il reste à subir un peine temporelle; sans doute Dieu pourrait bie *remettre* aussi cette peine temporelle, mais c'e

par un effet de sa bonté qu'il nous l'a laissée. Comme ce serait une grande bonté à un créancier, dont le débiteur aurait la passion du jeu, par exemple, ou de faire de folles entreprises, de ne pas lui remettre la totalité de sa dette, afin de ne pas lui laisser les moyens de retomber dans sa faute, et de se ruiner une autre fois; ainsi cette peine temporelle sert d'exercice à notre vertu. Et comme ce débiteur est obligé à acquitter de la dette ce qu'il peut en acquitter, de même Dieu nous remet entièrement la dette que nous ne pouvons pas acquitter; mais il ne nous dispense pas de ce qu'il est en notre pouvoir de faire.

Il ne faut pas croire que pour gagner les indulgences il suffise de remplir les conditions extérieures attachées à telle et telle indulgence, il serait extrêmement commode de les gagner ainsi. Il est beaucoup de gens qui, s'imaginant que cela suffit, répètent que rien n'est plus facile que de gagner des indulgences, puisqu'il ne faut pour cela que faire telle ou telle prière, aller à telle ou telle église; et ils se moquent ainsi des indulgences, parce qu'ils ignorent sur quoi elles sont fondées et ce qu'il faut pour les mériter. Examinons-le attentivement, et nous verrons, au contraire, qu'il n'y a rien qui puisse favoriser le relâchement. Il ne faut pas croire qu'au moyen des indulgences on puisse se permettre *beaucoup* de fautes, et que

tout soit expié par là : je sais qu'on s'est servi de cette idée fausse pour détruire la foi aux indulgences ; je sais qu'il existe même certains livres, faits sans discernement, certaines bulles prétendues, qui sembleraient indiquer cette erreur ; mais ces livres, ces bulles, ne sont pas authentiques, et ce n'est certainement pas dans l'esprit de l'Église.

Les indulgences sont fondées sur la surabondance des mérites de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints. C'est ce qui forme le trésor de l'Église, où elle puise les grâces des indulgences.

Il faut bien se souvenir que c'est pour suppléer aux peines temporelles dues au péché, que l'Église accorde des indulgences, et non pour remettre les peines éternelles ; que l'indulgence suppose le péché confessé, pardonné ; qu'elle ne peut être accordée qu'au repentir, au cœur réellement pénitent ; que c'est là la première condition pour gagner les indulgences, et que sans cette disposition il n'y a point d'indulgence.

Les vues de l'Église sont sages et profondes, et toutes consacrées au bonheur de ses enfants : elle veut le bien de tous ; et la religion chrétienne est vraiment la religion de la société. Or, examinons l'origine des pénitences publiques. Elles furent établies à l'époque du moyen âge, époque

que nous avons l'habitude d'appeler *barbare*, à cause de l'ignorance qui régnait alors, puisque personne ne savait ni lire ni écrire, à peine faire le signe de la croix et réciter le *Pater*. Mais au milieu de cette ignorance les sciences se conservèrent, parce qu'elles furent reléguées dans les cloîtres. C'est par les moines, qui ont depuis tant été décriés, tant méprisés, qu'elles sont venues jusqu'à nous. La barbarie régnait sur la terre; de petits souverains se la disputaient, c'était la loi du plus fort qui décidait de tout. On s'arrachait ce qu'on voulait avoir; et quand on était dépouillé, à quelle justice pouvait-on recourir? Il fallait qu'on se la fît à soi-même. Quelle était la puissance d'un roi de France alors? En avait-il beaucoup sur un duc de Bourgogne? Tout était serf, c'est-à-dire presque esclave, ou souverain; car tous ces petits seigneurs suzerains avaient des vassaux, et étaient redoutables les uns aux autres. Du reste, point de lois, point de frein. Il y avait ignorance totale, barbarie affreuse, anarchie complète. Ce fut alors (et voyez quelle sublime pensée!) que l'Église, usant de son pouvoir spirituel, entreprit de mettre un terme à tant de désordres. Quand il n'y eut plus de tribunal où l'innocent pût demander justice, elle cita l'oppresseur au tribunal de sa conscience. On avait bien vu auparavant une peine infligée au coupable;

mais qu'était cette peine? empêchait-elle le crime? C'était une amende. Ainsi, l'attentat à l'honneur d'une femme, la mort d'un homme, n'emportaient d'autre punition qu'une amende plus ou moins forte. Comme tous les crimes se rachetaient de cette manière, et que rien n'était plus facile, ils étaient devenus si fréquents que le désordre était à son comble. L'Église, s'armant alors de ses foudres spirituelles, imposa à ces grands coupables de ces pénitences publiques, bien sévères, il est vrai, dont les austérités nous semblent incroyables à présent, parce que nous les jugeons d'après nos usages d'aujourd'hui, mais qui étaient en harmonie avec les mœurs du temps et les grands crimes qu'elles frappaient.

On vit donc dans ces temps les grands coupables, devant lesquels tout l'univers tremblait, trembler eux-mêmes devant un prêtre, se prosterner à ses pieds, et humilier enfin leur front superbe dans la poussière.

Ces pénitences publiques duraient des dix, vingt, trente et même quarante ans; souvent les forces du pénitent étaient épuisées. L'Église usa alors de plus de condescendance; et c'est de cette époque que date surtout l'usage des indulgences.

Ceux qui ne pouvaient pas accomplir toute leur pénitence en furent déchargés, ou le furent *d'une* partie, c'est-à-dire pour un certain temps;

ce qui fit que l'Église accorda des indulgences plénières, des indulgences partielles. Ces indulgences furent accordées à certaines conditions, souvent des processions, des pèlerinages. Mais voyez comme ces choses, qui paraissent bizarres à certaines personnes (car on dit : « Mais pourquoi attacher des indulgences à aller dans tel « ou tel lieu? ») sont cependant sages! En délivrant ces grands coupables de leur pénitence, c'était peut-être, du moins pour la plupart, les exposer à recommencer une vie de brigandages si commune alors. Il fallait donc souvent les expatrier, du moins pour un certain temps, les éloigner du théâtre de leurs crimes, les séparer des bandits dont ils étaient les chefs : de là ces pèlerinages éloignés, longs et difficiles. D'autres fois c'était toute une bande qu'il fallait porter au loin pour soulager le pays : de là, ces pèlerinages en processions.

L'Église aime à ne pas perdre le souvenir de ses vieilles traditions, qui sont des titres à sa gloire : c'est pourquoi nous les retrouvons souvent dans les indulgences accordées de nos jours, où nous voyons encore des processions, des pèlerinages. Elle a abdiqué la puissance temporelle; car elle n'est plus, comme autrefois, l'arbitre du monde : elle n'avait saisi le sceptre temporel que parce qu'aucune main sur la terre n'était capable

de le porter, que parce que la société n'était régie par aucune loi. Mais à présent, que le monde est constitué et que les lois règnent, elle n'a plus besoin d'exercer le pouvoir temporel : elle l'a déposé. Vous le voyez donc ; tout cela est sage et fait pour le bonheur de l'homme ; car, il faut bien le reconnaître, et il est bon de s'en souvenir, cette puissance temporelle, contre laquelle on a tant crié dans les derniers siècles, l'Église ne se l'est arrogée que pour le bien de l'humanité, et dans un temps où rien n'était capable de contenir ces mœurs barbares, sinon l'autorité religieuse.

Il y a plusieurs sortes d'indulgences : les indulgences plénières, c'est-à-dire qui remettent toute la durée de la peine temporelle ; les indulgences partielles, qui ne la remettent que pour un certain temps ; les indulgences personnelles, c'est-à-dire que l'on ne peut accomplir partout ; les indulgences locales, qui ne peuvent être gagnées que dans tel ou tel lieu ; les indulgences perpétuelles, c'est-à-dire celles qui sont accordées pour toujours ; les indulgences temporelles, qui ne le sont que pendant tel ou tel temps ; enfin les indulgences que l'on peut appliquer aux vivants et aux morts, c'est-à-dire, pour les morts, par voie de suffrages seulement.

Mais toute la puissance de l'Église ne peut pas *faire que* les indulgences nous soient appliquées

si nous ne remplissons pas les conditions qu'elles exigent, conditions qui ne sont pas moins essentielles à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il ne faut donc pas se persuader que tout est dit lorsqu'on a satisfait à la forme. Ce n'est rien s'il n'y a pas ce cœur réellement repentant de ses fautes, s'il n'y a pas ce cœur contrit, ce bon propos qui en est la suite. Qu'avons-nous donc à faire pour gagner des indulgences ? Nous y préparer avec le plus grand soin, tâcher d'exciter en nous les dispositions par lesquelles seules nous pouvons nous les rendre applicables.

Faisons un retour sincère sur nous-mêmes. Avons-nous gagné beaucoup d'indulgences plénières ? Je ne le crois pas, parce que nous n'y avons pas toujours apporté les dispositions intérieures sans lesquelles les indulgences ne nous servent de rien.

Il est bon de dire un mot des indulgences du Jubilé, quoiqu'il n'y ait pas lieu pour nous à en gagner de longtemps, et que d'ici là ce que nous en dirons sera oublié; mais afin seulement de savoir ce que c'est. Cette indulgence du Jubilé rappelle l'année de grâce de la loi judaïque, qui tous les cinquante ans remettait les dettes et accordait la liberté aux esclaves; et c'est encore une chose où il est bon de remarquer comme la loi de Dieu est toujours *plus* favorable que celle

des hommes. La nation juive était la seule chez laquelle au bout de ce temps on accordait la liberté aux esclaves. En 1299 un grand nombre de pèlerins étant venus par piété à Rome, sous le pontificat de Clément VI, et cette affluence s'y étant rendue dans l'espoir d'obtenir les dons du ciel, et ayant recueilli une grande édification de ce voyage, ce pape établit, pour perpétuer ces grâces, l'indulgence du Jubilé, d'abord tous les cent ans, ensuite Clément VIII pour tous les cinquante ans, et enfin Paul II pour tous les vingt-cinq ans. Depuis, les papes, à leur avénement au souverain pontificat, accordent ordinairement des Jubilés.

A l'indulgence du Jubilé sont attachés plusieurs avantages particuliers, comme de pouvoir s'adresser à tout confesseur; l'Église accorde aussi à tous les confesseurs le pouvoir d'absoudre des cas réservés.

Travaillons donc à mériter que la grâce des indulgences nous soit applicable, et pour cela persuadons-nous bien que ce n'est pas avec un cœur orgueilleux, un corps sensuel, que nous pourrons nous croire réellement repentants. En vain nous jeûnerions, en vain nous communierions, en vain nous remplirions la forme des conditions exigées, il n'y aura pas d'indulgence *pour nous* s'il n'y a pas repentir sincère, ferme

propos, cœur pénitent, désir fervent de satisfaire à la justice de Dieu, résignation complète à sa volonté.

Comme l'Église a toujours pour but la sanctification de ses enfants, son dessein en cette circonstance, où elle accorde à plusieurs églises de France l'indulgence des vendredis de Carême, quoiqu'il ne soit pas énoncé positivement, est, dans les circonstances actuelles, de les engager à se soumettre, à se résigner aux volontés du ciel; mais résignation pleine et entière, et non pas avec des plaintes, avec des murmures continuels, comme on en profère avec tant de passion; car si c'est ainsi que nous nous sommes crus jusqu'ici vraiment repentants et vraiment soumis à la conduite de la Providence, nous nous sommes bien trompés, et il est temps de nous désabuser.

SATISFACTION.

INDULGENCES.

J'userai envers vous de la même mesure dont vous aurez usé ; si vous donnez beaucoup, je vous donnerai beaucoup.

Lundi de la 2e semaine. — 19 MARS.

C'est ainsi que Dieu doit nous traiter; il le dit formellement. Que penser donc de ces âmes avares envers Dieu, qui craignent toujours d'en trop faire, qui s'informent avec tant de soin de ce qui est précepte et de ce qui n'est que conseil, afin de s'en tenir strictement à l'un sans avoir jamais le courage d'aller jusqu'à l'autre? Ne savons-nous donc pas que tout ce que nous faisons pour Dieu la moindre chose même, sera libéralement payé C'est ainsi que si nous remplissons fidèlement l[...] conditions que Dieu exige de nous, après avoir o[...] tenu par l'absolution sacramentelle la rémissi[...] des peines éternelles, nous pouvons obtenir [...] core la rémission des peines temporelles que n[...] avons méritées, et que Dieu veut bien accord[...] notre faiblesse au moyen des indulgences.

L'Église, qui a reçu de Jésus-Christ le pouvoir de lier et de délier, de remettre et de retenir les péchés, a toujours cru et toujours enseigné qu'elle en avait reçu non-seulement le pouvoir de remettre les peines éternelles, mais encore les peines temporelles dues aux péchés, c'est-à-dire d'accorder des indulgences. Les indulgences étaient en usage même au temps des Apôtres; car nous voyons, par ce qui est dit au sujet de l'incestueux de Corinthe, que Paul, en raison de la vivacité de son repentir et de la ferveur avec laquelle il accomplissait sa pénitence, l'avait abrégée.

Les indulgences sont fondées sur l'efficacité et la surabondance des mérites de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints, dont l'Église fait l'application en faveur des fidèles qui le méritent par la disposition qu'ils y apportent. Ce sont ces dispositions seulement qui peuvent faire gagner des indulgences : souvenons-nous bien de cela; car sans ces dispositions il n'y a point d'indulgences pour nous.

Dans les siècles de persécution, dans ces temps où les fidèles couraient au martyre, il en était cependant qui, vaincus par la force des souffrances, abjuraient leur foi, retournaient au paganisme, apostasiaient. Quand la persécution cessait, ils revenaient au christianisme; mais ils avaient occasionné un grand scandale : il était juste que

la participation aux saints mystères leur fût long-temps refusée, et qu'ils fissent pénitence de leur crime : il avait été public, il fallait que la péni-tence le fût aussi. Cette pénitence était longue, elle était pénible, quelquefois au-dessus de leurs forces : l'Église alors usait de condescendance en faveur de ceux dont la ferveur le méritait. Ainsi l'indulgence n'était accordée qu'au repen-tir, qu'à la cessation des péchés, qu'à la ferveur, qu'à la pénitence déjà commencée : souvenons-nous bien de cela.

Nous voyons que dans ces temps les diacres allaient dans les prisons visiter les saints confes-seurs qui y étaient retenus pour la foi, et qui de-vaient dans peu souffrir le martyre ; ils leur ex-posaient la manière dont tels ou tels pénitents accomplissaient leur pénitence, et leur deman-daient en faveur de qui ils voulaient que le mé-rite de leurs souffrances fût appliqué.

Dans les premiers temps les évêques accor-daient les indulgences, même plénières ; mais à présent c'est seulement au pape qu'il est réservé d'accorder des indulgences plénières : les évêques ne peuvent accorder que les indulgences partielles, c'est-à-dire de quarante jours, plus ou moins.

Il était bon, mes frères, de vous fortifier sur cette doctrine des indulgences, de vous instruire sur ce sujet, si généralement mal jugé dans le

monde. Vous voyez combien les vues de l'Église à cet égard, comme en tout, sont sages et appropriées au bonheur des fidèles, et combien elles sont éloignées de tendre au relâchement, comme on l'en a si souvent accusée.

Il est vrai qu'il y a eu souvent des abus, j'en conviens. Beaucoup de gens, par la raison qu'il est bien plus facile de faire des pèlerinages, de réciter des prières, que de devenir meilleur, par une trop grande avidité à gagner des indulgences ont pu les discréditer lorsque leur vie n'en devenait pas meilleure, et qu'à l'aide de ces indulgences extorquées ils se croyaient tout permis; mais telle n'était pas l'intention de l'Église.

Si quelquefois certaines indulgences ont été attachées à certaines aumônes, ç'a été pour que l'aumône (qui est aussi un moyen de pénitence) fût faite, et cela a été rare; mais de bonne foi, d'ailleurs, est-ce bien le moment de reprocher cela à l'Église? Si un tel abus a existé (ce dont je gémirai avec vous), il ne peut plus exister à présent, puisque les moines mendiants, qui en ont été plus particulièrement accusés, ne subsistent plus. Tout ce qui est entre les mains des hommes est sujet à l'abus : gémissons de ces abus, réprimons-les, si nous en avons le pouvoir; mais ne les imputons pas à l'Église, car elle n'a rien *fait que de sage.*

Les indulgences ont particulièrement été attaquées à la fin du dernier siècle. Il faut convenir que les historiens qui ont écrit à cette époque leur ont été peu favorables : c'était la mode alors d'attaquer la religion. Les philosophes avaient commencé, et la plupart des auteurs de ces temps, pour complaire au parti philosophique, qui avait fait de grands progrès, qui était devenu très-puissant, déclamaient contre la religion, et surtout contre les indulgences. C'était un passe-port pour leurs écrits. Comme il est plus commode de s'en rapporter aux autres que de se livrer à des recherches qui demandent et beaucoup de temps et beaucoup de soins, la plupart s'en rapportaient à ce qu'ils trouvaient dans certains auteurs; et comme ils puisaient en général dans les auteurs protestants, il n'est pas étonnant qu'ils aient attaqué surtout la doctrine des indulgences, puisque c'est le sujet qui les a séparés de nous. Qui ne sait que c'est à l'occasion des indulgences que l'hérésie de Luther s'est formée.

Il ne faut pas confondre les bulles authentiques de l'Église avec certaines bulles prétendues, telles que celles qu'on voit citées dans certains livres de piété; car, comme je vous le disais l'autre jour et comme il est bon de le répéter, il est *beaucoup* de mauvais livres de piété, qui contien*nent des* choses absurdes, qui n'ont pas le sens

commun, qui appliquent des indulgences à des minuties, à de petites pratiques insignifiantes, comme de porter un anneau, des bagues, que sais-je? moi....

Ces livres, nous les trouvons quelquefois malheureusement entre les mains des enfants; et je conçois que lorsqu'ils tombent sous les yeux de gens peu instruits de la religion, ils accréditent l'erreur dans laquelle on est tombé pour les indulgences. Mais nous, qui faisons profession de piété, examinons les vues de l'Église; elles sont toutes pures, toutes saintes. C'est de réunir les fidèles dans les mêmes pratiques; c'est, par un plus grand concours de prières, de toucher davantage le cœur de Dieu, afin d'en obtenir de plus grandes grâces : c'est un moyen de conversion pour les pécheurs, c'est un moyen de progrès pour les justes, dont cela doit ranimer la ferveur.

Quelles sont les conditions nécessaires pour gagner des indulgences? Il y en a de générales pour toute espèce d'indulgences, il y en a de particulières. Les conditions générales, sans lesquelles, persuadons-nous-le bien, on ne peut pas gagner d'indulgences, c'est l'esprit de pénitence, un cœur vraiment repentant, le désir de satisfaire à la justice divine, la cessation du péché, le bon propos, une pénitence déjà commencée. Il ne faut pas croire *que les indulgences* nous dispensent de la

pénitence que nous pouvons accomplir : elles nous sont accordées seulement pour suppléer à celle que nous ne pouvons pas faire. Voilà les conditions générales. Il ne faut pas croire que ce soit un hochet d'enfant pour amuser notre faiblesse; c'est une chose fort sainte et d'une grande importance, puisqu'il sagit pour nous de la rémission des peines temporelles dues au péché. Ces peines temporelles sont les peines canoniques et celles du purgatoire; car quant aux peines éternelles dues au péché, souvenez-vous bien que ce n'est pas pour les remettre que les indulgences sont établies. Elles n'ont aucun pouvoir sur celui qui serait en état de péché, parce que pour gagner les indulgences il faut :

1° Être en état de grâce;

2° Avoir l'intention formelle de gagner les indulgences;

3° Faire avec une sincère contrition, et une vraie piété, les œuvres prescrites par le Saint-Siége, savoir la *confession* dans les huit ou quinze jours, la *communion* (excepté pour les indulgences plénières de l'article de la mort et de la voie de la croix), et *cinq Pater* et *cinq Ave* selon les intentions du souverain Pontife, au jour même de la communion.

Voilà les conditions générales pour toute indulgence. A présent, jugeons-nous sur le passé et tra-

vaillons pour l'avenir. Voyons si nous avons réellement gagné des indulgences, si nous pouvons réellement nous rendre le témoignage que nous avons accompli toutes les conditions essentielles. Convenons que ce n'est pas si facile, et que bien souvent nous nous sommes abusés sur les indulgences que nous avons cru gagner. Ainsi, ne courons pas tant après les indulgences, comme font certaines personnes, qui ne croient jamais en gagner assez, mais tâchons de les gagner réellement. Nous trouvons souvent dans les indulgences des processions, des pèlerinages : rappelons-nous que c'est pour conserver le souvenir de ces temps où, comme nous l'avons dit l'autre jour, l'Église dans sa sagesse s'était servie, pour le bonheur de la terre, de son glaive spirituel, non de ce glaive de sang, comme on s'est plu à le dire et à le répéter de nos jours, mais de ce glaive qui pouvait seul contenir dans ces temps barbares. C'est de là que sont nés les pèlerinages, les trêves de Dieu, ces années de grâces dont on s'est tant moqué, qu'on a tant tournés en ridicule, et qui cependant étaient si sagement établis, puisque du moins pendant ces temps cela empêchait de nouvelles dévastations, cela empêchait le sang de couler.

Nous avons vu de nos jours un Jubilé qui a produit un grand bien dans l'Église. Beaucoup de personnes *pieuses même* étaient fâchées de ce

Jubilé. Qui n'a craint que cela ı produisît un mauvais effet dans un siècle aussi peu religieux? Beaucoup de brochures, de journaux, d'écrits périodiques se sont moqués de ce Jubilé, l'ont tourné en ridicule. Cependant, combien de milliers de personnes ont fait leur Jubilé! quelle affluence dans nos églises! que d'édification! que de gens qui vivaient dans le péché et qui sont rentrés en eux-mêmes à cette époque! Ils se sont dit : « Voilà une occasion de conversion; » et ils en ont profité. Combien d'âmes déjà pieuses sont devenues plus ferventes! Voilà le fruit des indulgences réellement gagnées.

Vous le voyez donc, l'Église a le pouvoir d'accorder des indulgences; ce pouvoir est fondé sur les mérites de Jésus-Christ et des saints et sur ces paroles : *Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.* C'est dans sa sagesse que l'Église a accordé des indulgences; c'est le salut de ses enfants qu'elle a eu en vue, et non de favoriser le relâchement. Il ne faut pas confondre les bulles d'indulgence accordées réellement par l'Église avec les bulles apocryphes, que l'on a été chercher je ne sais où, et qui n'ont rien d'authentique; il ne faut pas imputer à l'Église l'abus qui a été fait des indulgences, et dont elle a gémi toute la première. Les indulgences ne se gagnent *pas si facilement*, et exigent des conditions qui

sont certainement des moyens de salut des plus efficaces. Toutes ces réflexions doivent nous mettre en garde contre tout ce qu'on entend débiter contre les indulgences.

Que les personnes ignorantes de leur religion, qui ne la jugent que sur des ouvrages impies, l'accusent de petitesse d'esprit, se moquent de ce qu'elles appellent de petits moyens, j'avoue que cela ne m'étonne pas; mais ce qui m'étonne, c'est que les personnes qui font profession de piété répètent à cet égard ce qu'elles ont entendu, et viennent vous dire: « Je crois certainement les « vérités de la foi, je m'approche des sacrements, « je suis fort attaché à ma religion; mais pour « les indulgences, ah! cela, par exemple, je ne « puis y avoir confiance, cela me paraît absurde : « je ne vois là que de petits moyens, qui ne si« gnifient rien du tout. » Petits moyens! Réunir les fidèles, toucher la miséricorde de Dieu par un plus grand concours de prières, ramener les pécheurs, réveiller la ferveur des justes, rappeler à tous la nécessité de quitter une vie de péché pour revenir au bien, leur imposer l'obligation de se mettre en état de grâce au moment d'accomplir les conditions de l'indulgence, mais encore presque toujours leur imposer celle de s'éprouver soi-même pour approcher de la table sainte, sont-ce là *de petits moyens?*

Si l'on était sûr d'avoir la contrition parfaite, les indulgences seraient inutiles ; mais comme on n'est jamais sûr d'avoir cette contrition parfaite qui remet non-seulement la peine éternelle, mais encore la peine temporelle, c'est un très-grand avantage que l'Église nous offre, et dont nous devons tâcher de profiter.

Nous dirons peu de mots sur l'indulgence des vendredis de Carême : tous les curés ont annoncé dans leurs paroisses, d'après le mandement de Monseigneur l'archevêque, quand auraient lieu dans chacune les prières et instructions relatives à cette indulgence. Il suffira ici de prévenir qu'il faut joindre à cet acte une communion faite à cette intention. Il n'est pas nécessaire de la faire à sa paroisse, mais il faut assister à l'exercice qui se fait à sa paroisse le jour où on a l'intention de gagner cette indulgence. Efforçons-nous de recevoir cette grâce dans toute sa plénitude, en y apportant les dispositions nécessaires, afin que nous puissions arriver un jour, etc., etc.

EUCHARISTIE.

FRAGMENTS[1].

Lundi de la 3e semaine de Carême de 1832. — 26 MARS.

Parmi les sacrements il en est qui nous donnent la grâce que nous avons perdue, il en est d'autres qui l'augmentent en nous : l'Eucharistie est de ce nombre.

Pour la communion annuelle il suffit d'être exempt de péché mortel; pour la communion fréquente il faut l'être aussi du péché véniel, du moins de toute affection au péché véniel.

La communion a quatre effets principaux : premièrement, de nous unir intimement avec Jésus-Christ; deuxièmement, d'augmenter la grâce en nous; troisièmement, d'affaiblir l'inclination au péché; quatrièmement, de nous donner le gage de la vie éternelle.

[1] La première conférence sur l'Eucharistie (qui a eu lieu le mercredi de la 2e semaine) ayant été particulièrement sur la présence réelle, la personne qui a recueilli ces extraits, sentant trop bien son incapacité, n'a rien osé écrire sur un tel sujet : elle a seulement retenu quelques fragments de la seconde, que l'on donne ici.

Cette union avec Dieu ne devrait-elle pas exciter dans nos cœurs la plus vive reconnaissance? Et cependant que d'indifférence ! quelle froideur de notre part ! Quand nous nous trouvons avec des gens que nous regardons comme au-dessus de nous, nous nous sentons honorés, flattés d'en être distingués, nous aimons à nous rappeler ce qu'ils ont dit ou fait d'aimable pour nous. Si ce sont de grands personnages, nous en sommes tellement enorgueillis, que nous nous plaisons à le raconter, et que nous voulons que le souvenir s'en perpétue dans nos familles. Mais qu'est-ce que tous ces princes, ces grands de la terre, en comparaison du Dieu qui vient nous honorer de sa visite ? Ce n'est pas seulement le roi du ciel et de la terre qui descend en nous, c'est encore le père le plus tendre et le plus généreux. Approchons donc de la communion ; nous y trouverons la consolation dans nos peines ; mais nous ne savons pas l'y chercher. N'arrive-t-il pas bien souvent que lorsque le confesseur demande pourquoi l'on a été si longtemps sans s'approcher des sacrements, on réponde : « Ah, mon père ! « j'ai eu tant de chagrin ! J'en ai été si accablé ! « je n'aurais pas pu. — Vous étiez dans le cha- « grin, et vous n'êtes pas venu recourir à ce « baume consolateur ! Mais c'est alors qu'il fallait « vous approcher de ce Dieu qui vous invite d'une

manière si tendre, de ce Dieu qui veut particulièrement soulager les cœurs oppressés, qui dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes affligés, et je vous consolerai.* » Et ceci ne s'adresse-t-il pas toutes les âmes? qui est-ce qui ne souffre is ?... Venez, vous que la misère accable, qui rez tant de peine à en supporter le poids, vous ue personne n'assiste; ah! venez : vous sentiz, en sortant de la table sainte, plus de force our résister aux besoins qui vous pressent, ces soins seront soulagés; venez, vous qui ne trouz pas sur cette terre un cœur qui réponde au itre; vous qui n'avez pas d'amis, venez, aprochez de cet ami qui ne vous abandonnera jaais, de cet époux de votre âme, qui la remplira s joies célestes.

Vous trouverez dans la communion la force de sister à vos passions; c'est dans la communion, dans la communion fréquente, que l'on trouve vrai préservatif contre cette concupiscence ii nous entraîne; c'est là que les martyrs alient puiser ce courage qui leur faisait braver s supplices et la mort. Quand ils étaient abats par les tourments les plus affreux, et qu'on s remettait en prison pour prolonger leur rture, de saints prêtres venaient leur apporter communion (ou ils se communiaient euxêmes, comme cela se pratiquait dans les premiers

siècles), et ils se trouvaient alors une force nouvelle qui leur faisait braver ce qui était le plus fait pour les ébranler : famille éplorée, père âgé, infirme, femme suppliante, enfants abandonnés, promesses, menaces, mort enfin. A tout ils répondaient : « Je suis chrétien ! » Et ce sexe faible, c'est dans la communion qu'il trouvait ce courage qui le soutenait au milieu de tout ce qu'il pouvait y avoir de plus redoutable pour les vierges chrétiennes ; c'est la communion qui les rendait invulnérables à toutes les attaques, en les entourant d'une sainte barrière que tout ce qu'il y avait de plus effréné n'osait franchir ; c'est la communion qui les faisait sortir intactes des lieux les plus affreux, joignant à la palme du martyre celle de la virginité.

Vous vous plaignez d'être faibles pour résister à vos mauvais penchants ; mais, je le crois bien, vous ne cherchez jamais à vous fortifier par les sacrements. Vous vous contentez, du moins beaucoup d'entre vous, de communier une fois dans l'année. Quel effet peut produire cette communion isolée? Un effet momentané. C'est pour cela que tous les ans vous revenez avec les mêmes fautes, dans lesquelles vous êtes retombés peut-être autant de fois. Vous aviez pris, au moment de la communion, de bonnes résolutions ; mais il en a été de ces bonnes résolutions comme de

celles que vous prenez tous les ans, un moment de trêve avec vos mauvaises habitudes. Puis ces résolutions n'étant pas soutenues par de nouvelles communions, vous les avez oubliées, et vous ne vivez pas mieux. Ne dites donc pas : « Je « communie, et je ne suis pas meilleur. » Vous l'étiez au moment où vous avez communié, mais vous êtes retombés, parce que vous n'avez plus eu recours au sacrement qui donne de la force ; il en sera de même encore à cette Pâque, si vous ne prenez la résolution de communier plus souvent, et si vous n'y êtes fidèles. Comment celui qui ne prend cette nourriture qu'une fois l'année pourrait-il se soutenir?

Venez dans la communion puiser des armes pour résister à cet ennemi que vous portez au-dedans de vous-mêmes; venez, vous qui avez des défauts que vous ne pouvez corriger : ne prétextez pas votre imperfection; c'est précisément parce que vous êtes imparfaits que vous avez plus grand besoin de vous approcher de la source de toute perfection; venez, vous qui, tourmentés d'une humeur chagrine, êtes habituellement si fatigants pour vous et pour les autres, venez puiser à la source de la sérénité ; venez, vous qui voulez bien vivre, mais qui retombez encore si souvent; venez, vous qui avez tant de motifs de déplorer votre faiblesse, et qui avez dans ce

qui vous entoure tant de témoins de votre fragilité, venez chercher un appui dont vous avez tant de besoin.

Mais pour recueillir tout le fruit de ce sacrement il faut s'en approcher dignement; il est pour cela des dispositions : il en est de prochaines, il en est d'éloignées; il en est d'extérieures, il en est d'intérieures [1].

[1] Ici les dispositions extérieures que tout le monde sait, et que l'on n'a point recueillies.

COMMUNION.

DISPOSITIONS.

Que l'homme s'éprouve lui-même.

Mercredi de la 3e semaine. — 28 MARS.

Nous allons continuer à indiquer les disposi-
ons qu'il faut apporter à la communion. La pre-
ière est la pureté de conscience ; il faut y joindre
foi, l'espérance, la charité et l'humilité. En
aitant ce sujet, il sera bien difficile d'éclairer les
ns sans éveiller les scrupules des autres : car il
t certaines consciences toujours prêtes à s'alar-
er ; cependant nous allons tâcher de tenir la
lance tellement égale, que chacune puisse trou-
r sa part.

Il faut de la foi pour s'approcher de ce sacre-
ent. Beaucoup de personnes s'en éloignent par
e apparence de respect, en disant qu'elles
ont pas assez de foi pour oser recevoir ce sacre-
ent, et d'autres s'en éloignent parce qu'elles
it éprouvé des doutes à la sainte table. Nous
rons aux premières : « Vous croyez n'avoir
point de foi, mais vous en avez : c'est une er-

« reur que votre manque de foi; vous allez à la « messe tous les dimanches, et si vous y man- « quez, votre conscience vous le reproche. Vous « croyez à toutes les vérités de la religion, vous « la défendez même souvent mieux que des per- « sonnes qui font plus profession de piété que « vous : vous avez donc de la foi. Savez-vous ce « qui vous manque? Ce n'est pas la foi, vous en « avez même beaucoup, et c'est précisément parce « que vous en avez beaucoup que vous sentez « parfaitement ce qu'il faudrait faire pour com- « munier; mais vous n'en avez pas le courage. Il « faudrait vivre chrétiennement, renoncer à cet « attachement, quitter cette mauvaise habitude, « vaincre vos passions; et, au lieu d'avouer, de « vous avouer à vous-mêmes où vous en êtes à cet « égard, vous aimez mieux vous dire que vous « manquez de foi. Ce n'est qu'un prétexte : com- « mencez par réformer votre vie, et vous aurez « de la foi. Souvenez-vous de vos premières an- « nées, de l'époque de votre première commu- « nion : comme vous étiez heureux alors! Voulez- « vous vous les rappeler ces saintes ferveurs, « commencez par les œuvres de la foi : que serait « la foi sans les œuvres? »

Mais vous allez comprendre s'ils sont vrais ces prétendus doutes. Figurez-vous que vous êtes *au moment* de la mort, et que quelqu'un vient

dire : « Vous comparaîtrez aujourd'hui devant Dieu. » Vous amuseriez-vous alors à écouter vos doutes? Ne seriez-vous pas au contraire disposés à vous approcher des sacrements, d'en recueillir les fruits? Si réellement vous n'aviez point de foi, croyez-vous qu'elle reviendrait seulement alors? Non, elle existe, cette foi, au fond de votre cœur; ce n'est donc pas le vrai motif. Votre manque de foi n'est que factice. Il ne coûte pas beaucoup d'entendre une messe les dimanches, d'assister au sermon, de s'asseoir même à une table servie de maigre les jours d'abstinence; mais il en coûte de communier, parce qu'il faut une bonne vie pour cela, qu'il faut se vaincre, se corriger, et que c'est tout justement ce qu'on ne veut pas se donner la peine de faire.

Nous dirons ensuite aux personnes qui se plaignent de doutes au moment de la communion : « Ah ! qui n'a pas éprouvé effectivement ces doutes ! qui ne s'est fait cette question : Est-il bien vrai que sous ce pain je reçoive réellement le Dieu du ciel et de la terre ?... » Nous dirons encore à ces personnes : « Ces doutes vous tourmentent, vous obsèdent, parce que vous les avez d'abord trop écoutés. Il fallait les chasser avec le mépris, c'est le meilleur moyen à employer. » *Il en est de même* de toutes les mau-

vaises pensées, il ne faut pas s'y arrêter; si on s'en occupe, elles deviennent une idée fixe. D'ailleurs, n'oubliez-vous pas que l'esprit de ténèbres est toujours là? Comme il sait que c'est dans la communion que se trouve le plus puissant moyen de salut, il cherche surtout à en éloigner les personnes qui feraient de plus grands progrès dans le bien, et c'est pour cela qu'il leur suggère ces doutes. Enfin Jésus-Christ est dans le sacrement, non-seulement un Dieu d'amour, mais encore un Dieu caché. Ces doutes ne peuvent être entièrement dissipés; ils sont nécessaires pour exercer la vertu de la foi. Car s'il y avait une certitude d'évidence physique, il n'y aurait plus de foi, et la foi est une vertu. Nous répéterons donc à ces personnes : « Ne vous tourmentez pas des doutes qui « vous viennent, méprisez-les. » Je mets en fait qu'en moins de trois mois la personne la plus tourmentée de ces doutes s'en délivrera de cette manière. Quant à ceux qui sont seulement nécessaires pour que nous pratiquions la vertu de la foi, contentons-nous de faire un acte de cette vertu. Je sais bien que cette simple recommandation ne satisfait pas certaines personnes, qui voudraient goûter la dévotion d'une manière sensible : mais ce désir ne vient-il pas de notre égoïsme, de ce que nous nous recherchons en *tout, même* en Dieu?

en Dieu que celles qui ne le sont pas : cela
e un paradoxe, et c'est pourtant vrai ; de là
de fruit qu'on retire de la communion. Lors-
s'approche de la table sainte, on fait des
d'espérance ; mais l'a-t-on dans le cœur
espérance, cette pensée du ciel, cet espoir
rriver un jour, quand dans les peines de
; on désire la mort ; quand, comme cer-
personnes pieuses, on se tourmente, on se
icie par l'idée de son indignité ; quand, mal-
s avis du guide de son âme, qui est obligé,
ainsi dire, de pousser par les épaules pour
er à aller à la sainte table, on se persuade
va s'en approcher indignement ; quand, par
l'une émotion délirante, on se sera forgé l'idée
sera damné ; appellera-t-on cela de la con-



« baume consolateur, le gage de ton bonheur « éternel. » Ranimons donc à l'avenir dans notre cœur la sainte vertu d'espérance en méditant sur l'ineffable bonté du Dieu que nous servons.

Quatrième disposition : l'amour de Dieu. Notre cœur a besoin d'aimer; dans l'enfance on aime ses parents, plus tard cet amour se porte vers un autre objet : dans la vieillesse, qui ne parle avec attendrissement de sa mère? Mais que de froideur n'apportons-nous pas à la sainte table! Nous nous contentons de dire bien froidement à Dieu que nous l'aimons de tout notre cœur; et le cœur ne sait rien trouver pour Dieu ! Cependant que d'expressions brûlantes on emploie lorsqu'il est question de certains attachements; avec quelle facilité on sait témoigner son amitié aux gens qu'on affectionne ! Pour Dieu on n'a qu'un cœur sec, on se contente de réciter des actes formulés; on dit : « Je voudrais bien avoir plus d'amour de « Dieu, je ne peux pas; ce n'est pas ma faute !... » — Vous vous trompez, c'est votre faute. C'est qu'en général vous portez à la sainte table des prières plus ou moins senties, mais point de réflexion. On veut toujours trouver des sentiments tout faits dans les livres, et on ne cherche point à en exciter dans son cœur. Il ne faudrait cependant pour cela que penser aux bienfaits dont Dieu nous a comblés; mais on ne trouve rien à lui

dire, il ne nous inspire rien, et on a tant d'esprit, on en dépense tant en médisances! On dit qu'on ne sait pas méditer: on le sait cependant, on médite sans cesse sur toutes les choses de ce monde; mais celles du salut n'occupent point assez, et voilà tout bonnement pourquoi on ne sait pas méditer.

Cinquième disposition : l'humilité. Voici une vertu bien rare, bien peu connue, et en général bien mal comprise. C'est une vertu étrangère à l'homme, puisque dans notre nature tout y est opposé; et cependant c'est une vertu bien nécessaire au salut. Elle consiste non-seulement à reconnaître devant Dieu que nous ne sommes rien, mais encore à ne pas méconnaître les dons de Dieu, ce qui exclurait la reconnaissance; seulement il ne faut pas nous les attribuer. L'humilité est souvent fort mal entendue, même dans beaucoup de livres de piété, qui en indiquent des actes si exagérés, que je ne suis pas étonné que, d'après ces livres et les personnes qui ont à cet égard des idées si déraisonnables, cette vertu ait été quelquefois tournée en ridicule, et qu'on s'en soit moqué dans le monde. Saint François de Sales l'entend à merveille; lisez ce qu'il dit à ce sujet.

Nous pouvons être humbles en reconnaissant tous les dons que Dieu nous a faits, même ceux de la fortune, de la naissance, de l'esprit, de la

beauté ; et nous trouverons dans ces dons mêm
des motifs de nous humilier, en pensant à not
peu de reconnaissance, à l'abus que nous e
avons fait souvent, et au profit que d'autres qui e
ont été privés en auraient pu tirer pour leur salu

Voyez quelle source féconde de sentimen
humbles, et ce sont des sentiments que Dieu de
mande de nous, et non pas des paroles. Quan
nous irons dire, comme nous le lisons dans l
plupart des livres de piété, avec un air bien hu
milié : « Mon Dieu, je ne suis que néant devan
« vous, même moins que le néant, puisque l
« néant ne vous a pas offensé, et que j'ai péché ;
en serons-nous plus humbles, quand nous n
savons rien supporter ; quand pour un mot qu
nous a blessés nous boudons pendant long
temps ce mari, cette personne qui a choqué notr
orgueil? L'humilité est une vertu à laquelle o
s'exerce dans l'intérieur de sa maison, de son mé
nage, dans ses relations habituelles avec les au
tres, mais dont les actes formulés ne signifi
rien du tout. On se plaint de n'avoir point de foi
et moi je trouve que l'on a une foi bien robust
si l'on se contente de cela. Il ne faut pas croire
toutes ces expressions exagérées que la plupart
des livres contiennent, et il faut bien se garder
de les prendre au pied de la lettre.

Il faut donc cinq dispositions : la pureté d

conscience, la foi, l'espérance, la charité et l'humilité.

A présent je demanderai : Est-il bien facile d'avoir ces dispositions, lorsqu'on ne communie qu'une fois par an? Je ne le crois pas. Peut-on se flatter d'avoir la pureté de conscience quand on a laissé écouler un temps aussi considérable sans se confesser? A-t-on la foi lorsqu'on attache si peu de prix à communier plus souvent? A-t-on l'espérance de la vie éternelle quand on fait si peu pour l'obtenir? A-t-on l'amour de Dieu quand on ne s'approche qu'une seule fois l'année de ce Dieu d'amour, quand on se contente de lui dire : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur? » Ne faudrait-il pas plutôt lui dire : « Mon Dieu, je « vais vous dire que je vous aime, vous en croi- « rez ce que vous voudrez ; je viens une fois par « an, parce que j'y suis obligé, et que je ne veux « pas absolument me damner; mais je m'en « tiendrai là : je viendrai tous les ans, et je vous « dirai tous les ans : Mon Dieu, je vous aime par- « dessus tout, sans vous le prouver davantage. »

On n'oserait tenir un pareil langage; mais de fait n'est-ce pas celui qu'il faudrait employer, et ne s'accorderait-il pas avec notre conduite? Quel fond ferions-nous sur l'amitié d'une personne qui prétendrait nous aimer extrêmement, et qui se contenterait de nous faire une seule visite par an?

COMMUNION.

PRÉTEXTES POUR S'EN DISPENSER. — PRÉPA

J'ai désiré avec ardeur de
Pâque avec vous.

Lundi de la 4e semaine. — 2 AVRIL.

Telles sont les paroles de Jésus-Chris quels sont les sentiments par lesquels le tiens répondent à tant d'amour? La plup loignent de la sainte table par les plus s prétextes : d'abord sur un respect feint, nous l'avons vu l'autre jour. On se dit pér vénération pour ce sacrement; mais si vo réellement pénétrés de ce saint respect, vo terait-il à vous en éloigner? Ne devrait-il contraire, vous porter à exercer sur vous u veillance plus active, qui vous rendît plus de vous en approcher? D'ailleurs quel es de votre prétendu respect? qu'en résulte-t-i de tiédeur, et voilà tout.

Étaient-ils donc moins respectueux q ces premiers chrétiens qui n'assistaient

int sacrifice sans y participer? Avaient-ils de vénération pour cet auguste sacre- quand ils emportaient la sainte hostie dans maisons, quand de leurs mains ils se l'ad- traient? N'avaient-ils pas les mêmes pré- que nous pour s'en éloigner? n'avaient-ils s mêmes passions à vaincre? n'avaient-ils mme nous des occupations, des affaires?
s doute le précepte n'oblige qu'à la commu- nnuelle; mais depuis quand existe-t-il ce te? Depuis que la ferveur s'est ralentie, relâchement s'est introduit; alors le con- Latran a imposé cette loi, afin du moins êcher qu'il ne devînt encore plus grand; il t pas, relativement à cet auguste sacrement, tenter de ne faire que ce à quoi on est stric- t obligé.
ette époque, où nous approchons de la cé- ion de la Pâque, ah! profitons du moins de ps d'épreuve dans lequel nous nous trou- où personne ne sait à quoi il est réservé [1], promettre à Dieu de recevoir plus souvent à ir le sacrement de son amour.
ore un autre prétexte que l'on met en , c'est de dire : « Il faudrait être saint pour pprocher de ce sacrement; si nous étions des

[1] que du choléra.

« saints, à la bonne heure, mais nous ne somm
« pas des saints!... » Vous n'êtes pas des saint
c'est vrai; ne voulez-vous donc pas le deveni
Que voulez-vous être, si vous ne voulez pas êt
des saints? Voulez-vous donc être du nombre d
réprouvés? La communion vous sanctifiera, el
est un contre-poids à la faiblesse humaine. Voy
comme le scrupule et la lâcheté s'allient bien e
semble : on prétend que c'est par respect qu'
ne communie pas, et on n'a pas le courage
faire ce qui rendrait digne de communier, c'est
dire de se vaincre pour se sanctifier.

On vient en Carême, même en général dans
première quinzaine; on fait une première, une s
conde, une troisième confession bien entièr
quelquefois même par trop détaillée; on est
bonne foi, on prend d'excellentes résolution
on vit mieux, on a de la douceur, de la patienc
vertus qu'on ne connaissait guère auparavar
Qui est-ce qui a produit ce changement? La pe
sée de la communion. Voyez donc combien u
communion plus fréquente nous sanctifierait! E
ployons les moyens de sanctification qui no
sont offerts, et ne craignons pas de les multiplie
Au lieu de cela, qu'arrive-t-il ordinairemen
C'est que cette bonne disposition, qui n'est p
soutenue par de nouvelles communions, s'effa
petit à petit, et qu'au bout d'un certain temps

lirons d'abord que quand on est arrivé à
:tain degré de piété, qu'on ne retombe plus
le grandes fautes, les progrès dans le bien
uvent plus être sensibles, parce qu'il reste
oup moins de choses à réformer, qu'il est
dans les desseins de Dieu qu'il reste encore
nes imperfections, légères à la vérité, mais
ɔivent servir d'exercice à la vertu. Et puis
avait perfection évidente, ne serait-il pas
ndre qu'il y eût orgueil! La communion
nte ne détruit pas entièrement les imperfec-
il faut les combattre, mais qu'elles n'éton-
as, qu'elles ne découragent pas.

ıe faut pas non plus (et c'est toujours ce
t à craindre quand on s'adresse à un nom-
auditoire, c'est que ce qui est dit pour le

des domestiques, il faut convenir qu'on est bien bon d'appeler cela de simples imperfections. Il ne faut pas qu'on s'imagine que parce qu'on va beaucoup à l'Église, qu'on y passe des heures que l'on ferait souvent bien mieux de donner à ses enfants, à son ménage, qu'on fait beaucoup de lectures, de longues prières, il ne faut pas s'imaginer que ce soit là de la piété : c'en serait tout au plus l'extérieur. Mais voilà seulement en quoi consiste la vraie piété, c'est dans les vertus qu'elle inspire. Si vous avez une sincère humilité, une grande charité, qui se manifeste par le support des défauts du prochain, une soumission complète à la volonté de Dieu, une confiance sans bornes en sa providence; enfin, si vous remplissez bien fidèlement tous les devoirs de votre état, vous êtes réellement pieux; mais si vous ne faites qu'aller à la messe, au sermon, prier, faire des lectures, vous n'avez que l'apparence de la piété.

Ainsi, nous dirons à ceux qui ne se trouvent pas assez saints pour oser approcher de la sainte table : « Vous prenez le moyen contraire à celui « qu'il faudrait prendre; en continuant à vous « éloigner de la communion, vous ne deviendrez « jamais plus saints. » Nous dirons à ceux qui se plaignent de ne pas faire de progrès : « Ne vous « *effrayez* pas, vous ne pouvez faire que des

progès lents; et d'ailleurs c'est bien moins la perfection que Dieu demande de vous, que le désir efficace d'y arriver. » Enfin à ceux qui se gent trop favorablement, nous dirons : « Vous prenez pour de simples imperfections des défauts véritables, vous vous abusez; vous êtes tout orgueil, et vous approchez du Dieu d'humilité; vous êtes tout colère, et vous voulez vous approcher du Dieu de miséricorde; ah! commencez par réformer tout ce qui lui déplaît en vous. »

Si après la communion fréquente on ne voit s d'amélioration, il faut le dire à son confesur; et comme en général il vous connaît déjà puis un certain temps, il vous aidera à en déuvrir le motif et à y remédier.

Nous allons parler en détail de la préparation 'il faut apporter à la communion; c'est un int sur lequel on tombe ordinairement dans grandes erreurs, même les personnes pieuses. ı s'imagine que la préparation consiste uniquent dans l'assistance à la messe, dans de lones prières, dans beaucoup de lectures. Je ne ume pas sans doute les prières et les lectures; : il n'y a rien de plus avantageux que de bons prières et de saintes lectures, mais pour ux qui en ont le temps, sans que cela prenne : des devoirs bien autrement essentiels. Ce ne

sont là que les dehors de la préparation;
positions intérieures sont bien autrement
tantes, et on ne s'en occupe presque p
vient de ce qu'on déplace les choses. On
qui n'est qu'avantageux à la place de ce
nécessaire. Examinons au contraire coml
mettant la question sous son jour vérit
la simplifie. Souvent on se plaint, on g
n'avoir pas le temps de se préparer à la
nion; on a des enfants qui ne laissent
instant de repos!..... Vous avez des en
vous ne trouvez pas là des moyens de
tion? Ces enfants vous fatiguent, il faut
ver avec soin; c'est un tourment, des
tous les instants pour éviter les jalou
querelles; ils absorbent tous les momen
qu'est-ce que Dieu demande de vous, s
soins-là? Est-ce qu'en les lui offrant vou
tes pas la meilleure de toutes les prépa
Vous, vous n'avez pas d'enfants, mais de
sités, des chagrins; vous avez à suppo
défauts, peut-être même les vices d'u
vous êtes la victime d'une union mal a
que faire? Vous y êtes, vous souffrez.
trouveriez-vous pas là une offrande à fai
de ce pauvre cœur si ulcéré, de ce cœ
besoin de s'attacher, et qui n'en a pas r
un capable de l'apprécier? Ah! n'avez-v

plus qu'une autre besoin de communier souvent, pour vous rapprocher de ce Dieu soutien des faibles et des opprimés? Prenez garde; si vous ne vous attachez pas à lui, tremblez, car si vous fuyez le Créateur, vous rencontrerez la créature; et à combien de malheurs ne vous exposerez-vous pas!

Vos chagrins ne sont-ils pas la meilleure préparation que vous puissiez apporter? Comment se fait-il donc qu'une considération aussi simple ne soit pas sentie de tout le monde, et qu'on aille chercher ailleurs que dans les vertus de son état la préparation à la communion? La dissipation elle-même (je ne crains pas de le dire), quand elle est inhérente à la position, non-seulement n'est point un obstacle à la communion, mais peut même lui servir de préparation. Bâtissez-vous une retraite au sein de votre propre cœur, et que, comme d'un sanctuaire, il en sorte de ces élans d'amour et de confiance en Dieu, qui vaudront bien mieux que de longues prières.

Ainsi donc, l'époux dans les soins de sa fortune et de ses affaires, la femme dans ceux de son ménage et de ses enfants, le serviteur dans son activité à son service et dans son obéissance à son maître, le pauvre dans sa misère et dans son travail pour en sortir, le riche dans les devoirs de son état; tous enfin peuvent trouver là la véritable préparation.

Nous ne savons pas quand Dieu nous retirera de ce monde; ce que nous savons bien, c'est ce qu'il demande de nous. La perfection acquise n'est pas nécessaire; mais nous ne pouvons nous dispenser de faire des efforts pour y arriver. Si nous revenons tard au Seigneur, rappelons-nous qu'il est toujours prêt à nous recevoir. Souvenons-nous du bon larron sur la croix. Veuillons bien sincèrement revenir à lui, le servir fidèlement; puis abandonnons-nous entièrement à sa Providence, à la vie, à la mort. Il y a tant de repos, tant de consolation, tant de douceur dans cet abandon total : « Mon Dieu, tout ce que vous « voudrez, comme vous le voudrez, et quand « vous le voudrez. »

COMMUNION.

DISPOSITIONS. — FRUITS DE LA COMMUNION.

Que l'homme s'éprouve lui-même.

Mercredi de la 4e semaine. — 4 AVRIL.

C'est-à-dire qu'il travaille à se purifier et à se rendre digne d'approcher de cet auguste sacrement. Ces paroles s'adressent particulièrement à ceux qui tombent dans des fautes graves; car pour ceux qui sont seulement sujets à des fautes légères, de ces fautes où peut entraîner la fragilité de notre nature, pourvu qu'ils s'en relèvent et qu'ils fassent leurs efforts pour n'y plus retomber, ils ne doivent pas pour cela s'éloigner de la communion. Il ne faut pas exagérer les dispositions qu'elle demande. Lorsque Jésus-Christ a établi le sacrement de l'Eucharistie, il savait bien que malgré ce secours l'homme tomberait encore bien souvent, parce qu'il est fragile, et que la perfection est impossible en ce monde; mais c'est justement parce qu'il avait besoin de secours, et d'un secours continuel, que *comme il avait aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin*, et institua

pour eux ce sacrement où il était dans ses desseins qu'ils allassent puiser le remède à leurs passions.

On ne sait pas assez recourir à Dieu avec cette confiance filiale à laquelle il nous invite cependant d'une manière si pressante. On ne voit en lui qu'un Dieu, et jamais un père. Nous dirons aux personnes qui s'en tiennent à la communion annuelle : Que penseriez-vous d'un enfant qui après avoir offensé son père et sa mère, et après avoir obtenu le pardon le plus généreux, fuirait la maison paternelle pour s'engager encore dans de nouveaux désordres? Ah! s'il voulait sincèrement revenir au bien, ne chercherait-il pas, au contraire, à rester sous la direction de ses parents, à recevoir leurs conseils, à vivre sous leur protection?

Il est des personnes qui disent : « Mais je « communie, et je sens toujours en moi les mê« mes défauts et les mêmes tentations. » Cette pente au mal, ces tentations, vous les éprouverez longtemps encore. Croyez-vous qu'à l'aide de la communion il faille vous endormir, comme s'il n'y avait plus rien à craindre? Non, il faut que vous continuiez à combattre. Voulez-vous donc que Dieu vous accorde tout de suite cette paix, ce calme, qui pourra bien vous venir ensuite, mais qui n'est que la récompense d'une âme qui *a toujours* été fidèle?

Contentez-vous de bien vivre. On se fait toujours de chimériques projets de perfection; on se dit : « Un jour je ferai cela, je me retirerai du « monde, je vivrai dans une terre, et alors je « penserai à mon salut! » A quoi vous servira d'attendre ce temps, qui n'arrivera peut-être jamais? Vous n'avez pas besoin de tant de préparatifs : la vie ordinaire, mais sanctifiée par la présence de Dieu, le désir de lui plaire, la crainte de l'offenser, voilà tout ce qu'il vous faut, la vie ordinaire!..... Combien de visites qui sont désagréables! eh bien, faites-les de bonne grâce, lorsque vous êtes obligés de les faire. Que Dieu entre pour quelque chose dans les occupations de votre vie; mais la plupart du temps, quoique la journée soit bien longue, il n'y a rien pour Dieu; on n'a jamais un instant à lui donner; on a toujours tant de choses à faire, quand ce ne serait que de s'ennuyer!... Et cependant que de choses à lui offrir, si on le voulait bien! que d'occasions de s'entretenir avec lui de toutes ces peines dont on se plaint tant, dont on fatigue les autres! N'a-t-on pas à souffrir dans toutes les positions? quel est celui qui ne se trouve pas malheureux? qu'il se lève celui qui est content de son sort! Et ces vertus de tous les jours, ces vertus de l'intérieur, comme on les néglige! On lit la vie des saints : c'est très-bon sans doute de lire

la vie des saints, c'est très-édifiant; mais vous croyez peut-être qu'on remarque ces exemples de douceur, de patience, de charité, qu'ils nous ont donnés, comme un saint François de Sales et tant d'autres?... Non, on ne s'attache qu'aux choses extraordinaires qu'ils ont faites, et l'on se dit : Si je pouvais faire cela!... Mais cette douceur, cette patience, qui pense à les imiter?

Il ne faut pas confondre les dispositions qu'on doit apporter à la sainte table, avec les fruits qui doivent suivre la communion.

Pour la communion annuelle il suffit d'être exempt de péché; pour la communion fréquente, il faut une vie plus pure. Ce qui ne serait qu'une faute légère pour la personne qui ne communie que rarement serait grave pour celle qui communie souvent. Que penser donc de ces personnes qui par leur conduite habituelle discréditent la dévotion, qui tout en communiant souvent offensent Dieu de propos délibéré?

Malheureusement, comme nous le disons souvent, en parlant à tous, notre parole va souvent frapper celui à qui elle ne convient pas, tandis que celui à qui elle serait plus nécessaire, quelquefois ne se l'applique pas. En cherchant à éclairer des personnes qui s'abusent nous allons peut-être éveiller des terreurs dans les âmes attaquées de la maladie des scrupules; que faire ce-

en concevons un vif regret, qu'elle est sui-
'un ferme propos; que nous prenons les
ns de n'y plus retomber : certainement ce
pas un obstacle à la communion fréquente.
quand, de propos délibéré, on tombe habi-
ment dans beaucoup de fautes, parce qu'on
garde comme légères; que ces fautes n'em-
nt pas de communier; qu'on vit dans un état
deur, le plus funeste pour le salut, on est cer-
nent en grand danger de faire de mauvaises
munions. Que dire à cette personne? elle a
ntendu. Qui peut la toucher? elle est restée
érente à tout. Qu'elle ne se fasse plus d'illu-
, elle est en grand danger de périr.

là la nécessité de s'éprouver soi-même. Si
é la communion fréquente il y a vivacité
uelle, humeur fâcheuse, médisance habi-

s'adresserait aussi à un mari à l'égard de sa femme), si enfin dans un ménage, tout en disant qu'on pardonne bien sincèrement, on va reprocher à ce mari, à cet enfant, à ce domestique, à l'occasion d'un tort présent, des fautes anciennes; si l'on va chercher cette longue kyrielle du passé; si, au lieu de jeter sur les fautes de nos frères ce voile ingénieux de la charité, on a la méchanceté de tout envenimer; si l'on va dire de ces demi-mots qui troublent la paix des ménages; si l'on a la noirceur d'altérer par de fausses interprétations la réputation de cette jeune femme, faible, légère peut-être, mais pure au fond; si dans son intérieur on ne passe rien : quel pardon, quel support, quelle charité!... Tout cela peut-il s'allier avec la communion fréquente? est-ce de la vertu sur les lèvres que Dieu demande de nous?

Mais, diront peut-être certaines personnes, maintenant je n'ose plus communier : sans doute, si vous voulez continuer à vivre comme vous vivez; mais cherchez plutôt à bien vivre : renoncez à la médisance, renoncez à cet orgueil qui vous porte toujours à vous élever comme sur un piédestal d'où vous rapetissez les autres.

Travaillons tous à l'amendement de notre vie. Quand nous avons des conseils à donner, donnons-les avec douceur, avec charité; ne rappe-

lons pas si soigneusement les torts anciens, soyons-leur indulgents, évitons tout ce qui peut humilier nos frères; appliquons-nous surtout à combattre la passion dominante; car, à bien dire, tous tant que nous sommes, nous n'avons guère qu'un défaut, mais ce défaut nous fait tomber dans beaucoup d'autres, c'est lui qui est le mobile de tous les autres. Prenons par exemple l'amour-propre, qui est en général celui des trois quarts des hommes, quoique ce ne soit pas toujours celui qu'on aperçoive. On s'examinera le soir, et on dira : « Je me suis impatienté trois fois; j'ai parlé avec « aigreur deux fois. Oh! demain je ne m'impa-« tienterai pas, je ne parlerai pas avec aigreur. » On ne s'impatientera peut-être pas effectivement, mais on tombera dans d'autres fautes, produites également par l'amour-propre, l'orgueil; c'est lui qui inspirera des distractions dans la prière, parce qu'on y pensera à sa toilette; c'est lui qui rendra si susceptible, parce qu'il nous persuade toujours que les autres ne nous rendent pas ce qu'ils nous doivent. C'est l'orgueil, la plupart du temps, qui rend si médisant : on n'accuse guère les autres que pour s'élever soi-même; c'est donc le défaut dominant qu'il faut combattre; les autres fautes dans lesquelles on tombe ne sont ordinairement que des manifestations de la passion dominante.

ACTION DE GRACES.

J'ai désiré avec ardeur faire cette
Pâque avec vous.

Lundi de la Passion. — 9 AVRIL.

C'est encore par ces paroles de Jésus-Christ que je commencerai, par ces paroles qui peignent si bien le bonheur qu'il trouve à s'approcher de sa créature. Mais est-ce pour nous un bonheur quand nous ne nous approchons de lui qu'avec un cœur sec, un cœur tout de glace? Ce n'est pas qu'il soit nécessaire de sentir à la communion de ces espèces d'extases qui ne signifient rien. Saint François de Sales dit quelque part qu'il faut juger de ses communions sur sa conduite, et de sa conduite sur ses communions. Ce mot est plein de sens. Sans doute on ne saurait apporter trop de ferveur à la réception de ce sacrement; mais la ferveur ne consiste-t-elle que dans les sentiments? N'est-ce pas surtout par les actions qu'elle doit se manifester? Parce que vous vous serez bien monté l'imagination, que vous serez parvenu à vous procurer des extases nerveuses qui satisfont, parce qu'on se croit très-

saint lorsqu'on les éprouve, et que rien n'est plus facile que de s'exciter à cette sorte de ferveur, croirez-vous avoir tout fait? Mais cela ne vous empêche pas, rentré chez vous, d'être colère, impatient, jugeant mal de votre prochain, vous permettant de petites vengeances, prodiguant des paroles haineuses. Est-ce donc là de la ferveur, et cette vie-là est-elle le fruit de vos communions?

Au contraire, vous n'avez pas goûté à la communion cette ferveur que vous vous êtes efforcé vainement de sentir; mais vos jours de communion ont été des jours de surveillance sur vous-même, vous avez fait quelques bonnes actions, vous ne vous êtes pas permis une faute même légère; vous avez résisté, combattu toutes vos mauvaises inclinations; vous avez édifié vos frères; vous vous êtes ressenti plusieurs jours de cette bonne disposition. Vous n'avez pas, à la vérité, éprouvé de ces sentiments de ferveur que vous auriez voulu sentir, mais vous avez fait le bien: votre communion a donc porté du fruit, vous avez donc fait une bonne communion. Si au contraire votre langue est aussi médisante, si vos actions ne sont pas plus chrétiennes, vous auriez eu beau éprouver les extases les plus délicieuses, votre communion n'en serait pas meilleure. Toute la question est là: se conduit-on

mieux ? Oui, mais on est sec, aride, on n(
rien pour Dieu ; c'est égal, communiez sar
cune espèce d'inquiétude. Ce ne sont pa
sentiments que Dieu demande de vous, ce
de bonnes actions.

Vous vous plaignez d'être faible, indéci
ne savoir jamais ce que vous devez faire ;
à la communion, cherchez-y la lumière
vous éclairera, elle vous enseignera le cl
de la perfection. Vous direz peut-être : « Je
« munie, et je ne m'aperçois pas de cela. »
sévérez, et vous verrez qu'à mesure que
avancerez dans la pratique du bien, la lu
se développera à vos yeux. Tâchez d'abor(
vos communions vous rendent meilleur, et
ensuite votre conduite sur vos communions.
en vain que vous vous croiriez ravi comme
Paul jusqu'au troisième ciel si vos actions
sont pas meilleures ; de même vous auriez
vous croire bien peu fervent, si vous fai
bien, soyez tranquille, vos communions son
nes. Combien de personnes se sont crues des
aux sentiments qu'elles éprouvaient dans la
munion, et dont la vie ne répondait guère
extases ! Et combien d'autres, au contraire
sèches à la communion, mais ferventes dan
vie, faisaient de bien meilleures actions de gr
et étaient bien plus agréables à Dieu !

'est-ce que l'action de grâces, et en quoi doit-
)nsister? C'est encore un point que l'on en-
en général assez mal. On fait ordinairement
iter l'action de grâces en quelques prières,
s voilà tout. Quand on a entendu une messe
on de grâces après celle où l'on a communié,
on a lu les prières qui sont dans son livre, il
e que tout soit dit; mais cette présence de
qu'il faut tâcher de conserver dans son cœur,
conversation intérieure avec lui, ce désir
plaire et de ne rien faire qui l'éloigne de
ce soin de conserver pendant plusieurs
ces saintes impressions, la plupart du
on n'y pense pas. On ne va pas visiter dans
te de la journée Jésus-Christ dans son taber-
pour renouveler cette sainte présence. Il
rtaines personnes qui traitent Jésus-Christ
son tabernacle avec une familiarité vraiment
ante, qui semblent avoir si peu de temps
donner, qu'elles ne puissent pas rester un
it à faire leur action de grâces. Sans doute,
ne les affaires essentielles ou la santé ne
ettent pas de passer beaucoup de temps à
e, il faut bien s'en aller; mais les personnes
ont là ignorent vos raisons, et il ne faut pas
lifier son prochain. On doit au moins rester
lise un quart d'heure après la communion.
faut donc employer un temps raisonnable à

rendre grâces à Notre-Seigneur après la communion, et le faire le plus dévotement possible; puis il faut se rappeler que l'action de grâces ne consiste pas uniquement en cela. Souvent on est enchanté parce qu'on a bien lu tout ce qui est dans son livre; et cependant, qu'est-ce que c'est? Se croit-on reconnaissant des dons de Dieu parce qu'on aura dit : « Mon Dieu, je suis extrêmement « reconnaissant de vos dons; je voudrais vous « donner ma vie pour vous le prouver; » et mille choses semblables? N'y aurait-il pas bien plus de reconnaissance dans le cœur si on descendait en soi-même, et qu'on se rappelât tous les bienfaits de Dieu, et tant de motifs que nous avons de l'aimer!

Saint François de Sales a dit que la communion passée devait être une préparation à la communion suivante, et la communion suivante une action de grâces à la communion précédente. Il faut donc s'examiner en la présence de Dieu, et se dire: « J'ai communié, qu'ai-je fait depuis? » Il faut parler à Dieu et que Dieu parle à notre âme, non pas précisément par les sentiments, mais par les actions : voilà le langage qui lui plaît davantage. Il faut prolonger ces fruits de la communion en ne nous bornant pas à une simple action de grâces en paroles. L'avons-nous fait jusqu'ici? Répondons à cette question, mais surtout

› dans la chaire chrétienne de faire sur un su-
.conque un sermon en deux points, puis ces
oints divisés encore en deux ou trois par-
'à peine accorde-t-on à un prédicateur qu'on
avec bienveillance le droit de s'en écarter.
iéral on n'entre point du tout dans cette
ité de détails, qui serait cependant si utile.
éritable action de grâces ne se fait donc
is un livre, ni même à l'église; mais elle
dans nos maisons, dans la rue, dans les
s publics, dans le monde même, et jus-
ns la dissipation à laquelle notre état nous
Il faut, au milieu de nos affaires, de nos
tions, ne pas perdre de vue ce Dieu qui
u dans notre cœur pour le purifier et le
meilleur.

s avons traité le sacrement de l'Eucharistie
utes ses parties : je crois que nous n'avons
nis d'essentiel; que nous avons dit des
raisonnables et qui ont pu être comprises
t le monde. Il faut à présent que nous
ssions ces questions, et que nous y répon-
ntérieurement :

; une grâce que Dieu nous a faite que de

nous instruire de notre religion ; mais si c'est une grâce, il faut donc en profiter, car celui qui s'instruirait en vain deviendrait plus coupable. Sommes-nous dans l'intention de profiter réellement de ce que nous avons entendu ? Les personnes qui par un respect vrai, ou prétendu, s'éloignent de l'Eucharistie doivent-elles continuer à fuir ce sacrement, qui leur serait si salutaire ? Non sans doute.

Les âmes pieuses qui craignent leurs imperfections doivent-elles s'éloigner ? Non, puisque Notre-Seigneur s'attendait bien à tout ce qui pouvait venir de la fragilité de l'homme lorsqu'il institua ce sacrement.

N'avons-nous pas vu toutes les difficultés disparaître ? n'avons-nous pas vu que la meilleure préparation était l'accomplissement des devoirs de son état, en vue de Dieu et de son salut, le support des défauts du prochain ; la résignation dans les chagrins de la vie ; la confiance en Dieu, l'espérance de ses grâces ?

Puisqu'il est bien moins difficile qu'on ne le croyait de s'approcher de ce sacrement, et qu'il renferme le plus puissant moyen de salut, qu'en conclurons-nous ?......

Prenons donc la résolution, etc.

SOUVENIRS

D'INSTRUCTIONS, DE PRONES

ET DE CONFÉRENCES

ENTENDUS DE 1830 A 1835.

Ces courtes instructions, dont malheureusement on n'a recueilli qu'un très-petit nombre, avaient lieu tous les jeudis et les dimanches après le salut, tous les jours du mois de Marie, dans les retraites pour les fêtes de la Pentecôte, de Noël, etc. Elles étaient précédées d'une petite lecture de l'*Introduction à la Vie dévote* de saint François de Sales, de la *Conduite d'une dame chrétienne*, des *Œuvres spirituelles* de Fénelon, ou de tout autre livre de piété. Elles s'adressaient à un auditoire composé en général de personnes pieuses.

SUR LES LECTURES PIEUSES.

Jeudi de la semaine de Quasimodo. — 1831.

Il ne faut pas faire les lectures pieuses par contrainte, et comme une tâche que l'on s'impose : il faut les faire avec attention, avec goût, avec attrait, dans l'intention d'en profiter. Il ne s'agit pas d'en faire beaucoup, mais de les faire avec fruit,

Certaines personnes disent : « Voilà bien des an-
« nées que je fais une lecture pieuse tous les jours,
« et je n'en suis pas meilleure. » D'où vient cela?
De ce qu'on la fait mal.

On fait mal les lectures pieuses par quatre raisons : d'abord, parce qu'on ne les choisit pas bien : tous les livres de dévotion ne sont pas également propres à en inspirer; il n'y en a qu'un très-petit nombre; il faut les bien choisir. Il en est qui ne conviennent pas à tout le monde; telles sont les Lettres de sainte Thérèse, celles de sainte Catherine de Sienne et beaucoup d'autres. Mais l'*Imitation*, l'*Introduction à la Vie dévote* surtout, la *Conduite d'une dame chrétienne*, conviennent à tout le monde. Il n'est pas une seule position dans la vie où l'on ne puisse y trouver les avis les plus salutaires.

Deuxièmement, parce qu'on en fait trop, on n'a pas le temps de les méditer. On a une bibliothèque, on veut avoir tout lu, peut-être seulement par une sorte de petite vanité, pour avoir le plaisir de s'en vanter; tandis que souvent on serait fort embarrassé de rendre compte de tout ce qu'on prétend avoir lu. Il ne faut lire que très-peu de livres de piété, s'en tenir aux mêmes, et les relire plusieurs fois. A une première lecture, et même encore à la seconde, on ne les connaît pas bien; il faut y revenir souvent. Tel

ge qui à la première lecture vous avait exagéré, à une seconde et à une troisième ne fait plus le même effet : c'est que vous ne le reniez pas bien, et qu'étant plus avancé te dans la piété vous le comprenez mieux. *ıter* même, cette prière si belle, et que nous s si souvent, est-il beaucoup de gens qui la rennent bien?

ɔisièmement, parce qu'au lieu de méditer, ıppliquer à soi-même les réflexions que les ı de morale (car les livres religieux sont des livres de morale) doivent faire naître, it la part de son prochain, et rarement la e. C'est comme pour les sermons que l'on en- on dit quelquefois : « Oh! comme ce pas- e convient bien à telle personne! quel dom- ge qu'elle n'y soit pas! On croirait que le dicateur la connaît, tant il la dépeint bien! » ndis que l'on s'occupe ainsi des autres, on ıperçoit pas de tout ce qui pourrait être pro- e à soi-même.

atrièmement enfin, parce que quelquefois 'end trop de résolutions. Ceci peut paraître ordinaire; c'est pécher par l'excès du bien, c'est très-vrai : en voulant trop de choses, ı réussit à aucune. Il y a un vieux proverbe ɜnd parfaitement cette pensée : *Qui trop em- e mal étreint.* Au lieu de prendre une foule

de résolutions, comme souvent une lectur pieuse en inspire, il faut se contenter d'une o deux tout au plus; la plupart du temps mêm une seule suffit. On ne peut pas combattre plu sieurs ennemis à la fois. Il ne faut pas prétendr corriger tous ses défauts en même temps : les at taquer tous à la fois ne serait pas le bon moyen mais il faut s'attacher à en détruire un d'abord et ne pas se croire corrigé tout de suite, comm font certaines personnes qui, parce qu'elles on combattu pendant quelque temps un défaut, s'e croyant tout à fait exemptes, perdent par pré somption la méfiance d'elles-mêmes, et, cessan de se surveiller, tombent bientôt, par des rechute fâcheuses, dans des péchés dont elles se croyaien tout à fait affranchies. Il ne faut pas cesser d combattre surtout sa passion dominante. Si nou faisons tous les jours une lecture pieuse dans le sentiments avec lesquels nous devons la faire nous y trouverons les armes nécessaires pou ce combat. Il faut saisir cet ennemi corps corps, et ne le point lâcher qu'il ne soit détruit Quand celui-là sera vaincu, nous en attaqueron un autre.

DU DÉCOURAGEMENT

DANS LA PIÉTÉ.

Jeudi 21 avril. — 1831.

Il vient souvent d'un trop grand désir de perfection, dans lequel, il ne faut pas se le dissimuler, il entre souvent beaucoup plus d'amour-propre que de désir de plaire à Dieu. Dans un moment de ferveur on conçoit des idées de perfection, on se persuade qu'on peut y atteindre : on a trop présumé de sa propre force, et pas assez compté sur la grâce; on retombe dans ses fautes. A cette vue on se décourage, on est tenté de renoncer à l'entreprise : c'est qu'on n'a pas su faire la part de sa faiblesse. Un grand secret de perfection, c'est de se prendre tel que l'on est, de dire : « Je suis faible, peu capable de faire le « bien; cependant je dois y travailler de tout « mon pouvoir, et Dieu m'aidera. » Si l'on vient à faire de nouvelles chutes, il ne faut pas s'en étonner, mais s'en humilier devant Dieu, implorer son secours, et nous relever pour tâcher de marcher un peu plus sûrement dans les voies du

salut, mais toujours en nous appuyant sur Dieu plus qu'en nos propres forces ; et c'est ordinairement tout le contraire que nous faisons.

SUR LE SUPPORT DES DÉFAUTS DU PROCHAIN [1].

Dimanche 24 avril. — 1831.

Le support des défauts du prochain est un puissant moyen de salut, c'est un bon moyen de faire pénitence.

C'est un puissant moyen de salut, parce que c'est un acte très-méritoire, d'autant plus méritoire qu'il est plus difficile. On vit avec des caractères désagréables, des gens dont le ton, les

[1] Le lecteur a déjà pu s'apercevoir de quelques répétitions ; il en rencontrera d'autres dans ce qui suit. Il faut penser que dans un auditoire il se trouve souvent des personnes qui n'ont pas entendu les instructions précédentes, et qu'alors le prédicateur doit revenir sur certaines vérités, afin de les mieux inculquer. Il est vrai qu'il n'en est pas de même du lecteur, qui lit de suite ; mais comme un livre de piété ne se dévore pas en un jour, qu'il doit se méditer, et qu'un passage qui n'a pas fait impression dans un moment peut en faire dans un autre, on a cru devoir laisser ces répétitions, qui d'ailleurs sont en général présentées sous un jour différent.

peut-être les corrigerait-on; du moins on y
rait plus facilement par ce moyen que par
proches, des paroles dures qui les irritent;
ıbien ce serait agréable à Dieu! On a rare-
et quelquefois même jamais, dans la vie
ion de lui faire de grands sacrifices; mais
rifice de supporter les défauts des autres
tous les temps, de tous les instants. On se
op généralement une fausse idée de la sain-
ılle ne consiste pas dans des choses extra-
ires, mais dans les choses les plus simples,
s à la portée de tout le monde. Or, dans
les positions on a toujours quelque chose
porter de la part du prochain. S'interdire
parole désobligeante, traiter avec douceur,
onté même, une personne qui nous déplaît,
ıner à ceux qui nous entourent tout ce
peuvent avoir de désagréable pour nous,

plupart d'entre eux se sont sanctifiés ; et les choses merveilleuses qu'ils ont accomplies ont été la récompense de leur sainteté, mais non leurs moyens pour devenir saints. Nous avons l'air de croire que pour devenir saints il faut imiter de tels exemples ; et comme la plupart de ces exemples sont inimitables, de là l'idée fausse que nous nous faisons que nous ne pouvons pas parvenir à la sainteté : c'est tout bonnement de la paresse. Nous nous rejetons sur la difficulté de la sainteté ; nous feignons de croire qu'elle consiste dans les choses extraordinaires, parce que nous savons très-bien que ces choses extraordinaires ne s'offriront point à nous ; et nous ne négligeons toutes ces petites occasions de devenir saints (que nous rencontrons à chaque instant), que parce qu'elles nous coûtent souvent bien plus que les grandes. Nous n'avons pas le courage de sacrifier notre amour-propre ; voilà le plus ordinairement le sacrifice qu'il faudrait faire, car c'est presque toujours notre orgueil qui se révolte contre les défauts du prochain. Si nous avions plus d'humilité, nous aurions aussi plus de douceur dans le caractère.

Quel bien ne pourrions-nous pas faire si nous supportions mieux les défauts du prochain? Ne savons-nous pas que les personnes qui n'ont pas de religion sont très-disposées à remarquer les

défauts de celles qui font profession de piété? C'est donc une obligation pour elles de s'observer davantage. Au lieu de cela, on met ordinairement dans sa dévotion les défauts de son caractère. C'est, dit-on, parce qu'on a du zèle que l'on a de l'aigreur, c'est parce qu'on a de l'amour pour la religion qu'on querelle ceux qui n'en ont pas : chacun se fait une dévotion à sa mode. Il n'est pas très-difficile de jeûner, de faire beaucoup de prières, beaucoup d'actes de piété : on s'accoutume à toutes ces choses, et elles ne coûtent plus ; mais on ne s'accoutume pas aussi facilement à supporter les défauts du prochain. C'est une chose qui coûte toujours, et qui ne coûte pas moins au bout d'un temps considérable qu'elle ne coûtait au commencement : voilà pourquoi on ne se donne pas même la peine de l'entreprendre. On veut bien de la dévotion, pourvu qu'elle ne gêne en rien. C'est ainsi que nous faisons dire aux gens qui n'ont point de piété, que ceux qui en font profession souvent ne valent pas mieux que d'autres. N'avez-vous pas plusieurs fois entendu dire de telle personne : « Elle ferait bien « mieux de ne pas aller tant à l'église, de ne pas « tant afficher la dévotion, et d'être un peu meil« leure? » Et ne l'avez-vous pas quelquefois dit vous-mêmes? Mais voyez, examinez si l'on n'en pourrait pas dire autant de vous.

Voici un aveu qu'il faut faire bien bas, et seulement entre nous : Il arrive quelquefois, dans un ménage où le mari n'a pas de religion et où la femme est dévote, que le mari est d'un meilleur caractère que la femme. Pour s'excuser on dit : « Mon mari n'a pas de religion ; il faut bien que « je le reprenne quand il dit quelque chose d'im-« pie. » — Et pourquoi? Est-ce que Dieu vous a chargée de quereller votre mari? Attendez tout du temps, de la grâce de Dieu, de vos bons procédés, de votre douceur. Ah! comme votre douceur aurait beaucoup plus d'empire sur le cœur de votre mari pour le ramener un jour que tous vos reproches!

Le support des défauts du prochain est un puissant moyen de salut; il est encore un bien bon moyen de faire pénitence. Vous êtes d'une santé délicate, vous n'avez pas pu faire le carême; vous avez un mari qui ne veut pas entendre parler de maigre, de jeûne : vous avez gémi de ne pouvoir faire la pénitence imposée par l'Église; mais la dispense que vous avez obtenue vous a-t-elle dispensée de faire pénitence? Ce jeûne de toute l'année que vous vous imposerez de supporter les défauts du prochain sera bien plus méritoire aux yeux de Dieu. Au lieu de gronder, de vous fâcher, de vous impatienter, pratiquez la douceur évangélique, la charité chrétienne; imitez notre

ENCORE UN MOT

SUR LES LECTURES PIEUSES,

ENSUITE SUR L'EMPLOI DU TEMPS.

Jeudi 14 juillet. — 1836.

rdez-vous encore, pour les lectures pieuses, nner dans trop de spiritualité : elle n'est aite pour vous. Il est des personnes qui sont étonnées que le confesseur ne veuille rien raordinaire dans leur piété, et qui seraient prêtes à s'en scandaliser. Ce n'est pas sans cependant qu'il leur recommande les lecles plus simples, et qu'il leur interdit ces es mystiques pour lesquelles elles semblent



plus guère de nos mœurs à présent, ne peu
convenir à des personnes du monde qui on
mari, des enfants, une famille avec laquel
faut vivre, une maison qu'il faut tenir.

En général, il faut se garder, dans la piété
tout ce qui est extraordinaire, s'en tenir
plus simples devoirs de notre religion, mais
remplir fidèlement; faire en général des lect
courtes, mais les faire avec attention; quan
devoir est rempli, s'occuper d'autre chose
faut éviter aussi de trop longues méditations
sais bien qu'il y a eu des saints qui pendant
heures entières restaient en contemplation
une seule des perfections de Dieu. Toutes les
sonnes qui sont ici, en général, ont des devc
des occupations qui ne s'accorderaient pas
des méditations aussi prolongées.

Ce n'est pas sans raison que l'auteur du
livre que nous lisons[1], après avoir parlé des
tures pieuses, nous entretient de l'emploi
temps et du travail : c'est que l'emploi du te
et le travail doivent également faire partie
devoirs d'une âme chrétienne.

L'homme doit gagner son pain à la sueu
son front; tous sont condamnés au travail;
sonne ne peut s'affranchir de cette loi, elle

[1] *Conduite d'une dame chrétienne.*

universelle : quand l'homme s'y soustrait, Dieu, qui sait bien le trouver quand il veut, ne tarde pas à l'en punir. Ainsi, s'il est pauvre et qu'il ne travaille pas, il tombe dans la misère; s'il est riche et qu'il ne travaille pas, l'ennui, la maladie, qui est souvent la suite de l'oisiveté, viennent l'assaillir : il perd cette sérénité qui est en général l'apanage de celui qui s'occupe. Il faut donc travailler, dans quelque position qu'on soit; si vous êtes pauvre, pour gagner votre vie, celle de vos enfants; si vous êtes riche, parce que Dieu, ayant obligé tous les hommes au travail ne vous en a pas dispensé plus qu'un autre.

Quel doit être le travail d'une femme riche? La tenue de sa maison, veiller sur ses enfants, sur ses domestiques, puis travailler pour les pauvres. Vous me direz peut-être, pour vous exempter du soin de veiller sur votre maison, que vous avez une femme de charge qui remplit cette fonction; mais cela vous dispense-t-il de la surveillance? Ne savez-vous pas que cette femme de charge, bien qu'elle soit au-dessus de vos autres domestiques, est par sa position continuellement en contact avec eux, qu'elle se trouve par là nécessairement entraînée à beaucoup de concessions, et qu'il en peut résulter beaucoup de gaspillage dans votre maison? Votre mari

vous a épousée pour que vous teniez sa maison, pour que vous y fassiez régner l'ordre et l'économie : vous abusez de sa confiance, vous trahissez ses intérêts, lorsque vous ne vous en occupez pas. Vous me direz : « Mon mari ne s'en « plaint pas. » — C'est possible; mais pourquoi ne s'en plaint-il pas? C'est peut-être parce qu'il veut avoir la paix, et qu'un mari souvent tient à la paix avant tout. Mais croyez-vous, quoiqu'il ne dise rien, qu'il ne s'aperçoive pas que sa maison n'est pas tenue comme elle devrait l'être?

Que votre surveillance s'étende donc sur tout ce qui se passe dans votre maison : il faut que vous soyez au fait de tout, que vous voyiez tout par vous-même. Il ne faut pas que cette surveillance s'exerce à tous les instants, de manière à ce que ce soit une espèce de tracasserie; mais paraissez tantôt à une heure, tantôt à une autre, de sorte qu'on ne puisse pas faire de mal, parce qu'on pensera que vous pouvez être là au moment où l'on s'y attend le moins. C'est ce qui déplaît le plus, ce qu'on redoute davantage, et par cela même c'est ce qui est le plus salutaire. Si vous restez nonchalamment étendue sur votre canapé à recevoir et à attendre les visites, si vous vous dispensez de cette surveillance pour ne pas vous déranger, il se passera toutes sortes de

choses blâmables dans votre maison, dont vous serez responsable devant Dieu, puisqu'il vous fait un devoir d'y veiller.

La tenue de sa maison est donc le premier travail dont une femme chrétienne doive s'occuper ; elle doit ensuite travailler des mains. Pourquoi? Parce qu'il ne faut jamais rester oisive, parce que lorsque vous n'occupez pas vos doigts l'esprit travaille davantage, et qu'il est dangereux de le laisser trop travailler. Cet ouvrage qui vous fatigue, qui vous impatiente quelquefois, vous détourne de ces châteaux en Espagne, toujours si dangereux. Comme on en fait, de ces châteaux en Espagne, quand on laisse aller son imagination! comme elle se perd dans le vague! A quoi ne s'expose-t-on pas par là? D'un côté cette affection qui s'use pour celui qui en devrait être le seul objet, de l'autre les compliments que l'on a reçus, et que l'on se rappelle avec tant de plaisir. Ces châteaux en Espagne que l'on bâtit si beaux, si riants, à quels dangers ne s'expose-t-on pas par là?

Si vous êtes riche, il ne faut pas travailler pour vous : ce serait une économie sordide, ce serait priver l'ouvrière du salaire que vous lui devez, car de toutes les aumônes la meilleure est de faire travailler; mais il faut faire des ouvrages pour les pauvres. Vous voyez que l'auteur

du petit livre entre dans de bien petits détails à ce sujet, puisqu'il parle d'ouvrages qui sont durs à coudre, qui fatiguent les doigts. Vous pouvez sans doute user du privilége en faisant faire les plus durs par vos femmes de chambre; cependant j'espère que vous ne voudrez pas leur en laisser tout le mérite.

DE L'ÉDUCATION DES ENFANTS.

Jeudi 21 juillet. — 1831.

Le premier devoir d'une dame chrétienne, c'est de bien élever ses enfants : le plus grand nombre négligent ce soin ou s'en acquittent mal.

Ce sujet peut bien ne pas regarder positivement plusieurs des personnes qui sont ici; mais elles peuvent toujours en profiter. Si elles n'ont pas d'enfants à élever, comme elles connaissent sans doute des parents qui en ont, elles seront plus à même de leur donner des avis salutaires.

On sait bien en général tout ce qu'il faut pour une bonne éducation; on en parle admirablement en théorie, cela va à merveille; mais dans la pratique c'est tout autre chose, c'est une tâche

difficile, pénible même : voilà pourquoi on ne se l'impose pas. Il y va cependant du salut ou de la damnation éternelle; car si, selon le langage de l'Écriture, nous répondons âme pour âme, corps pour corps, à bien plus forte raison répondra-t-on de ses enfants. Vous les avez mis au monde, ces enfants; vous leur avez donné une vie qu'ils ne vous demandaient pas : il en est une autre que vous leur devez, c'est l'éducation chrétienne. A présent surtout, les femmes ne se marient pas assez jeunes pour qu'elles ne puissent savoir parfaitement l'obligation où elles seront d'élever leurs enfants, pour qu'elles ne puissent comprendre toutes les conséquences de ce devoir. Ce serait donc une bien mauvaise raison à alléguer que de dire qu'on ne savait pas. Dans tous les cas, vous devez le savoir, parce que vous devez l'apprendre. Dès là que ces enfants sont nés de vous, c'est un devoir pour vous de les élever.

L'auteur du petit livre que nous lisons se plaint de ce qu'on ne s'occupe pas de ses enfants : il est un autre reproche qu'on pourrait faire de nos jours : c'est de s'en occuper trop en quelque sorte, parce qu'on ne s'en occupe pas utilement. On s'occupe de leur laisser de la fortune, de les mettre dans une position avantageuse selon le monde, de leur procurer un état : tout cela sans doute est un devoir pour des parents, mais ce n'est

pas le seul. Et le premier des biens, la droiture du cœur, la vertu, la religion, s'en occupe-t-on? Non, la plupart du temps.

Ce que je vais dire pourra déplaire; c'est cependant une très-grande vérité : la plupart des parents ne considèrent guère leurs enfants que comme une petite poupée, seulement bien supérieure aux autres, puisque celle-là grandit, se remue, marche, parle; on s'en amuse comme d'une poupée ravissante, on se complaît dans la gentillesse de ses enfants : on raconte leurs petits mots; ils sont spirituels, on en est ravi : on est si heureux d'avoir des enfants qui annoncent de l'esprit! D'abord cela prouve que l'on en a soi-même. Cet enfant dont on fait un joujou devient ensuite une espèce d'idole à laquelle père, mère, grands-parents, amis, société, domestiques, tout sacrifie : les étrangers mêmes sont obligés de s'occuper de ces enfants; ils sont souvent importunés par eux, c'est égal. On dit bien : « Mon fils, finissez donc! vous voyez bien que « vous êtes fatigant! » L'enfant continue sans s'inquiéter de la leçon; et si vous vous permettez quelques observations sur ses défauts, la mère l'excuse aussitôt : si vous insistez, elle vous prend en grippe. N'est-ce pas ce que vous voyez tous les jours? je vous le demande. Est-il étonnant, après cela, que ce petit être, en grandis-

sant, soit bouffi d'orgueil, se croie une petite supériorité, veuille que tout ploie à sa volonté? Est-ce sa faute? De là, si c'est un jeune homme, pour la moindre chose il sera tout prêt à faire le coup d'épée; si c'est une fille, elle se vengera par des médisances, des coups de langue. Tandis que des parents, s'ils faisaient ce qu'ils devraient faire, s'ils inculquaient de bonne heure à leurs enfants les vérités de la religion, s'ils profitaient des peines de la vie, dont les enfants sont souvent témoins, pour leur apprendre, au lieu de gémir autant devant eux, souvent même de blasphémer la Providence, pour leur apprendre, dis-je, le courage avec lequel il faut savoir les supporter, combien ils développeraient en eux de vertus, de sentiments d'honneur, de probité! Y en a-t-il beaucoup de nos jours? Tout le monde en parle, on dit les plus belles choses du monde sur la probité; mais qu'on trouve peu d'hommes vraiment probes dans leur cabinet, en présence d'un procès par exemple!

Souvent on a un précepteur sur qui on s'en repose pour élever ses enfants, ou, si ce sont des filles, une institutrice; mais vous n'êtes pas pour cela dispensés de la direction de l'éducation de vos enfants. Vous devez d'abord vous assurer que cette personne ait toutes les vertus nécessaires; puis vous devez la surveiller, étudier son

plan d'éducation, l'examiner, vous informer de la conduite de vos enfants.

Au lieu de cela, que fait-on la plupart du temps? On s'assure des talents, de l'instruction; ah! oui, il faut trouver l'une et l'autre (on paye pour cela, c'est tout simple); mais le fond de l'éducation, le plus essentiel, les principes, c'est ce dont on s'occupe le moins.

Ou bien on met un enfant en pension: alors de quoi s'occupe-t-on? De la nourriture. On a telle ou telle chose à chaque repas; on est très-bien nourri; si l'on peut croire que l'enfant consommera à peu près ce qu'on donne pour sa pension, cela suffit. De plus il y a une belle cour, un bon air, de bons maîtres, l'enfant apprendra beaucoup de choses. Oh! en voilà plus qu'il n'en faut; mais les mœurs, mais les principes, mais la religion, de tout cela il n'en est pas question. Souvenez-vous donc bien que si vous ne faites pas vous-mêmes l'éducation de vos enfants, vous n'êtes pas pour cela dispensés de la surveiller.

Une chose dont parle le petit livre, c'est l'importance que l'on met à relever de petites fautes, de petites choses, et l'indifférence avec laquelle on en tolère de bien plus graves. On veut que son enfant se comporte bien dans le monde, qu'il soit poli, qu'il se tienne droit : tout cela est bon

sans doute, mais il n'y faut pas mettre plus d'importance que cela ne mérite. Et combien ne tourmente-t-on pas quelquefois un enfant sur sa tenue! On épuise, pour des choses aussi puériles, les plus grands reproches. Et quelles paroles restera-t-il donc ensuite pour reprendre des fautes bien autrement graves? On est quelquefois d'une sévérité extrême sur tout ce qui tient à l'extérieur, et pour tout ce qui touche à la morale on est d'une faiblesse qui ne se comprend pas.

Il faut toujours reprendre avec douceur : la correction accompagnée de douceur et de bonté est toujours la plus salutaire; mais il est des fautes plus graves que d'autres, contre lesquelles, par conséquent, il faut s'élever plus fortement. La plupart du temps, au contraire, c'est l'humeur seule qui règle la correction. Quand on a de l'humeur on gronde vertement, et souvent pour la moindre chose; et quand on est en disposition de gaieté, quand on est en train, on trouve tout bon; et l'enfant alors pour une faute grave sera à peine repris.

Je vais me servir ici d'une comparaison qui va peut-être déplaire, mais qui est malheureusement trop juste : c'est qu'en général on est bien loin d'apporter à l'éducation des enfants les soins qu'un jardinier donne à la culture de ses plantes. Voyez comme il étudie le degré de soleil qu'il

leur faut, la terre qui leur convient! comme il donne à celle-ci un arrosement plus abondant, moindre à celle-là! comme il préserve l'une du froid, l'autre de la chaleur! Ses soins sont de tous les jours, de tous les instants; tels devraient être ceux d'une mère pour ses enfants. Il faut étudier leur caractère : tel avis qui convient à l'un ne conviendrait pas à l'autre. Celui-ci a besoin d'être excité, celui-là d'être retenu. Tel autre a besoin d'encouragement; au lieu de cela, souvent on l'abrutit, on l'intimide; il souffrira toute sa vie de ce caractère timide et irrésolu qu'on lui aura donné dans son enfance. Celui-ci, au contraire, qu'il fallait dompter, abandonné à une trop grande liberté, né avec des passions violentes qui n'ont point été contenues, donne dans tous les excès, devient le fléau de sa famille et de la société.

Il faut profiter de tout : il y a dans la journée vingt occasions de donner une leçon salutaire. Une personne s'emporte contre une autre : il faut faire remarquer à l'enfant le tort de cette personne, afin qu'il ne l'imite pas. On exposera devant un enfant une fausse maxime, comme on en entend si souvent dans le monde : il faut, pour en détourner l'effet, lui faire sentir ce qu'elle a de pernicieux. Si on lui raconte une histoire, il faut que cette histoire renferme une morale que l'en-

fant puisse saisir. De cette manière on ne l'ennuiera pas de leçons, et on lui en insinuera de bien salutaires.

ENCORE SUR L'ÉDUCATION.

Jeudi 4 août. — 1831.

Nous allons revenir sur quelques points dont il a déjà été question l'autre jour : d'abord sur la nécessité de surveiller les personnes auxquelles on confie l'éducation des enfants.

Qui ne sait, par sa propre expérience, que l'homme tend naturellement au relâchement? Ce n'est donc pas assez d'avoir fait un choix qu'on a cru bon, il faut encore surveiller, s'informer de ce qui se passe entre l'élève et l'instituteur ou l'institutrice. Et pour cela la meilleure manière est de questionner l'enfant. Mais voyez combien la chose est délicate, et quelle adresse il faut y mettre; car il faut bien se garder de tomber dans un autre tort, qui serait de faire de l'enfant un petit espion, ce qui serait sans doute d'une bien mauvaise morale. Il faut causer beaucoup avec ses enfants, les mettre fort à l'aise, attirer leur

confiance, puis les laisser aller. Alors tout naturellement ils vous raconteront des choses qui vous éclaireront sur ce qu'il est essentiel que vous sachiez. Quand même ils iraient un peu trop loin, il ne faut pas les reprendre dans le moment, afin de leur laisser dire tout ce qu'ils ont à dire, quitte à les réprimander doucement après, s'ils en avaient trop dit. Ceci concerne principalement les personnes qui ont leurs enfants en pension; car c'est là surtout qu'il y aura du relâchement. En général, les pensions qui s'établissent sont bien tenues dans les commencements, puis au bout de quelques années le relâchement s'y introduit. Il faut donc que les personnes qui ont leurs enfants en pension consacrent à causer avec eux leurs jours de sortie, afin de savoir ce qui se passe dans leur pension, et comment ils sont élevés.

Les personnes qui ont des instituteurs ou institutrices chez elles doivent mettre bien plus d'adresse encore pour se procurer des renseignements, parce que si elles questionnaient trop leurs enfants à cet égard, elles déconsidéreraient l'instituteur dans leur esprit, et alors il n'y aurait plus d'éducation possible. Ce qu'il faut surtout, c'est de tâcher d'avoir la confiance de ses enfants.

Il faut prendre garde aussi de ne pas tomber dans un tort qui est bien commun de nos jours; c'est de laisser aux enfants une si grande liberté,

de leur permettre une si grande familiarité que cela dégénère en mépris, et qu'un enfant, souvent très-jeune encore, se croit déjà une grande supériorité sur ses parents, auxquels il est tout prêt à donner une leçon. N'est-ce pas, je vous le demande, ce qu'on voit dans beaucoup de familles, ce que vous avez sous les yeux tous les jours ?

Il est un défaut opposé dans lequel tombent certaines personnes; c'est de tenir ses enfants tellement en respect et à une si grande distance de soi, que cela exclut toute espèce de confiance.

Nous avons dit aussi qu'en général on apportait trop d'importance aux choses de bienséance, à la politesse mondaine, et pas assez à la morale, à la religion. On forme son enfant pour le monde, pour la société ; mais un soin qu'on ne prend jamais, c'est de le former à la vertu, au courage qu'il faut souvent pour faire le bien, pour supporter les maux de la vie ; c'est de le former à cette probité, cette véritable probité, si rare dans le monde, où l'on voit tant de gens se contenter des apparences. On est obligé quelquefois de contrarier ses enfants, de leur faire souvent verser des larmes : il faudrait qu'ils comprissent bien que les peines de la vie nous sont envoyées par Dieu comme un moyen de salut, et que c'est lui qui dirige tous les événements.

En général on n'inspire pas aux enfants des

sentiments réellement religieux. Nous sommes étonnés souvent de rencontrer, à l'époque de la première communion, des enfants très-peu instruits à cet égard; et cependant ces enfants si ignorants sur la religion appartiennent souvent à une classe élevée de la société, même à des parents très-bons chrétiens. On apprend bien à un enfant que Dieu a créé le monde, qu'il est tout-puissant, qu'il faut le servir, le prier; mais leur parle-t-on de la Providence, les accoutume-t-on à la considérer dans toutes les choses de la vie, à avoir en elle, dans tous les événements, cette confiance qui donne tant de courage pour les supporter?

Non-seulement on ne leur apprend pas tout ce qu'on devrait leur apprendre à cet égard, mais ils sont encore exposés à entendre des maximes toutes contraires. Comment pourraient-ils avoir des idées justes, quand la plupart du temps on en exprime de fausses devant eux! Que sont les conversations dans les salons? Je vous le demande; n'entend-on pas continuellement vanter, prôner, exalter ce que l'Évangile condamne? Ne voit-on pas tous les jours des personnes vicieuses, reconnues même pour telles, parce qu'elles sont riches, puissantes, jouir d'une grande considération? tandis qu'une personne pauvre, mais pleine de mérite, sera méprisée. Le monde ne traite-t-il pas

d'imbécillité le pardon des injures, dont l'Évangile fait une si grande vertu ? Ne voit-on pas souvent qu'une personne méprisable est accueillie avec empressement dans la société, parce qu'elle a des talents, de la politesse ; et souvent une personne d'un grand mérite, d'une haute vertu, parce qu'elle aura manqué à un de ces petits usages reçus, sera moquée, tournée en ridicule ? Pendant six semaines peut-être ce petit manquement sera sur le tapis, on en plaisantera sans fin. Quel effet cette conduite doit-elle produire sur un enfant qui en est témoin, sinon de lui faire attacher beaucoup d'importance à des usages de politesse, et aucune à ce qui est essentiel, la morale, la religion ?

Rien n'est perdu avec les enfants : ils entendent tout, et on se gène trop peu devant eux. Encore si une mère, ne pouvant éviter qu'un enfant entende tant de choses fâcheuses, avait du moins le bon esprit d'y remédier en particulier en lui en faisant sentir tout le danger ! Mais non, la plupart du temps on n'y pense seulement pas. Voilà donc ce qui germera dans le cœur d'un enfant.

Il faut reprendre les enfants avec beaucoup de douceur, surtout sur les choses de peu d'importance. Il y a des fautes plus essentielles, pour lesquelles il faut réserver plus de sévérité.

Il faut profiter de toutes les occasions pour insinuer *de bonnes choses*. En général, on cause

trop peu avec ses enfants; ce serait pourtant un moyen facile de leur donner des leçons bien salutaires, et qui certainement ne les ennuieraient pas.

SUR LES CONVERSATIONS.

Jeudi 20 octobre. — 1831.

Cette instruction roule sur deux sujets : d'abord il ne faut pas parler de soi avantageusement, il ne faut pas se vanter, comme on dit généralement; ensuite il ne faut pas dissimuler ses sentiments religieux, sous prétexte de s'accommoder aux temps.

L'auteur du petit livre me paraît, contre son ordinaire, un peu sévère à cet égard. Certainement il ne faut pas parler de soi avec orgueil et dans la vue unique de s'attirer les louanges des hommes; mais il est permis et très-légitime de rechercher leur estime. Nous voyons dans l'*Introduction à la Vie dévote* les avis que saint François de Sales donne à cet égard, et comment on peut concilier avec l'humilité le soin de sa réputation. Nous devons désirer une bonne réputa-

tion, elle contribue même à notre salut; car ce soin que nous aurons de notre réputation nous empêchera de rien faire de mal, et nous portera tout naturellement à la pratique du bien. Il ne faut pas permettre que l'orgueil s'empare de nous, et nous fasse perdre le mérite du bien que nous pouvons faire; mais il ne faut pas non plus, lorsque cela peut être utile à l'édification de nos frères, cacher ce que nous faisons de bien. Il est même beaucoup de circonstances où nous sommes obligés de le laisser voir, comme pour l'opposer au torrent du mal qui déborde de tous côtés. Jésus-Christ a dit qu'il ne faut pas que notre main gauche sache ce que fait la droite; mais il a dit aussi : *Ne cachez pas votre lampe sous le boisseau*. Il faut donc savoir concilier ces deux préceptes.

Beaucoup de personnes pieuses, craignant de perdre par l'amour-propre le fruit de leurs bonnes œuvres, les cachent avec trop de soin : de sorte qu'il n'en résulte pas de l'édification pour le prochain; c'est un tort. Conservez secrètes, à la bonne heure, quelques-unes de vos bonnes œuvres; mais ne craignez pas de laisser voir le bien que vous faites, lorsqu'il peut en résulter le bon exemple. Si l'amour-propre vient vous tourmenter, faites-le taire en ne vous en occupant pas, *en le méprisant*; et l'ennemi de votre salut,

voyant qu'il ne peut pas vaincre de cette manière, vous laissera en repos. Que la crainte de l'amour-propre ne vous empêche donc pas de faire le bien. Il vaut mieux qu'il vous vienne vingt pensées d'amour-propre que de négliger une bonne action. Les personnes pieuses confondent trop souvent la tentation avec le péché. Il n'y a pas péché dans la tentation, quand il n'y a pas consentement.

Ces craintes de retour sur vous-mêmes ne doivent pas vous arrêter. Dites-moi, n'en avez-vous pas l'expérience tous les jours, vous est-il jamais arrivé de faire le bien sans éprouver une sorte de satisfaction d'amour-propre? Eh bien, si vous vous étiez arrêté là, que vous eussiez renoncé à cette bonne œuvre, dans la crainte de ces pensées d'amour-propre (qui sont fatigantes, pénibles, j'en conviens, mais qui ne dépendent pas de nous et dans lesquelles nous ne péchons pas), n'auriez-vous pas eu grand tort? Tout ceci doit être bien compris; la seconde question est plus difficile à résoudre.

Comment concilier dans les conversations les devoirs de la religion avec les idées du monde? Il y a des gens pour lesquels rien n'est plus facile, et qui savent parfaitement accorder Dieu et le monde, ce que Jésus-Christ a dit être *impossible*. Quand ces personnes se trouvent dans une

société pieuse, vous les prendriez pour des saintes, tant elles semblent pénétrées de sentiments religieux, tant elles disent de belles choses; mais quand elles se trouvent ensuite dans une société où la religion est attaquée, elles sont tout aussi complaisantes, elles ont l'air d'approuver de même tout ce qu'elles entendent. Elles appellent cela un esprit conciliant; mais qu'est-ce? je vous le demande; qu'un lâche respect humain. Il ne faut pas déguiser ses sentiments, surtout dans ce siècle, où le mal fait tant de progrès; il faut cependant accorder quelque chose au temps où nous vivons. Si vous vous trouvez dans une société où l'on parle mal de la religion, aurez-vous donc l'air d'approuver? n'oserez-vous prendre le parti de votre Dieu? rougirez-vous de lui, irez-vous sourire aux blasphèmes? Non, manifestez franchement vos sentiments, sans aucune crainte; mais prenez garde (car c'est ici surtout qu'il faut de la prudence), n'allez pas ramasser le gant, qui peut-être n'a pas été jeté. Si ce ne sont que des mots dits au hasard, comme on en entend si souvent dans le monde, n'allez pas prendre fait et cause, et vous embarquer dans une discussion, où, faute d'instruction suffisante, vous seriez promptement vaincu. Voyez auparavant si vous êtes assez foncé sur le sujet en question pour ne pas craindre *une défaite*. Puis pensez à ceux qui

sont présents ; ce sont peut-être des enfants, qui comprendront bien ce qu'on dira contre la religion, mais qui ne comprendront pas aussi bien vos explications. Ainsi donc, s'il est question d'une chose importante, si votre silence compromet votre religion, ne restez pas muet, prenez la parole ; s'il ne s'agit que d'une attaque légère, laissez prudemment tomber la chose.

Mais c'est surtout dans l'intérieur des ménages qu'il est essentiel qu'une femme sache bien comment elle doit se conduire à cet égard ; ce qu'elle peut accorder, ce qu'elle doit refuser. Il ne faut pas qu'au lieu de ces entretiens si doux qui doivent exister entre deux époux, la femme transforme ses conversations en disputes théologiques ; qu'elle soit continuellement argumentant, prêchant son mari, comme malheureusement cela se rencontre si souvent. Ce n'est certainement pas, je vous le déclare, le moyen de convertir vos maris, c'est bien plutôt celui de leur faire détester cette dévotion qui vous rend si sévères. Souvent un mari n'a pas de religion, il a été élevé sans principes, il vous voit fort occupée de pratiques de dévotion qui le gênent. Est-ce le moyen de la lui faire aimer ? Il voudrait que vous restassiez chez vous, et vous sortez sans cesse pour aller à la messe, à un sermon ; il voudrait jouir de votre société, il aime à vous

trouver là, et vous ne savez pas apprécier ce bonheur, si grand pour une femme, de voir son mari se plaire dans sa société, la rechercher. Ah! combien de femmes, faute de bien comprendre cela, gâtent ainsi leur position! Ce mari, qui n'a pas de religion, croit qu'elle exige toutes les pratiques auxquelles vous vous livrez, et il s'en éloigne davantage. Vous lui ferez prendre en grippe le confesseur, auquel il attribuera peut-être toutes ces pratiques, tandis qu'il vous recommande tout le contraire. Ah! que c'est bien plutôt par votre douceur, par votre complaisance que vous pourriez parvenir un jour à la conversion de votre mari! Et vous en auriez bien plus de mérite devant Dieu, parce que vous auriez celui du sacrifice de votre volonté, ce qui en est un très-grand. Je sais que les personnes pieuses ne trouvent rien de plus doux que les exercices de piété. Mais en vous privant d'aller à la messe un jour où elle n'est pas d'obligation, d'entendre un sermon, de faire tel ou tel acte de religion, croyez-vous pour cela que la grâce de Dieu vous manque? Les a-t-il donc attachées, ses grâces, à tel ou tel lieu? Ne viendront-elles pas vous trouver aussi bien chez vous qu'à l'Église? Ne sont-ce pas les dispositions du cœur qui les attirent.

Règle générale : Lorsqu'une femme a un mari *qui n'a pas de religion*, et que ses pratiques de

dévotion peuvent lui déplaire, comme la paix d'un ménage doit passer avant tout, elle doit se priver de tout ce qui n'est pas d'obligation, et ne tenir qu'à ce qui est obligatoire; mais alors elle doit y tenir d'autant plus qu'elle abandonne tout le reste. Il ne faut pas faire comme beaucoup de femmes, qui au commencement de leur mariage, croyant devoir tout céder, ne se réservent rien, et se laissent imposer un joug dont elles ne peuvent plus s'affranchir ensuite. Dès qu'on a fait une concession sur ce qui est devoir, il faut bientôt en faire vingt autres, et l'on finit ainsi par tout abandonner. Ainsi donc, que ce soit bien entendu : la plus grande complaisance pour sacrifier tout ce qui n'est pas strictement devoir, mais point de concession sur ce qui est devoir.

DES DOUTES DANS LA FOI.

Dimanche 23 *octobre*. — 1831.

Ces doutes viennent particulièrement et tourmentent davantage au moment de la communion; c'est aussi souvent lorsqu'on éprouve des chagrins, des peines, que ces doutes viennent ébranler la foi.

D'abord, au moment de la communion, à ce moment où l'on voudrait être tout à Dieu, les tentations contre la foi nous sont suscitées par le démon, pour nous éloigner de Dieu. Si les personnes pieuses que ces doutes tourmentent savaient bien distinguer la tentation du péché, elles ne se troubleraient pas tant; elles penseraient que Dieu permet ces tentations pour éprouver leur foi, qu'elles n'en sont pas coupables; que dès là que ces tentations les affligent, c'est une preuve qu'elles n'y donnent pas consentement : or, sans consentement il n'y a pas de péché. D'ailleurs une chose qu'il faut bien se mettre dans la tête, c'est que la meilleure manière de combattre les tentations, c'est de ne pas s'en inquiéter. Si l'on observait cela dans le commencement de la tentation, on éviterait bien des troubles de conscience, souvent même bien des fautes; tandis qu'en écoutant la tentation on l'accroît. Si vous éprouvez des doutes une première fois au moment de la communion, et qu'au lieu de les rejeter vous vous en tourmentiez, vous êtes bien sûrs qu'à la communion suivante il vous en reviendra plus encore; et ainsi, au lieu de trouver dans la communion le bonheur si doux de converser avec Dieu, de s'unir à lui par le sacrement de son amour, on fait de cet acte si saint une espèce de *supplice*. De là on perd le goût de la

communion, on s'en éloigne; et c'est tout simple : peut-on aimer ce qui rend si malheureux, ce qui met à la torture? Mais il y a des personnes qui semblent ne vouloir vivre que de tourments, qui les recherchent pour ainsi dire à tout instant; il semble que ce soit leur plaisir (chacun le prend où il le trouve) : comment faire avec de telles personnes?

Il ne faut pas s'étonner de ces doutes, ils sont naturels. La foi est une vertu : qui dit vertu dit combat; il faut donc que notre foi soit éprouvée, et qu'elle résiste à l'épreuve; sans cela point de vertu.

Il est certains caractères, certaines dispositions qui rendent faciles certaines vertus. Là il n'y a pas de combat pour faire le bien; mais croyez-vous qu'il y ait beaucoup de mérite dans ces vertus de tempérament? Pour qu'il y ait vertu il faut qu'il y ait combat et victoire. On ne pense pas assez que cette vie est une vie d'épreuves, auxquelles Dieu a attaché une récompense, qu'il faut mériter; c'est ce qui fait que beaucoup de gens (il faudrait dire la plupart), lorsqu'ils se voient en proie à quelque peine, ne manquent pas de se plaindre et d'accuser même souvent la Providence d'injustice. Ils comparent leur position avec celle des autres : ils disent *qu'il leur* arrive des maux qu'ils n'ont pas méri-

tés, qu'ils ont toujours été vertueux, qu'ils ont toujours servi Dieu, et que Dieu ne les a pas récompensés, tandis qu'ils voient, au contraire, des gens qui font le mal, et qui sont heureux; que le bonheur est toujours pour les pécheurs. D'abord est-il vrai que le bonheur soit pour ceux qui font le mal? Est-ce bien prouvé? Savez-vous ce qui se passe dans le cœur du coupable? Il n'a souvent que l'apparence du bonheur. Puis raisonner ainsi, c'est ne penser qu'à cette vie. En supposant que le pécheur soit réellement heureux en ce monde, n'en est-il pas une autre, où il sera puni? N'envisageons donc notre séjour sur la terre que comme un pèlerinage, une vie d'attente, un moyen d'arriver au ciel. Ah! si nous pensions souvent à ce ciel, qui devrait être l'objet de tous nos vœux, serions-nous si sensibles aux maux de la vie, nous plaindrions-nous de souffrir, quand nos souffrances peuvent nous le mériter?

SUR

NOTRE PEU DE CONFIANCE EN DIEU.

Jeudi 24 novembre. — 1831.

Quatre causes surtout produisent notre peu de confiance en Dieu : trop d'humilité, ou une humilité mal entendue, notre négligence à correspondre aux grâces de Dieu, trop d'orgueil, et enfin trop de confiance en nous-mêmes.

Premièrement, trop d'humilité ou une humilité mal entendue. On ne veut pas reconnaître le bien qui est en soi, les progrès qu'on a pu faire dans la piété ; on croit que c'est manquer à la vertu de l'humilité : mais c'est bien plutôt manquer de reconnaissance envers Dieu. C'est, ou parce que vous ne daignez pas les remarquer ces dons, ou parce que vous vous les attribuez, que vous craindriez de vous laisser aller à l'amour-propre en les reconnaissant, en convenant que vous les possédez. Ne vaudrait-il pas mieux y aller plus simplement, et remercier Dieu des dons qu'il vous a accordés? En les niant nous manquons de reconnaissance, et nous ne sommes cer-

tainement pas plus humbles. Nous le serions bien davantage si, à la vue de toutes les grâces que Dieu nous a faites, nous pensions quelquefois à ce que nous avons été, à ce que nous avons fait, à ce que nous ferions encore, si Dieu nous abandonnait à nous-mêmes. Ne trouverions-nous pas bien en cela de quoi nous humilier? Si nous vivons mieux que nous avons vécu dans d'autres temps, si nous avons fait quelques progrès dans la piété, reconnaissons-le, mais pour en remercier Dieu, pour l'en bénir.

L'humilité est la vertu la moins pratiquée, parce qu'elle est en général la plus mal entendue, même dans quelques ouvrages qui en traitent, où la plupart du temps elle est exagérée. Il n'est pas nécessaire pour pratiquer l'humilité de cacher, d'enfouir ses talents, ses qualités, mais de ne pas s'en applaudir.

Deuxièmement, notre négligence à correspondre à la grâce. Dieu ne nous en accorde que pour nous mettre dans le cas d'en obtenir de nouvelles. Il veut que nous avancions dans le chemin de la piété; il demande de nous la fidélité à répondre à ses inspirations : il importe seulement de bien examiner si c'est réellement une inspiration de Dieu, ou simplement, comme cela arrive quelquefois, un caprice ou l'entraînement de *quelque disposition* naturelle. Ainsi une femme

qui aurait l'idée de quitter son mari, ses enfants, pour aller passer des heures à l'église, serait bien folle si elle prenait cela pour une inspiration. Tout ce qui tend à l'exagération dans la piété ne vaut rien. Il ne faut jamais que notre piété soit à charge à ceux qui nous entourent.

Troisièmement, notre amour-propre, qui nous fait compter sur nos propres forces, et pas assez sur celles de Dieu. De là viennent la plupart de nos chutes. Nous avons compté sur nous-mêmes, nous nous sommes crus bien affermis; les rechutes sont arrivées, alors, mécontents de nous, parce que nous nous sommes fiés à nous-mêmes, nous nous sommes découragés. Mettons notre confiance en Dieu, comptons sur son secours, persuadons-nous bien qu'il veut nous sauver, qu'il nous donnera pour cela les moyens nécessaires : humilions-nous devant lui de nos chutes, et relevons-nous aussitôt. Abaissons notre orgueil, ne nous croyons pas tout de suite capables d'une grande perfection; pensons que nous ne soutiendrons peut-être pas cet état de ferveur, attendons-nous à faire des chutes; et si nous en faisons, encore une fois, hâtons-nous de nous relever. Nous ne nous découragerons pas de nos chutes quand nous nous serons réellement confiés en Dieu.

Enfin la quatrième cause est de trop compter

r nous-mêmes pour notre conversion, de croire e nous en aurons le temps, de croire qu'il us sera facile de revenir au bien quand nous udrons, de remettre au lendemain la réforme notre vie. Certainement beaucoup de gens ntent bien qu'ils ne font pas ce que Dieu demnde d'eux, et ils sont bien dans l'intention ne pas mourir dans cet état. Ils comptent m, dans un temps plus éloigné, réformer leur ; ainsi ils diffèrent de jour en jour, et ils atndent du temps ce qu'ils devraient faire tout suite; mais l'auront-ils, ce temps, Dieu le ur a-t-il promis? Il faut donc qu'ils pensent à ur salut, qu'ils y travaillent, et qu'ils comptent ur cela sur le secours de Dieu, et non sur leurs opres forces ni sur le temps.

SUITE

U MANQUE DE CONFIANCE EN DIEU.

Jeudi 16 décembre. — 1831.

Deux causes contribuent encore au manque de nfiance en Dieu : c'est qu'on n'a point d'espénce chrétienne: c'est qu'on juge mal de Dieu de soi-même.

On n'a point d'espérance; c'est la vertu dont on s'occupe le moins, on n'y pense pas seulement, tellement qu'on pèche continuellement contre cette vertu, sans s'en inquiéter le moins du monde; elle est cependant tout aussi nécessaire au salut que la foi, que la charité. Ces trois vertus forment un tout, sans lequel le salut est impossible. Si l'on a des doutes contre la foi, si l'on pèche contre cette vertu, on ne manque pas de s'en accuser, et l'on a raison sans doute; mais combien pèche-t-on contre l'espérance, sans s'en accuser jamais! On oublie donc que sans espérance il n'y a pas de contrition. La contrition n'est pas seulement le regret et la détestation du péché; il faut encore qu'elle renferme l'espérance du pardon. Si dans votre détestation du péché vous manquiez d'espérance, en quoi cette détestation différerait-elle de celle des réprouvés! Croyez-vous qu'ils ne détestent pas le péché encore plus que vous? Toute la différence est que dans leur douleur il n'y a plus d'espérance, et que dans la vôtre vous devez espérer.

De ce manque d'espérance naît le découragement, découragement coupable, auquel on ne songe pas, et qui est bien commun dans le monde. A voir cette indifférence avec laquelle on dit tranquillement que le salut est bien difficile (quoiqu'on sache très-bien ce qu'il faudrait

re pour y arriver), il est facile de recon-
ltre qu'on s'abonnerait volontiers à n'y pas
vailler. On abandonne la sainteté aux âmes
ivilégiées. Oui, le salut est difficile; mais Dieu
st-il pas là, ne vous aidera-t-il pas? Quand
us dites, quand vous répétez avec décourage-
nt, que le salut est difficile, vous ne l'espérez
nc pas? Quoi! vous consentiriez à désespérer
votre salut? Et ne seriez-vous pas plus cou-
ble en cela que par toutes les fautes que vous
urriez commettre?

Ensuite on juge mal de Dieu et de soi. On ne
ise pas assez que Dieu est bon, qu'il veut nous
iver, qu'il a tout fait pour cela. On se le repré-
ite toujours comme armé d'un fouet, et prêt à
nir; on ne pense jamais qu'à sa rigueur. Oui,
st juste, mais il est bon; il est sévère, mais il
miséricordieux. Eh quoi! nous douterions de
bonté de celui qui a tout fait pour nous, qui a
mé sa vie pour nous, qui se peint sous les
its du bon pasteur, du père de famille?

Nous jugeons mal aussi de nous-mêmes, nous
us exagérons notre indignité, ce qui ne produit
nous d'autre effet que le découragement. Nous
ons : « Je suis trop coupable pour que Dieu
me pardonne! » Mais de plus grands coupa-
s ne sont-ils pas devenus de grands saints?
Je suis trop coupable pour que Dieu me par-

« donne! » Quand vous avez bien détesté vos péchés, que vous avez médité depuis dix ans, peut-être vingt, sur votre indignité, en êtes-vous meilleur? Il faudrait dire à certaines personnes scrupuleuses d'éviter de penser à leurs péchés; oui, comme on évite une mauvaise pensée. Ne pensez pas tant au péché, et pensez davantage à la disposition actuelle de votre âme; examinez-la bien, faites-la connaître à votre confesseur; de concert avec lui, cherchez à sortir de ce découragement; venez à Dieu avec confiance, avec espérance. Du moment où l'enfant prodigue vit ses égarements, s'arrêta-t-il à les déplorer? dit-il : « Je suis trop coupable pour que mon père « me pardonne? » Non; il dit : « J'irai trouver « mon père; » et il y alla; et le bon père, qui l'attendait toujours, le vit de loin, courut au-devant de lui, l'embrassa, le consola, le revêtit de magnifiques habits, et fit tuer le veau gras en son honneur. C'est sous une si touchante parabole que Dieu se peint à notre égard, et nous douterions de sa miséricorde! Ah! que ce doute serait coupable!

DES DÉFAUTS

QUI NUISENT A LA PERFECTION.

Mardi de la 4e semaine de l'Avent. — 1831.

ı des défauts qui nuisent le plus à la perfec-
c'est l'amour-propre; cet amour-propre
nous fait rapporter toujours tout à nous-
e, cet amour-propre qui ne se départ de
qui veut trouver son compte partout, qui
que nous nous croyons si supérieur aux au-
et qui nous porte à le leur faire sentir à
ne instant. Puis nous nous plaignons après
de n'être point aimé! A combien de per-
s n'entend-on pas dire : « Je ne trouve point
cœur qui réponde au mien; jaurais besoin
tre aimé, je ne le suis point! » Mais en pre-
ous les moyens? Commencez par aimer
même de cet amour de charité qui rend si
ble, si indulgent, si bon pour les autres.
eu de ne songer qu'à vous, comme vous le
, oubliez-vous un peu, oubliez un peu cet
r-propre, qui vous rend quelquefois si sé-
, si injuste, si peu aimable dans votre inté-

rieur, et alors vous ne vous plaindrez plus de rencontrer de l'ingratitude, de trouver des cœurs froids et secs.

La charité ne consiste pas seulement à donner aux pauvres, celle-là n'est pas toujours difficile à pratiquer; mais qu'il l'est bien plus d'être réellement charitable dans ses discours, dans ses manières; de pardonner, de supporter les coups d'épingle que l'on reçoit si souvent dans la vie; d'être indulgent pour les faiblesses des autres! Et que ce mérite de tous les jours est grand, qu'il coûte bien davantage! Là rien ne satisfait l'amour-propre; cette petite victoire de tous les instants n'a rien d'éclatant; le monde ne la remarquera pas, mais Dieu la verra; le monde n'en parlera pas, mais Dieu l'inscrira au livre de vie!...

Un autre obstacle encore à la perfection, c'est de ne pas se persuader qu'elle est possible dans tous les états; c'est de se plaindre du sien, et de croire qu'on se sanctifierait bien mieux dans un autre. Telle femme mariée ayant un ménage à tenir, des enfants à élever, envie le loisir d'une dame de charité, par exemple, qui passe sa vie à visiter les pauvres et à courir les églises. Elle croit que la perfection est là. « Oh! si je pouvais en faire autant! » dit-elle. Cette femme aurait bien plus de mérite si elle était douce, *bonne* et aimable pour ce mari qu'elle n'aime

pas, si elle élevait ses enfants avec soin, si elle réglait mieux sa maison, si elle veillait à ce qu'il ne s'y passât rien de mal. Mais surveiller ses domestiques, c'est la chose à laquelle on ne pense nullement. C'est pourtant un devoir essentiel pour une maîtresse de maison. On ne songe même pas à s'accuser de négligence à cet égard. Quand on vient à confesse, on n'en parle jamais; ce n'est que dans le cas où il est arrivé un grand scandale dans la maison qu'alors on se dit : « C'est peut-« être un peu ma faute! » Et l'on s'en accuse en passant, comme d'une chose légère.

La perfection est de tous les états, elle ne demande rien d'extraordinaire; malheureusement nous voulons toujours l'aller chercher au loin, sans voir qu'elle est à notre porte : chacun se fait ainsi (passez-moi l'expression) une espèce de marotte qu'il poursuit vainement, et il néglige la véritable perfection, qui consiste uniquement dans le simple accomplissement des devoirs de l'état dans lequel Dieu nous a placés.

Arrivés au dernier jour de notre vie que nous serons heureux de pouvoir dire à Dieu : « Sei-« gneur, je n'ai rien fait d'extraordinaire, mais « j'ai accompli fidèlement la tâche que vous m'a-« viez imposée; vous ne pouvez pas me refuser « la récompense que vous avez promise à l'ac-« *complissement de votre volonté!* »

IIe DÉFAUT

QUI NUIT A LA PERFECTION.

LA TRISTESSE [1].

25 Décembre. — 1851.

Sans doute on peut s'attrister des mau
règnent sur la terre, du mal qui s'y comm
cette tristesse-là vient de Dieu ; mais encore
il la renfermer dans de justes bornes. Il es
autre tristesse, qui vient du découragemen
vue de nos péchés ou des défauts de notre c
tère ; celle-là ne remédie à rien, et elle nous
à charge à nous-même et aux autres.
attrister à la vue de nos péchés est bien
souvent l'effet de notre amour-propre que
d'une véritable contrition, puisque la cont
doit être accompagnée de l'espérance ; tandi
cette tristesse porte au découragement, et
d'un mécompte de l'amour-propre, qui s
flatté vainement de parvenir à une perf
imaginaire. De là il arrive qu'après la chute

[1] Dans la *Conduite d'une dame chrétienne.*

est inévitable lorsqu'on a tant compté sur soi-même et si peu sur Dieu), on se décourage. Soyons bien pénétrés de cette vérité, que la perfection ne consiste pas tant dans la perfection en elle-même, à laquelle, nous avons beau faire, nous ne parviendrons jamais, que dans le désir d'y arriver en faisant tout ce qu'il faut pour cela.

Travaillons à bannir cette tristesse de caractère qui nous rend sombres, susceptibles, ennuyeux, fatigants pour les autres et pour nous-même, et qui donne trop souvent aux gens du monde l'idée que la religion est triste et sévère, parce que plusieurs de ceux qui la professent se laissent trop aller à une morosité qui éloigne d'eux.

Recourez à Dieu, exposez-lui vos peines, il les soulagera; mais quoi, vous êtes affligés, et vous ne priez pas!...

CONTINUATION

DE LA TRISTESSE.

Jour de Saint-Étienne. — 1831.

Beaucoup de personnes pieuses sont encore sujettes *à se laisser aller* à la tristesse et aux mur-

mures pour certains devoirs de société qui leur déplaisent, et dont elles voudraient se dispenser; comme de certaines visites à recevoir ou à faire; des repas longs et ennuyeux, auxquels il faut assister, que quelquefois même il faut donner; des assemblées, des plaisirs du monde, auxquels on ne peut échapper. On se plaint beaucoup de toutes ces choses; il semble que si l'on pouvait s'en affranchir, on serait heureux de se donner tout à Dieu : tandis que si on ne les avait pas, ces devoirs de société, on n'en serait peut-être pas plus à lui. C'est une illusion qu'on se fait. D'ailleurs, ces devoirs sont dans les vues de Dieu, ils ne s'opposent point à votre sanctification; au contraire même, souvent elle est attachée à leur accomplissement.

Vous êtes dans un état, est-ce vous qui vous y êtes mis? La plupart du temps ce sont les circonstances, et c'est Dieu qui les règle. Toutes les positions sont dans ses vues. Vous êtes mariée, vous avez des enfants, une maison à tenir, vous enviez l'existence d'une femme veuve qui peut donner tout son temps à la prière et aux bonnes œuvres. Dès lors vous vous écartez des voies du salut, puisqu'il est pour vous dans l'état où la Providence vous a placée, et non dans une vie qui serait plus de votre choix. Par là vous manquez d'acquiescement à la volonté de Dieu. Mais

un besoin de se plaindre. Arrive-t-il une
: au moment où l'on voulait sortir pour
ıdre un sermon? faut-il écouter une longue
ınuyeuse conversation? que de murmures!
ɜlle importunité! dit-on; c'est insupportable,
n'a jamais un instant à soi! » Que sais-je,
tout ce qu'on dit en pareil cas? On n'aurait
-être pas profité de ce sermon; et que de
ɪes on acquerrait aux yeux de Dieu si l'on
t montrer douceur et charité à cette per-
ɔ importune, si l'on savait supporter cette
ariété!

faut, parce que cela convient à un mari,
ɜr un repas, rester longtemps à table : c'est
e son gré, à la bonne heure; cependant on
bligé de le faire, et il faut le faire de bonne
. De même il faut savoir vivre dans le mon-
uand par sa position on y est forcé. Tous les
ı de retraite, de vie solitaire, ne sont pas
ırs des désirs de sainteté; il n'est pas néces-
de fuir le monde pour se sanctifier. On peut
ı, lorsque par état on n'est pas obligé d'y
s'y montrer pour l'édifier, y porter l'exem-
ɜ la douceur, de la patience, de la charité,
ffabilité. Il est bon que les personnes pieu-
ouvent que la religion n'est point ennemie
laisirs légitimes, qu'elle n'est point sévère,
indulgente pour les autres; qu'elle n'est

point triste, mais qu'elle est la source d'u
douce et aimable gaieté.

ENCORE SUR LA TRISTESSE.

Jour de Saint-Jean après Noël. — 1831.

L'auteur du petit livre insiste beaucoup sur
défaut, parce qu'il nuit plus qu'on ne pense a
progrès de la piété. Aujourd'hui c'est particuli
rement de la langueur du cœur dans les exer
ces de piété qu'il nous entretient, de cette la
gueur qui fait qu'on ne trouve aucun goût da
la piété, qui fait que tout ennuie, fatigue, déplaî
On se décourage, on se tourmente de cette di
position, au lieu de chercher à y remédier. O
est fatigué de soi-même, on en fatigue aussi l
autres. On sort d'un exercice de piété où l'on n
rencontré que sécheresse; on revient mécontent
et on fait retomber ce mécontentement sur ceu
qui nous entourent et qui n'en sont pas caus
C'est ainsi qu'on ajoute au mécontentement
soi-même un nouveau mécontentement de so
même, parce qu'on sent bien que l'on a été i
juste, et pour une conscience timorée, pour u

esprit droit qui est accoutumé à veiller sur soi, c'est une pensée pénible.

Ce regret de ne pas bien prier ne vient pas toujours du désir de mieux prier; il vient la plupart du temps de ce que nous voudrions trouver de l'attrait dans la prière, parce que cela nous plairait, et que nous nous recherchons en tout. Nous attachons beaucoup d'importance à certaines prières, à certains exercices de piété, et nous n'en attachons pas assez à vouloir ce que Dieu veut, à être ce qu'il veut que nous soyons. Quoique nous prions sans goût, nous pouvons bien ne pas prier sans mérite : ainsi continuons d'être fidèles à la prière.

Il faut tâcher de sortir de cet état de tiédeur; et pour cela il faut commencer par en examiner la cause.

Il en est deux qui peuvent le produire : ce peut être une épreuve que Dieu nous envoie; ce peut être une punition de nos péchés, particulièrement de notre orgueil, qui produit naturellement la sécheresse de cœur, car celui qui s'attribue les dons de Dieu, qui ne s'humilie pas devant lui, qui conçoit de hauts sentiments de lui-même, mérite bien que Dieu lui refuse ces consolations, ces douceurs dans la prière, qui sont la récompense des âmes humbles et pures.

Comment connaître si cette tristesse est épreuve

[illegible] pas perdu dans la foule, [illegible] [illegible]. Ce sera toujours une occasion de [illegible] [illegible] soi; de parler de soi; c'est si doux, ce[illegible] [illegible], les exagérations dans lesquelles on [illegible] avec son confesseur, contre lesquelles il [illegible] toujours en garde; et l'on s'expose ainsi [illegible] mal dirigé. Il faut se faire connaître tel qu[illegible] au lieu de cela, on amplifie, on se [illegible] trempe toute différente des autres, tou[illegible] [illegible], et quand le confesseur veut vous [illegible] par les moyens ordinaires, par l'expérien[illegible] [illegible], par la connaissance de soi-[illegible] [illegible], et par les confessions qu'il a [illegible] comme il faut toujours se distinguer, avoir [illegible] que chose de particulier à soi, on dit [illegible] « père, je vous assure que je ne suis pas [illegible] « comme un autre; ce qui convient aux [illegible] « ne me convient pas. » Que résulte-t-il [illegible] Qu'on ne se laisse pas diriger; qu'on ne fait [illegible] progrès dans le bien; que depuis dix ans, [illegible] être vingt, des confessions fréquentes ne [illegible] ment rien. Ne subtilisons pas tant la piét[illegible] lons-y plus simplement. Occupons-nous pl[illegible] plaire à Dieu qu'à nous-mêmes. Soyons hu[illegible] et charitables. L'humilité, la charité, voilà [illegible] se réduit toute la perfection.

IVe DÉFAUT.

Vouloir trop s'assurer de l'état où l'on est avec Dieu.

Jeudi 5 janvier. — 1832.

Pourquoi mettre cette importance à savoir où nous en sommes avec Dieu? à quoi sert de se tourmenter à ce sujet? à quoi cela remédie-t-il? N'est-il pas nécessaire, au contraire, que nous soyons dans l'ignorance à cet égard? Ne serait-il pas à craindre, si nous étions sûrs d'être en grâce avec Dieu, que nous nous reposassions trop sur cette idée, et que nous ne travaillassions plus aussi efficacement à notre salut? Ou, si nous nous savions dans la disgrâce, ne serait-il pas à craindre que cela ne nous décourageât? Orgueil et découragement, telle est en général notre histoire à tous; et dans cette alternative nous restons au point où nous sommes, sans faire aucun progrès dans la piété. Nous prenons de bonnes résolutions, nous les observons quelques jours, et puis nous nous laissons abattre; et pendant ces moments d'accablement dans combien de fautes ne tombons-nous pas! Il ne coûte pas beaucoup alors

a-t-il jamais opéré une conversion? Tandis que souvent un mot lancé par un de ces cerveaux brûlés, de ces êtres qui parlent à brûle-pourpoint, est venu exciter des remords chez ce pécheur, porter la lumière au fond de sa conscience. Ce mot a souvent plus fait que ce qu'ont pu dire des personnes éclairées. C'est vers nous que viennent ensuite ceux à qui la conscience a parlé; et quand nous leur demandons ce qui les a touchés, ils nous disent souvent que c'est un mot lancé au hasard par une personne de peu d'importance. On dira peut-être à cela: « Mais faut-il donc parler à « tort et à travers? » Non; il faut saisir toutes les occasions de placer un mot utile, d'insinuer une bonne pensée, d'éclairer une conscience; c'est comme des jalons que l'on poserait pour ouvrir un chemin.

En déguisant toujours la loi de Dieu, que gagne-t-on? D'abord c'est une véritable lâcheté; ensuite, en la rendant si facile, si relâchée, c'est tromper ceux auxquels on l'annonce; car enfin il faudra bien en venir à certaines vérités sévères de notre religion; et qu'arrivera-t-il? C'est que cet homme qui aura voulu l'embrasser, et auquel on l'aura déguisée, n'aura pas compté sur les difficultés, et qu'à la première peut-être il reculera.

Il ne faut pas non plus chercher à nous appuyer *sur notre* propre sagesse: tout cet échafaudage

de raison humaine croulera bien vite si Dieu n'est pas là. Appuyons-nous sur lui, et sur lui seul.

VIe DÉFAUT.

Estimer trop peu les biens éternels.

Jeudi 9 février. — 1832.

Comment se fait-il que les personnes qui font profession de piété aient trop peu de foi pour estimer assez les biens spirituels ? Elles s'étonneraient sans doute de ce reproche de manquer de foi ; il est cependant bien mérité. On croit les vérités de la religion ; mais croit-on réellement au bonheur du ciel, quand on y pense si peu, quand on fait si peu pour le mériter ? Depuis longtemps on mène une vie chrétienne, on a renoncé à tous les gros péchés, on serait désolé de s'en permettre aucun, parce qu'on sait qu'ils mènent en enfer et qu'on ne veut pas absolument y aller : mais le purgatoire ! ah ! c'est l'objet de l'ambition. Si l'on avait la certitude d'y aller, il semble qu'on n'aurait plus rien à désirer ; et ce ciel, ce beau ciel qui *nous est promis et* qu'il nous faut mériter, qui

s'en occupe, qui y aspire, qui travaille à l'obtenir! Cependant ce serait l'attente de ce ciel, nos élans vers le ciel, qui nous feraient réellement marcher dans les voies de la perfection, parce que rien ne serait plus propre à nous exciter à la correction de nos défauts. Nous sommes exempts de grandes fautes, c'est vrai; mais de combien de petites ne nous rendons-nous pas coupables? Nous avons bien une apparence de vertu, de régularité; on se contraint à l'extérieur, mais dans son intérieur!... Ah! c'est là que tous nos défauts se retrouvent. Tous ces défauts de caractère dont nous souffrons sans doute, et dont surtout nous faisons souffrir ceux qui nous entourent; car nous ne nous gênons guère pour eux; il y a si longtemps qu'ils nous connaissent, que ce n'est pas la peine de se contraindre : aussi Dieu sait ce qu'ils ont à en endurer! Eh bien, la pensée du ciel nous aiderait à nous en corriger. Si nous le prisions ce ciel comme il devrait l'être, nous craindrions, nous éviterions tout ce qui pourrait retarder de quelques instants seulement sa jouissance.

La pensée du ciel nous rendrait meilleurs; elle serait encore une grande consolation dans nos chagrins : et qui n'en a pas? Si nous pensions plus souvent à ce lieu de délices qui nous est réservé, combien n'aurions-nous pas de forces pour supporter les peines de la vie? Qu'elles nous paraî-

traient légères en comparaison de la récompense ! Comme cette pensée nous détacherait des biens périssables de ce monde, qui nous absorbent et nous avilissent !

A tout âge nous souffrons. Dans l'adolescence nous commençons à sentir le germe des passions qui dans la jeunesse et dans l'âge mûr vont troubler notre vie ; dans la vieillesse nous souffrons, et des suites de ces passions, et de l'isolement, de l'ennui, de la fatigue, de l'oubli, des infirmités : où trouver la consolation à tant de maux ? Dans la vue du ciel.

Dans les peines de l'âme, dans cette sécheresse de cœur qui afflige tant les personnes pieuses lorsqu'elles se trouvent sans attrait pour la prière, indifférentes pour Dieu, dégoûtées pour ainsi dire du bien, ah ! qu'elles pensent à leur véritable patrie ; c'est là qu'elles seront rassasiées de Dieu sans être lassées, qu'elles l'aimeront à jamais sans partage.

Enfin, dans nos malheurs, même lorsque nous perdons ces êtres qui nous sont si chers, cette pensée du ciel est une véritable consolation, puisqu'elle nous fait voir une patrie où nous ont devancés ceux que nous regrettons. Mais non, on n'y pense point, on gémit, on se plaint ; courbé sur cette terre, à peine élève-t-on les yeux vers le ciel, ou c'est *seulement* pour admirer les astres

qui y brillent; mais le considérer comme notre patrie, notre héritage, jamais peut-être!

Prenons la résolution de nous corriger de nos défauts, de devenir réellement plus chrétiens, et quand nous aurons des peines, recourons à la seule véritable consolation, pensons au ciel!

Pénétrons-nous du véritable esprit de la religion, qui est de nous rendre meilleurs et plus heureux. Pour la plupart la religion se borne à quelques pratiques dont on a l'habitude dès l'enfance. On n'a point, en général, des idées justes sur la religion; on ne s'en sert la plupart du temps que pour s'attrister, se tourmenter, tandis qu'elle doit, en nous améliorant, nous rendre heureux pour le temps et pour l'éternité. Voilà son véritable but.

SUR LES MOYENS DE PERFECTION.

Pendant la retraite de la Pentecôte. — 1832.

Voici les moyens d'arriver à la perfection : premièrement, la prière, à laquelle il faut joindre la méditation. On dit qu'on ne le peut pas; il faut *s'essayer* seulement quelques minutes, persévé-

rer dans cette importante pratique, et on parviendra à vaincre les difficultés qui s'y opposent. Vous vous plaignez de distractions : demandez le recueillement, assistez à la messe tous les jours, autant que vos occupations vous le permettront.

Secondement, faire avec soin son examen de conscience. On le fait, en général; mais on le fait mal. On ne doit pas se borner à la recherche de ses fautes, il faut découvrir la passion dominante. En y mettant un peu de soin, on ne tardera pas à la connaître; et une fois qu'elle est connue, il faut travailler à acquérir la vertu qui lui est opposée. En général, comme nous l'avons dit souvent, c'est l'amour-propre qui est la source de nos vivacités, de nos médisances, et de ce zèle amer qui vient d'une haute estime de notre propre mérite, et qui nous rend si sévères pour les autres. C'est souvent même par amour-propre qu'une mère est plus fâchée des fautes qu'elle voit faire à ses enfants, qu'elle ne l'est de les voir offenser Dieu.

Chez les uns c'est l'égoïsme qui domine, chez d'autres la sensualité, la paresse. (*Après, un tableau bien fait de différents défauts.*) Nous nous connaissons tous; j'ai étudié votre cœur sur le mien. Déplorons devant Dieu les misères auxquelles nous sommes sujets, et nous aurons bien de quoi nous humilier.

Troisièmement, tâcher de conserver la présence

de Dieu, de la porter partout au milieu des affaires, même au milieu des plaisirs où un mari veut que vous alliez.

Quatrièmement, la fréquentation des sacrements. La confession : on ne sait pas en tirer le parti qu'on devrait. La communion fréquente : elle est la meilleure garantie d'une bonne vie, et le meilleur préservatif contre nos imperfections.

Cinquièmement, ne se pardonner rien, parce que la faute la plus légère produit le relâchement, et que le moindre relâchement entraîne bien vite au mal; ne s'effrayer de rien, parce qu'il ne faut pas tomber dans le découragement, mais se relever aussitôt après la chute, en disant : « Je ferai mieux, » et travailler effectivement à mieux faire.

Sixièmement, la vigilance : sans elle nous retomberions trop souvent.

Septièmement, fuir les occasions.

Huitièmement, se recommander à la sainte Vierge; se mettre sous sa protection.

(*Puis ensuite sur la nécessité de purifier nos motifs.*)

Souvent dans un acte de charité il entre (disons-le bien bas entre nous, et afin de nous humilier), il entre bien plus le besoin de satisfaire une jouissance du cœur que le désir de faire un acte de religion.

SUR LE MÉPRIS DU MONDE.

Jeudi 26 juillet. — 1832.

Tous ne peuvent pas fuir le monde, la plupart sont obligés d'y vivre; cependant tous peuvent mépriser le monde, c'est-à-dire ses vices et son néant. En effet, qu'est-ce que le monde, et qu'y rencontre-t-on? On n'y trouve que vide, que fausseté, qu'indifférence; et cependant on y tient, on fait tout pour le monde, qui ne nous paye que d'ingratitude. Tant que vous lui êtes utile et agréable, il vous sourit, il vous accueille; et quand l'âge, les infirmités, les maladies, l'infortune se font sentir, que vous lui devenez inutile ou désagréable, il vous oublie, il vous abandonne; vous avez beau vous être fatigué, épuisé pour lui, à peine envoie-t-on savoir de vos nouvelles si vous êtes malade. Mais qui s'occupe de vous consoler, de relever votre âme lorsqu'elle est abattue? Et c'est pour ce monde, si ingrat, que vous sacrifieriez tout! Que peut-il donc vous donner de si précieux en compensation des biens du ciel, que vous risquez de perdre pour lui! Quel vide dans ce qu'il peut offrir de plus enivrant dans ses louan-

ges, son admiration! Et celle qui peut les exciter par les charmes d'une beauté fragile, que lui faut-il souvent pour la rendre malheureuse? La rencontre d'une beauté qui la surpasse. Et cette monnaie d'un cours si répandu, et de si peu de valeur, la politesse, quel prix lui accorder quand elle est si trompeuse! Celui qui vous rencontre, qui vous serre la main, qui vous embrasse même souvent de l'air le plus cordial, la plupart du temps se soucie bien peu de vous. Ne sacrifiez donc pas les biens du ciel à un monde qui n'a rien à vous donner. Je sais bien qu'on pourrait me dire : « Il vous est fort aisé de vous séparer du « monde, vous qui ne devez pas y vivre, et qui, « par état, êtes même obligé à la retraite; tandis « que nous, qui sommes au milieu du monde, « qui devons y vivre, comment nous en détacher! » C'est de son esprit qu'il faut vous détacher. Sans doute une femme qui y va avec son mari fait bien d'y aller, si cela convient à ce mari; mais est-ce toujours pour lui plaire qu'elle y reste si avant dans la nuit? Est-ce toujours et uniquement pour lui plaire qu'elle fait tant de dépense pour sa toilette? Est-ce toujours à cause de lui qu'elle arrange tant de parties de plaisir? N'est-ce pas bien plutôt son propre entraînement aux vanités et aux fausses joies du monde qu'elle favorise en cela? Ah! si l'on se bornait à ce qui est

de son devoir relativement au rang, à la fortune, aux goûts d'un mari, on n'aurait pas de reproches à se faire; mais combien de fois ne va-t-on pas au delà! Et combien de personnes que rien ne force à aller dans le monde, et qui y vont pour satisfaire un goût de curiosité, de médisance, un désir de distraction, un besoin de se fuir! Besoin de se fuir!... quand on aurait tant besoin de rentrer en soi-même, tant de choses à demander à Dieu, tant de motifs de se recueillir en sa présence! Au lieu d'aller porter à un monde qui ne se soucie plus de vous un âge déjà avancé, quelques infirmités, de la pesanteur d'esprit, enfin tout ce qui ne peut exciter que son mépris peut-être, ou du moins son indifférence, qu'on cesse donc, quand on n'est pas obligé de le fréquenter, de vouloir sans cesse y briller et souvent y paraître au-dessus de son état, ne craignant pas de faire des dettes pour soutenir un luxe auquel on n'est pas du tout obligé!

Au lieu de nous donner au monde, donnons-nous à Dieu; donnons-lui ce cœur dont on est quelquefois si embarrassé, ce cœur qui a tant besoin de s'attacher, ce cœur qui nous échappe si souvent, donnons-le-lui tout entier.

SUR LA TRISTESSE.

Jeudi 16 août. — 1832.

Beaucoup de gens pourraient s'étonner que l'auteur [1] ait écrit un chapitre sur ce sujet, et dire : « A quoi bon s'occuper de cette disposition, « qui n'intéresse que celui qui l'éprouve? Est-ce « un péché d'être triste? » Oui, en quelque sorte, puisque cette disposition, nuisant à la charité, a beaucoup plus d'inconvénients qu'on ne croit à l'égard des autres; ensuite elle est la source de beaucoup de fautes.

Examinons d'abord quelles sont les principales causes de la tristesse. C'est quelquefois le souvenir des fautes passées, qui pèse sur l'âme. Sans doute il faut les déplorer, ces fautes; mais faut-il se borner à cela? Ne faut-il pas chercher à les réparer? Est-ce en s'en occupant sans cesse, ou en déroulant ce long passé, pendant lequel on a pu être à la vérité bien coupable, mais dont le souvenir est si pénible, qu'on y arrivera? Non, sans doute; car on s'ôte souvent par là le moyen de *faire* le bien, qui aux yeux de Dieu est la meil-

[1] Saint François de Sales, Introduction à la Vie dévote.

leure réparation : remarquez qu'une personne qui se livre à la tristesse, mécontente d'elle-même, le devient aussi de tous ceux qui l'abordent. Puis remarquez encore comme cette disposition rend peu propre à s'occuper de son salut. Dites-moi, si au moment où vous êtes triste, abattu, on vient vous parler d'affaires, ne répondez-vous pas : « Je ne suis pas en état de m'en « occuper ; je ne peux penser à rien, je suis trop « accablé »? Eh bien, cet abattement habituel vous rendra-t-il propre à opérer votre salut? Cette affaire exige-t-elle moins l'emploi de toutes vos facultés que les affaires de ce monde? D'ailleurs, qu'est-ce ordinairement que cette tristesse occasionnée à la vue de nos péchés? Un mécompte d'amour-propre. C'est bien plus la honte des péchés, que le regret d'avoir offensé Dieu, qui la cause.

Une seconde classe de personnes adonnées à la tristesse, ce sont celles qui ont beaucoup souffert des maux de la vie, et qui, après ceux qu'elles ont déjà éprouvés, croient en voir de nouveaux dans l'avenir ; et joignant ainsi aux maux présents ceux du passé par le souvenir, et les futurs par la crainte de les éprouver, les aggravent beaucoup. C'est une faute que d'ajouter à des peines trop réelles celles qui n'existent que dans notre imagination; *c'est manquer* de soumission envers la

Providence, qui ne veut nous affliger que des maux présents, et non à la fois des maux passés et des maux futurs.

Il est une troisième classe de personnes qui se laissent aller à la tristesse; ce sont celles qui sont tristes par tempérament. Sans doute le physique a beaucoup d'influence sur le moral, mais nous pouvons maîtriser cette influence. Dieu nous a donné un corps et une âme; ce corps n'est rien, c'est l'âme qui est tout : toutefois, ce corps étant l'enveloppe de l'âme sur cette terre, il faut qu'ils y voyagent ensemble, il faut qu'ils soient unis : d'ailleurs, comme c'est à l'âme que le corps est confié, que c'est elle qui doit veiller à sa conservation, il faut bien qu'elle y soit attachée, sans quoi elle le laisserait dépérir. Du reste, c'est à elle qu'appartient l'empire, c'est elle qui doit dominer, et la plupart du temps (parce qu'en général on déplace les choses) c'est l'âme qui se laisse subjuguer. Il est certain cependant que nous pouvons vaincre notre humeur, et réprimer cette disposition à la tristesse qui nous vient d'un physique morose.

Eh! voyez encore, si cette disposition n'était à charge qu'à nous-mêmes!... Mais, bien loin de là, elle influe beaucoup sur les autres. C'est elle *qui nous* dispose à nous plaindre, à trouver tout *mauvais*, à tout condamner dans les autres. Fan-

dra-t-il qu'ils subissent toutes les phases de la circulation plus ou moins favorable de notre sang? Et ces nerfs, dont on parle tant, faudra-t-il, parce qu'on a mal aux nerfs, que mari, enfants, domestiques soient grondés, que l'on prenne mal tout ce qu'ils feront? Dans tout autre temps on aurait passé sous silence telle ou telle chose; parce qu'on souffre, on se croit le droit de tyranniser les autres, on veut qu'ils fassent tout exprès pour nous contrarier : il semble qu'ils n'aient d'autre but.

Et ces plaintes continuelles au sujet de ses souffrances, à quoi bon? A ennuyer les autres, qui, s'ils ne nous le disent pas, par politesse, n'en pensent pas moins. Mais il est si doux de se plaindre, de s'occuper de soi, d'en occuper les autres, surtout dans ce siècle, éminemment romantique! Ces personnes à humeur sombre sont quelquefois d'une injustice révoltante à l'égard des autres : parce qu'elles sont tristes, et qu'elles se complaisent dans leur tristesse, elles ne leur permettront pas de se livrer à d'innocentes distractions!

Prenons la résolution de ne penser à nos fautes passées que pour ne pas y retomber. Après en avoir sincèrement demandé pardon à Dieu, ne nous en inquiétons plus, ne nous laissons point abattre par les maux de la vie; en un mot, voyons-*les en chrétiens. Placés* sur cette terre pour y

opérer notre salut, la considérant comme un lieu d'exil, que sont alors les plus grandes peines? Un instant de souffrances, qui nous vaudra, si nous savons les supporter en vue de Dieu, une éternité de bonheur!...

Si nous sommes par tempérament portés aux idées noires, travaillons à nous vaincre, servons Dieu dans la joie d'une bonne conscience; cette joie lui est agréable, elle est douce au cœur, elle se répand sur tout ce qui nous entoure, elle entretient la charité, elle fait notre bonheur en ce monde, en attendant qu'elle le fasse en l'autre.

SUR LA COMMUNION.

Samedi de Pâques 13 *avril.* — 1833.

Si vous êtes faibles contre les tentations, c'est une raison de communier plus souvent, parce que vous en avez plus besoin. Si vous êtes dans la peine, vous avez plus de motifs d'aller chercher de la consolation; si votre âme est troublée par l'embarras des affaires, c'est une raison de plus pour avoir recours aux grâces de Dieu.

Enfin, vous sentez qu'il ne peut pas y avoir de *motifs* valables de votre part pour vous dispenser

de la communion fréquente, parce que ceux-là dépendent de vous, et que c'est dans la communion même qu'il faut aller chercher le remède à tous les maux. Quant aux obstacles extérieurs, ils peuvent tenir à ceux avec lesquels vous vivez : quelquefois un mari a des préventions contre la religion, il entend mal ses intérêts à cet égard ; car si la femme était pieuse, d'une bonne piété, elle n'en serait que plus douce et plus aimable : mais enfin ce mari est intraitable à cet égard ; il faudra bien le ménager.

Il y a peut-être quelque inconvénient à mettre toujours un mari dans les confidences de piété qu'il ne demande pas ; car si la femme n'est pas ce jour-là plus douce et plus aimable, que ce soit le contraire, par exemple, comme cela arrive quelquefois, parce qu'on entend mal la piété, n'est-ce pas donner à un mari une bien mauvaise opinion de la religion ? Voyez quel tort ! Ce n'est pas là, comme nous le disons si souvent, l'effet que la piété doit produire : elle doit rendre meilleur ; et je suis sûr qu'elle vient de produire cet effet en vous. La communion est un moyen puissant de perfection : depuis quelque temps, à l'occasion du Jubilé et des Pâques, vous avez communié deux fois ; voyez comme vous êtes devenues meilleures, comme vous êtes contentes, comme tout autour de vous paraît changé ; et cependant ce mari n'est-

il pas toujours le même? ces enfants, ces domestiques, tout cela est-il changé? Non, c'est vous, c'est vous seule qui l'êtes.

Vous allez partir pour la campagne, tâchez de conserver ces bonnes dispositions; mais vous les perdrez bientôt si vous n'avez soin de les renouveler par la fréquentation des sacrements. Ici arrive le grand prétexte des curés de campagne. Essayez-en, allez-y avec confiance, et non avec cet air de le déprécier qui éteint tout de suite ce pauvre curé. Ouvrez-lui votre âme, il vous ouvrira la sienne, et vous verrez qu'il est en état de vous donner de bons conseils; qu'il connaît mieux que vous ne le pensez le cœur de l'homme; car il n'y a pas tant de différence qu'on le croit généralement entre les gens qui sont d'un rang élevé et ceux qui sont nés dans une plus basse condition : le cœur humain est le même partout, porté aux mêmes faiblesses, aux mêmes passions.

(*Après avoir parlé de l'union avec Dieu, qu'il faut tâcher de conserver après la communion.*) Il ne faut pas cependant que cette communion avec Dieu nous absorbe tellement que nous ne soyons plus avec ceux avec lesquels nous vivons. C'est un tort qu'ont certaines femmes, qui, croyant par là conserver la présence de Dieu, sont si tristes et si sérieuses les jours où elles sont en dévotion, qu'elles la feraient prendre en grippe à leur mari,

il savait qu'elles croient faire acte de piété en se onduisant ainsi.

SUR LES CONVERSATIONS.

Mois de Marie, 27 mai. — 1833.

Les entretiens de la sainte Vierge étaient tous e Dieu, pour Dieu et avec Dieu. Et nous, dans os entretiens parlons-nous de Dieu? On parle or-inairement de ce qui intéresse, de ce qui occupe cœur; si le nôtre était à Dieu, nous parlerions e lui : entre-t-il jamais dans nos conversations? sais bien que dans le siècle où nous vivons, ı on rencontre beaucoup de gens qui n'ont pas e religion, qui ne comprennent pas les choses e Dieu, on ne peut pas leur en parler : il ne faut as non plus prêcher toujours; mais autre chose st de prêcher toujours, ou de n'avoir jamais un ıot à dire en faveur de la religion, de la laisser taquer continuellement, déprécier, railler, et e garder continuellement un lâche silence! Ne eut-on pas quelquefois faire servir cet esprit, ont on tire tant de vanité, au triomphe de la re-gion? *Ne servira-t-il* qu'à briller au coin d'une

cheminée, en tenant le dé de la conversation souvent aux dépens du prochain, ou à minauder agréablement dans un cercle? Sera-ce ainsi que nous emploierons désormais cet esprit, présent du ciel, et qui ne devrait servir qu'à étendre la connaissance de Dieu?

Les discours de la sainte Vierge étaient tous de Dieu; ils étaient aussi tous pour Dieu. Tâchons, à son exemple, que nos discours soient tous pour lui. On ne peut pas toujours parler de Dieu : il est des gens que cela ennuierait, et que par là on dégoûterait de la religion plus qu'on ne les en rapprocherait; mais on peut toujours avoir Dieu en vue dans ses discours, quoiqu'on ne parle ni de lui ni de la religion. Quand on cherche à empêcher des querelles, à rapprocher des esprits divisés, à consoler des affligés, on parle pour Dieu. On ne peut pas toujours secourir les malheureux, mais on peut toujours leur dire de douces paroles; et quand ce ne serait que de leur présenter cette pensée enchanteresse d'une vie meilleure que celle-ci, qui viendra calmer tous leurs maux, n'est-ce pas là parler de Dieu?

Puis dans ces temps difficiles où nous vivons, où les opinions politiques sont si opposées; où, soit par la forme de notre gouvernement, soit par la disposition des esprits, on s'attaque avec tant de fureur; où les animosités d'un parti con-

tre l'autre vont quelquefois jusqu'à des souhaits si coupables, si l'on faisait entendre des paroles de conciliation, ne serait-ce pas parler pour Dieu?

On est auprès d'une personne malade, âgée, d'une humeur fâcheuse; il faut la distraire. Dans cette intention, on cause d'une conversation enjouée, n'est-ce pas là parler pour Dieu?

Enfin la conversation de la sainte Vierge était avec Dieu. Ici on me dira : « Ah! c'est tout ce que « nous désirerions que de converser avec Dieu, « garder cette sainte présence de Dieu; mais ne « faut-il pas vivre dans le monde? » Sans doute, et ne peut-on pas dans le monde porter la présence de Dieu? Les exemples de tant de saints qui se sont sanctifiés au milieu des plaisirs et des distractions du monde, seront-ils donc perdus pour nous? On peut être aimable, causer de tout, et conserver cette sainte présence de Dieu, pourvu qu'on ne dise rien qui soit mal. D'où vient que nous sortons rarement d'une conversation un peu longue sans avoir offensé Dieu? C'est que nous ne conservons pas cette sainte présence; si on la conservait, on ne serait pas médisant; on ne verrait pas, comme nous le voyons si souvent, la réputation du prochain déchirée de toutes pièces dans nos conversations. Nous sommes si faibles; nous commençons bien souvent avec les meilleures intentions du monde, puis nous nous

laissons entraîner, et nous sortons rarement d'une conversation, même ainsi commencée, sans avoir dit positivement ce que nous nous proposions bien de ne pas dire.

Nous sommes tous ici des personnes pieuses, qui aimons Dieu, qui aimons à nous entretenir avec lui, sommes-nous toujours pieux dans nos discours? Et pourquoi est-il si communément répandu dans le monde que les dévots ne sont pas toujours charitables; qu'ils sont exigeants, fâcheux, maussades, j'allais presque dire taquins? Soyons de bonne foi; n'accréditons-nous pas souvent ce reproche? D'où cela vient-il? Cela vient de ce que nous entendons quelquefois bien mal la dévotion; nous ne cherchons point assez à la rendre aimable : au contraire, nous la rendons souvent importune à ce qui nous entoure. Ainsi, vous voulez vous mettre en dévotion; vous croyez qu'il faut pour cela prendre un air triste et chagrin, vous voulez garder le silence avec un mari qui a envie de causer, vivre en retraite quand il veut aller courir, méditer quand il veut s'amuser. C'est là ce qu'on appelle conserver la présence de Dieu! Ah! qu'on la conserverait bien mieux, cette sainte présence, si l'on savait être aimable et gracieuse en pareille circonstance, et se prêter avec complaisance à une distraction pour faire *plaisir* à un mari!

SUR LES ŒUVRES DE LA SAINTE VIERGE.

Mois de Marie, 28 mai. — 1855.

Les œuvres de la sainte Vierge se rapportaient à la vie active et à la vie contemplative. Dieu est le maître de tous les états, ils peuvent tous lui être rapportés ; et c'est dans l'accomplissement des devoirs de son état que se trouve pour chacun la sanctification. Qui de vous n'a pas quelquefois regretté de se trouver dans une position où il semble qu'on n'ait aucun bien à faire ? « Ah ! dit-« on, je conçois que dans l'apostolat, se dévouant « au salut des âmes, on parvienne à une sainteté « éminente ; mais simple femme que peut-on « faire ? » Erreur, préjugé ! Dans la vie domestique la plus cachée, la sainte Vierge n'est-elle pas parvenue au plus haut degré de sainteté ? Quitta-t-elle son ménage pour suivre Jésus-Christ dans ses prédications ? La vie privée suffit pour se sanctifier ; et quand ce ne seraient que les soucis du ménage qui attendent cette pauvre femme, les défauts du mari à supporter, les enfants à corriger, cette sévérité dont il faut quelquefois s'armer pour cela, et qui coûte tant à un caractère naturelle-

ment porté à la douceur, même au laisser-aller, les pleurs que la mère fait couler, et dont elle souffre mille fois plus que l'enfant qui les répand; tout cela n'est-il pas occasion de vertus et de grandes vertus, quoiqu'elles ne brillent au dehors d'aucun éclat?

Nous trouvons dans la vie de la sainte Vierge un modèle pour tous les états, pour tous les âges. Jeune, elle fut soumise à ses parents, affectueuse et prévenante pour eux. Elle eut un époux, saint à la vérité, mais dont elle supporta les craintes avec patience. Elle était d'une illustre famille, elle vécut dans l'oubli; elle est la reine du ciel, elle travailla de ses mains comme une pauvre femme. Que n'eut-elle pas à souffrir comme mère à la vue des douleurs de son fils bien-aimé! fut-il un cœur plus déchiré que le sien?

Les veuves trouvent aussi en elle un modèle; comme elle, elles doivent vivre dans la retraite, dans la pratique des bonnes œuvres, tout occupées du soin de leur famille, ne se montrant point dans le monde, ou ne s'y montrant que pour édifier, mais tout à fait éloignées des plaisirs du monde. Enfin la sainte Vierge parvint à la vieillesse, et fut encore pour cet âge un modèle. Toute sa vie elle fut exempte de cet amour-propre, de cet égoïsme, qui sont la source de toutes nos *fautes*; car c'est cet amour de nous-mêmes qui

nous rend si susceptibles, surtout dans un âge avancé, si sévères, si exigeants, si durs à servir; il faut que rien ne nous importune, que tout nous satisfasse. Nous voulons trouver partout nos aises et nos commodités, tellement que la plus petite gêne nous transporte : que sais-je, moi? un lit mal fait, un pli de travers, est une occasion de gronderies quelquefois interminables.

Il ne faut pas que la vie active vous absorbe tellement, qu'elle ne vous laisse rien pour la vie contemplative; mais ces deux vies s'accordent si bien ensemble, qu'elles sont le complément de la perfection. Joignons donc la prière aux œuvres, et réglons nos œuvres de manière qu'elles soient une prière continuelle. Pour cela, pensons le matin dans notre méditation à ce que nous aurons à faire dans la journée, afin qu'elle soit méritoire. Prévoyons les occasions de chute, afin de les éviter. Nous aurons à traiter une affaire délicate, notre amour-propre pourra être blessé : préparons-nous à la patience, défendons nos droits simplement, doucement, fortement, s'il le faut, mais sans paroles d'aigreur. Nous aurons ce qu'on rencontre tous les jours dans la vie du ménage, un caractère fâcheux avec lequel il faut vivre : faisons plus ample provision de douceur, de complaisance, et nous verrons qu'il sera moins fâcheux que de coutume. Nous aurons des enfants

difficiles à conduire : armons-nous de courage, de résignation, de volonté surtout de les élever pour Dieu, et nous verrons qu'ils seront plus dociles. Nous avons des ordres à donner, qui ne seront point écoutés peut-être, qu'on fera semblant de ne pas comprendre, pour ne pas les exécuter (car c'est ainsi que l'on fait souvent) : donnons-les avec calme, armons-nous d'une telle patience qu'elle ne nous échappe pas un seul instant. Sachons même y mettre de la fermeté s'il le faut ; car alors c'est un devoir. On est naturellement mou, paresseux : il faut penser aux occasions où nous aurons à triompher de cette paresse, et nous disposer à agir avec un courage soutenu.

Dans les visites que nous rendons tâchons de porter cet esprit de douceur et d'aménité qui sied si bien à la piété. Au lieu de cela qu'arrive-t-il souvent ? C'est qu'on y porte ce *moi* qui nous suit partout, ces prétentions qui nous rendent si susceptibles. On va dans une maison où l'on ne reçoit pas l'accueil qu'on attendait, parce qu'on s'y trouve en concurrence avec une personne qui n'y était pas venue depuis longtemps, et qu'elle est l'objet de toutes les politesses, de tous les égards ; aussitôt l'orgueil se révolte, on sort en disant : « On ne m'y verra pas de longtemps ! » Et Dieu sait si l'on tient parole !

Il faut tous les matins, dans cette méditation

qu'on est si embarrassé de faire, dans laquelle on prétend qu'il ne vient aucune idée, faire cet examen des œuvres que l'on aura à faire dans sa journée, comme le soir on fait celui des fautes que l'on a commises ; et très-certainement ce sera un bon moyen pour avancer dans les voies du salut.

S'APPLIQUER AVEC SOIN AUX AFFAIRES, MAIS SANS PRÉCIPITATION.

Jeudi 3 septembre. — 1835.

Ces deux mots, qui sont bien courts, renferment un grand secret de perfection. Beaucoup de soin et point de précipitation, voilà ce qu'il faut apporter aux affaires, dans l'accomplissement de tous les devoirs dont la vie se compose, même les devoirs de société. Ces deux mots renferment une leçon, et pour ceux qui, souvent dissimulant un fonds de paresse sous le voile de la dévotion, croient pouvoir, sous le prétexte de se livrer davantage à la contemplation, se dispenser de devoirs fatigants, fastidieux (je le veux bien), mais auxquels cependant ils ne sont pas moins obligés ; et pour ceux qui se laissent tellement absorber

par l'empressement aux affaires, qu'ils n'ont pas le temps de penser à une autre vie; pour ceux enfin dont tous les vœux, tous les désirs semblent se borner à cette misérable terre, et qui ne voyant jamais au delà, n'entrevoient même jamais le ciel, pour lequel cependant nous sommes créés uniquement.

Avons-nous quelquefois réfléchi aux vues de Dieu quand il a employé six jours à la création? Avait-il besoin de ce temps pour créer le monde, lui qui d'un souffle de sa volonté pouvait le produire en un instant? N'est-ce pas pour nous enseigner que nous devons toujours agir avec réflexion? C'est pour cela qu'à chaque jour l'Écriture sainte ajoute : *Et Dieu vit que c'était bon.* Avait-il besoin de contempler ainsi son ouvrage? Était-ce pour s'applaudir? C'était pour nous donner une leçon, pour nous dire que nous devons agir avec soin, et ensuite examiner ce que nous avons fait, peser devant Dieu si c'est d'accord avec sa loi. Il faut mettre de la réflexion, du soin, à remplir nos devoirs, quels qu'ils soient, sans en négliger aucun. Tous tant que nous sommes ici, nous remplissons peut-être assez exactement nos devoirs essentiels; mais il est une foule de petits devoirs que nous négligeons, et cependant rien n'est petit dans les vues du salut. Ceux que notre paresse nous fait si souvent négliger, envers

la société, par exemple, seraient même pour nous une source continuelle de mérites qui embelliraient la couronne qui nous est réservée, si nous savions les bien remplir. Cette visite que vous rendez, cette politesse que vous faites, cette aménité que vous témoignez, tout cela n'est-il pas digne d'être offert à Dieu? C'est la charité qui le produit. Cette politesse, cette bienveillance qui vous font aimer, seront un moyen d'influence que vous vous préparez d'avance; en temps et lieu cela vous mettra dans le cas de donner un avis salutaire, et cet avis sera mieux reçu. C'est ainsi qu'il faut rapporter tout à Dieu. Est-ce pour nous que nous devons travailler? Est-ce notre propre gloire que nous devons chercher? Est-ce pour qu'on dise du bien de nous, qu'on nous aime? Eh! qu'importent les jugements des hommes à celui qui ne pense qu'au ciel, d'où il attend sa récompense? Croyez-vous donc qu'il soit assez simple pour y borner ses vœux? Qu'est-ce que l'amour des hommes, leur approbation, leurs éloges? qu'en reste-t-il à celui qui les a possédés? qu'en emporte-t-il dans une autre vie?

S'il faut faire ses affaires avec soin (et il est bien convenu que nous entendons par là toute espèce d'affaires, mondaines même, affaires d'intérêt et autres), il faut aussi les faire sans cette précipitation qui gâte tout. Mais voilà comme nous

sommes : lâches, paresseux, ou précipités. De combien de fautes cette précipitation n'est-elle pas la cause ? Nous nous tourmentons, nous nous agitons pour la réussite d'une chose à laquelle nous mettons une importance extrême, et nous en tourmentons les autres. Que résulte-t-il de cette ardeur? Le trouble, l'inquiétude, le chagrin, l'humeur si nous ne réussissons pas, et Dieu sait combien d'injustices nous commettons alors ! il faut que tout en souffre. Ce domestique sera grondé ; cet enfant, dont le bruit n'importunait pas hier, mais qui importune aujourd'hui parce qu'on a de l'humeur, ce pauvre enfant, qui n'y peut rien, il faudra (quoiqu'on sache bien qu'il est nécessaire à son âge de se remuer) qu'il se tienne là sans bouger ; sans quoi il sera grondé, brusqué, maltraité peut-être !

Tant d'années passées dans l'agitation des désirs pour une chose qui souvent n'a pas réussi, ou qui, si elle a réussi, n'a pas satisfait, à quoi ont-elles abouti ? A quelques rides de plus sur un visage, et voilà tout.

Et dans l'ordre du salut, par suite de ces mécomptes, résultat ordinaire de trop d'empressement, combien de grâces perdues, combien de prières troublées, de découragements si fâcheux ; combien de fautes contre la grâce, d'inspirations *négligées*, d'inspirations qu'on ne veut pas enten-

dre! On sait qu'on a tort de rester dans cet état, mais on n'en veut pas sortir.

Appliquons-nous donc à faire tout avec soin, et évitons ce trouble, cette précipitation, qui déplaisent à Dieu. Faisons de notre mieux, ne nous lassons pas, tuons-nous, s'il le faut, de fatigue pour le bien; efforçons-nous de le faire sans nous inquiéter du succès; et contentons-nous de lever de temps en temps les yeux vers celui-là seul de qui il dépend, bien assurés que s'il ne nous l'accorde pas en ce monde, c'est pour nous le réserver en l'autre.

IL N'Y A DE PAIX SUR LA TERRE QUE POUR CELUI QUI MET SA CONFIANCE EN DIEU.

Dimanche 13 octobre. — 1838.

Nous avons tous fait cette triste expérience, que rien sur la terre ne peut satisfaire notre cœur: nous n'y avons jamais trouvé un seul être qui s'identifiât assez avec nous pour que nous puissions y placer toutes nos affections; ou s'il se rencontre un instant, bientôt nous nous apercevons que dans toute espèce d'attachement il y a toujours *des mécomptes*: c'est que notre cœur, étant

fait pour Dieu, ne peut trouver sa véritable fé
cité qu'en lui. Celui qui s'attache à Dieu trou
de la consolation dans ses peines; il les regar
comme une épreuve que Dieu lui envoie, o
comme une punition de ses fautes, et il voit
Dieu un père qui le châtie, pour le rendre mei
leur : alors il se soumet avec amour, comme u
enfant bien né comprend que la correction de s
père lui est infligée pour son bien. Celui qui m
sa confiance en Dieu ne se trouble point des ma
de la vie; il est détaché des biens de ce monde,
ne se consume pas du désir de les posséde
parce qu'il estime les choses à leur juste valeu
et qu'il sent bien qu'après tout il n'emportera rie
de cette terre, où il est arrivé nu. Quatre plan
ches, un peu de terre pour le couvrir, un mau
vais drap (le plus mauvais peut-être), voilà tout
absolument tout! Cela vaut-il la peine de désire
si vivement ces biens, ces jouissances de la vie
qui sont si courtes?

Celui qui met toute sa confiance en Dieu es
aussi bien plus doux, bien plus calme dans tou
ses rapports avec son prochain. Il ne se fâch
point, il ne se formalise point; voyant tout e
Dieu, il est indulgent pour ses frères, il leur par
donne, il supporte leurs défauts quand il ne peu
pas les corriger. Il tâche de rendre heureux tou
ceux qui l'entourent. Vexé, opprimé, calomnié

: justifie, mais avec modération, il tempère torité du commandement, il adoucit tout. : de peines, que d'ennuis dans la vie! et qui nous, pour y échapper, n'a pas quelquefois retté ces temps de ferveur où pour un oui, r un non, on allait s'ensevelir dans un désert r y vivre seul! Ce serait, en effet, quelquefois ı plus commode, bien plus facile, mais on n'a besoin d'aller s'enfèrmer dans un cloître ou s un désert pour se sanctifier : les contrarié- du monde seraient, si nous savions en profi- un bien meilleur moyen de salut; et si nous ortions la confiance en Dieu, quelle source de heur n'y trouverions-nous pas! Car il ne faut croire que l'homme soit plus heureux en vi- t seul; non, sans doute. D'ailleurs la solitude t pas pour tous dans les desseins de Dieu : il dans ses desseins que l'homme souffre sur e terre d'exil, il faut qu'il souffre partout. si il y a les misères de la solitude, aussi bien celles du monde; les unes ne valent pas mieux les autres. Malheureusement nous ne savons profiter de tous ces trésors d'affliction que ı nous offre à chaque instant; il ne faudrait tendre la main et les saisir, et nous les lais- ; sans cesse échapper.

DU DISCOURS,

ET COMMENT IL FAUT PARLER DE DIEU.

Jeudi 25 octobre. — 1855.

Si nous aimons bien Dieu, nous en parlerons souvent, car il est tout naturel de parler de ce qu'on aime. Il est facile de juger par nos discours de ce qui nous occupe davantage. Les personnes que nous affectionnons, les choses que nous aimons, sont toujours celles qui nous reviennent plus souvent à l'esprit, et dont par conséquent nous parlons plus volontiers. Aimons donc bien Dieu, et nous parlerons de lui. Mais comment en faut-il parler? Faut-il s'ériger en prédicateur? Non sans doute; ce serait un moyen d'ennuyer ceux à qui nous nous adresserions. Il n'en faut pas parler par calcul, avec prétention; il faut en parler par sentiment, saisir l'occasion qui se présente de dire un mot salutaire, en relevant cette âme abattue, en donnant un conseil d'amitié, en faisant une bonne œuvre, en causant de toute autre chose. Quand le cœur est bien occupé de Dieu, il trouve mille circonstances où il peut dire un mot avec

onction, suavité; et c'est alors qu'on en parle avec fruit.

Mais il faut en parler avec prudence, convenablement, et en temps opportun, surtout dans le siècle où nous vivons. Il ne faut pas nous dissimuler qu'on nous épie, qu'on nous écoute avec une oreille hostile; nous devons donc prendre garde à nos discours. Et c'est un soin qu'on n'a pas assez en général. Quelques personnes, par exemple, parlent sans cesse de leur confesseur, sans cesse il revient dans tous leurs discours; il semble qu'elles ne puissent rien dire, rien penser sans l'avoir consulté. Quand bien même il n'y aurait en ces personnes qu'un sentiment très-légitime de reconnaissance, que le désir sincère d'une bonne direction, dites-moi si ce n'est point fait pour ennuyer un mari, et lui faire prendre en grippe ce confesseur et par suite la religion, que de trouver toujours là le confesseur comme un arbitre de tout dans sa maison! Et bien que ces personnes aient les meilleures dispositions du monde, elles ne parlent pas de Dieu convenablement.

D'autres, attachant une grande importance à certaines pratiques de religion, bonnes, très-bonnes en elles-mêmes, mais qui ne peuvent pas convenir à ceux qui ne les connaissent pas, ont le tort de *leur en parler*, et discréditent souvent ainsi

la dévotion, parce que ceux qui ne la connaissent pas (et combien de gens ne la connaissent pas!) s'imaginent qu'elle consiste en toutes ces choses qui leur paraissent petites, ridicules même; et tandis qu'il faudrait commencer par attaquer leur raison, afin de les amener par elle à la religion, en leur montrant tout ce que la religion a de raisonnable; tandis qu'il faudrait s'en tenir aux premiers éléments, aux plus palpables vérités, on va leur parler de choses qu'ils ne peuvent comprendre, et on les en dégoûte ainsi. Une mère, par exemple, qui a de grands fils, des jeunes gens de trente ans peut-être, et qui va leur parler de certaines pratiques, les leur imposer, les traiter même peut-être d'impies s'ils s'y refusent, que gagne-t-elle par là? N'est-ce pas pour les en éloigner bien plus! Qu'est-ce que cela peut produire sur des jeunes gens, qui se croient plus sages que nous? car il ne faut pas se dissimuler que les jeunes gens croient tout savoir, et prétendent se passer de conseils.

Il faut aussi éviter d'entamer une discussion religieuse sur des points qu'on ne sait pas bien. On est en général peu instruit de la religion; beaucoup d'entre nous sont nés dans des temps de révolution et n'ont pas à cet égard reçu l'instruction nécessaire. Beaucoup ne connaissent de la religion que certains points; beaucoup l'entendent

mal, y mêlent leurs idées, leurs préjugés : de là se propagent souvent les choses absurdes, que certaines personnes croient comme l'Évangile. Il m'est arrivé souvent de rencontrer à l'égard de la religion les idées les plus fausses; et plusieurs fois j'ai été tenté de demander : « Où avez-vous « appris votre religion? qui vous l'a enseignée? « — Oh! c'est ma mère, la plus sainte des femmes « du monde; elle passait sa vie en prière. » Eh bien, cette mère, qui aurait dû donner à son fils, à sa fille, des idées grandes et nobles de la religion; qui aurait dû leur en montrer toute la sublimité, leur faire voir combien elle est raisonnable et faite pour le bonheur de l'homme, la leur a montrée petite et minutieuse : n'aurait-il pas presque mieux valu qu'elle ne leur en eût jamais parlé?

Il faut aussi parler dignement de Dieu, c'est-à-dire qu'il faut éviter d'en parler légèrement. Quelques personnes ont le tort de tourner en plaisanteries les choses les plus graves de la religion; il faut toujours en parler dignement. Puis, prenez garde qu'en traitant légèrement dans vos discours les choses de la religion, vous n'en veniez tout naturellement à la traiter elle-même avec légèreté.

Parlons donc de Dieu, mais parlons-en convenablement, avec douceur, persuasion, aménité,

gaieté même, mais une gaieté sage et toujours convenable; parlons-en en temps opportun. Vous n'êtes pas prêtres, vous devez cependant tous être les apôtres de la religion. Cherchez à la faire connaître, à la faire aimer, à étendre son règne; mais point de zèle amer, point d'amour-propre, point de ton doctoral : charité, persuasion, onction. Pour en parler avec fruit, cherchez à la bien connaître; étudiez-la.

LA VÉRITABLE DÉVOTION.

Les uns la font consister dans de longues prières, d'autres dans des œuvres multipliées de charité. Elle ne consiste pas dans les pratiques extérieures de la religion, ni même dans les actes, si Dieu ne nous les demande pas; elle consiste uniquement dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. Que veut-il de nous? que demande-t-il de nous? que désire-t-il de nous? Toute la perfection est là; elle est là pour tous. C'est une erreur bien commune que de croire que si l'on était dans la position de tel ou tel de sa connaissance, on se sanctifierait mieux. Pas du tout; du moment que vous y seriez, dans cette position, vous

ne fériez pas mieux, et peut-être même moins bien. C'est étonnant comme le salut nous paraît facile pour les autres, et comme nous en exagérons les difficultés pour nous; tandis que si nous voulions nous bien pénétrer de l'esprit de notre position, nous pourrions, dans tout ce qu'elle nous offre tous les jours de pénible, trouver tant d'occasions de salut! Mais non, nous voulons l'aller chercher où il n'est pas. Telle a un mari, des enfants, une maison, qui voudrait passer tout son temps à l'église, et elle ne pense pas que c'est chez elle que Dieu la veut, et non dehors si longtemps pour toutes ses courses pieuses. Telle autre, que Dieu appelle à la retraite, se consume de soins que Dieu ne lui demande pas. Telle autre, qui, par sa position dans le monde, doit y paraître vêtue selon son rang élevé, la fortune de son mari, ne voudrait porter que des vêtements de bure.

Enfin persuadons-nous bien que ce n'est pas toujours ce qui nous plaît que Dieu nous demande, mais l'accomplissement de sa volonté, c'est-à-dire l'accomplissement des devoirs de l'état où lui-même nous a placés. Le domestique qui nous sert ferait des merveilles, que s'il ne faisait pas ce que nous voulons de lui, nous ne lui en tiendrions aucun compte. Dieu ne nous tiendra compte que de ce que nous aurons fait *d'accord avec sa volonté*.

Ce n'est pas tout encore que d'accomplir la volonté de Dieu ; il faut l'accomplir avec amour, et cela au milieu des peines, des afflictions, des contrariétés, et de ces mille et un coups d'épingle que nous rencontrons dans notre intérieur, qui, quoique n'étant pas de véritables chagrins, n'en sont pas moins pénibles. Dans quelque position qu'on soit, il y a toujours une sorte de dépendance à laquelle il faut pourtant bien se soumettre ; car enfin nous dépendons les uns des autres : le serviteur dépend de son maître : mais le maître aussi dépend de son serviteur ; il a besoin de son zèle, de son dévouement. Dans tout cela, sujet d'ennui, de trouble, de déplaisir.

Il faut nous résigner à tout ce que Dieu nous envoie, acquiescer à tout ce qu'il demande de nous. Que rien ne nous coûte lorsqu'il est question de le lui offrir ; les plus grands sacrifices, les mécomptes de la vie, si pénibles quelquefois, si douloureux ; ces froissements de cœur de la part de ceux que nous affectionnons davantage, offrons-les à Dieu ; disons-lui dans ces moments pénibles : « Mon Dieu, tout ce que vous voudrez, « comme vous le voudrez, et quand vous le voudrez ! » Mais disons-le-lui du fond du cœur.

CONVERSION LACHE ET IMPARFAITE.

3 décembre. — 1833.

Il ne faut pas se juger d'après ce que l'on a été, ce qui fait qu'on se croirait bon, qu'on se canoniserait pour ainsi dire soi-même, parce que, se rappelant ce qu'on a pu être dans un âge où les passions entraînaient, on se croit saint depuis que l'on ne tombe plus dans les fautes que l'on commettait alors. Y a-t-il beaucoup de vertu en cela, quand peut-être beaucoup n'ont plus la faculté de commettre ces fautes, quand on a pris une fois l'habitude du bien et qu'on ne pourrait plus en quelque sorte y renoncer? Ne nous jugeons pas sur le mal que nous ne faisons pas; jugeons-nous sur le bien que nous devons faire. L'arbre ne fut pas coupé et jeté au feu parce qu'il produisait de mauvais fruits, mais parce qu'il n'en produisait pas. Il ne faut pas se contenter de ne pas faire le mal; il faut faire le bien, et il ne faut pas se rassurer sur les apparences.

On s'aveugle aisément sur des habitudes de piété entreprises d'abord avec une grande fer-

veur, et qu'on suit après nonchalamment. Je vais me servir d'une expression bien vulgaire; mais elle est applicable ici, il faut bien le dire : pour cela, nous sommes tous animaux d'habitude, même pour les choses les plus saintes. Voyons si nous ne nous sommes pas relâchés à cet égard, et si cette communion, faite dans les premiers temps avec tant de ferveur, nous ne la faisons pas à présent par habitude; non que je veuille vous reprocher de ne plus faire de longues lectures comme préparations (il est inutile de revenir là-dessus), mais ces sentiments de ferveur, cet amour de Dieu, ce désir de s'unir à lui, tout cela ne s'est-il pas ralenti? Quand nous avons été tout de feu pour ceux que nous avons aimés, quand nous aurions été capables pour eux des plus grands sacrifices, du plus généreux dévouement, pour Dieu ne serions-nous que tièdes et languissants? Pensons à toutes les grâces dont il nous a comblés, et cela dès nos premières années, et au peu que nous avons fait pour y répondre.

Il faut craindre de nous abuser; et pour l'éviter nous devons nous laisser guider : souvent nous nous trompons sur les vertus que nous croyons avoir, ce n'est que trop ordinaire même aux personnes pieuses : on se flatte si facilement! *L'humilité*, par exemple : on fait des actes d'hu-

milité quand cela convient, quand l'attrait y porte; on prononce des paroles humbles, cela ne coûte rien; mais pour peu que l'amour-propre soit le moins du monde froissé, où est cette humilité? Si elle était dans le cœur, c'est alors qu'elle se manifesterait. La charité : on en parle admirablement; on en fait même souvent des actes par une disposition toute naturelle, et parce qu'il est dans la nature de l'homme de chercher à soulager les maux qu'il voit; mais quand il s'agit de supporter les défauts de ceux avec lesquels nous vivons, de cacher leurs torts ou leurs faiblesses, où est la charité? Et il en est de même de toutes les vertus : souvent on n'en a que les apparences.

LA PATIENCE DANS LES PEINES.

6 décembre. — 1833.

Après tout, il faut bien les supporter ces peines; mais combien nous les augmentons par notre impatience! et même que sont-elles la plupart du temps? Si nous étions de bonne foi, nous reconnaîtrions qu'elles ont ordinairement leur

source dans nos défauts, que c'est nous-mêmes qui nous les sommes attirées par nos passions, et que notre imagination se charge de les aggraver. Nous aimons à exagérer tout, même nos peines; il semble que l'on tire vanité d'en avoir éprouvé plus que personne. On cherche à persuader à soi et aux autres qu'on a plus souffert que qui que ce soit. Et quand on s'est dit bien malheureux, on est bien avancé! En est-on plus heureux! Nous allons la plupart du temps chercher nous-mêmes les souffrances; et quand elles arrivent, nous ne cessons de nous plaindre.

Si du moins nous les recevions avec résignation, avec patience, nous les adoucirions. Nous avons bien souvent offensé Dieu, il faut en faire pénitence; et cependant nous ne nous y portons guère de nous-mêmes : nous sommes donc trop heureux que Dieu veuille bien, dans son amour, nous affliger pour suppléer à cette pénitence que nous ne faisons pas. Dieu vous les a fournis, ces moyens de pénitence, dans tout ce qui vous entoure, où vous ne rencontrez aucun cœur en harmonie avec le vôtre; il vous les a fournis dans cette humeur sombre, morose, qui vous fait voir tout en noir, et vous rend si maussade pour vous et pour les autres. C'est ce pauvre frère qu'il faut supporter, c'est ce mari, c'est cette femme, c'est ce maître, c'est ce domestique!...

Dieu nous a encore donné des moyens de pénitence dans la perte de ces êtres chéris dont le souvenir est à la fois mêlé de tant de douceurs et de regrets si amers! Enfin, dans la vie, Dieu nous offre mille moyens de pénitence.

Si nous n'avons pas le courage d'aller au devant des croix, du moins soumettons-nous à celles que Dieu nous envoie; soumettons-nous à l'avance à tout ce qu'il voudra, et du côté où il voudra, du côté le plus sensible; et quand la croix tombera sur nous, au lieu de nous en laisser écraser, tendons l'épaule, chargeons-la courageusement, portons-la vaillamment.

SUR LA VOIX DE DIEU.

Conception de la sainte Vierge, 8 décembre. — 1853.

Nous nous plaignons souvent de ne pas distinguer la voix de Dieu; c'est ce qui arrive fréquemment aux personnes qui désirent faire ce qui lui est agréable, qui voudraient suivre toutes ses inspirations, mais qui craignent de ne pas les reconnaître, et de prendre des illusions pour la *voix de Dieu*. *Il y* a pour la distinguer un moyen

bien simple; c'est d'examiner si ce qu'il nous vient à l'esprit de faire est d'accord avec les devoirs de notre état, et si la gloire de Dieu, le salut de notre âme ou le bien de nos frères s'y trouvent. Si ce n'est pas la gloire de Dieu, si ce n'est pas purement dans la vue de notre salut, si le bien de nos frères ne s'y trouve pas, surtout si ce n'est pas dans les devoirs de notre état, c'est une illusion souvent de notre amour-propre ou de quelque défaut. Ainsi, vous êtes mariée, vous avez des enfants : le soin qu'il faut prendre de votre intérieur, de votre mari, de vos enfants, voilà votre premier devoir; persuadez-vous bien que les bonnes œuvres ne sont pour vous qu'une chose accessoire. Vous, vous êtes enfant, il faut obéir, voilà votre premier devoir ; persuadez-vous bien que tout ce que vous fériez en actes de dévotion contraires à la volonté de vos parents ne vous serait pas inspiré par la voix de Dieu. Vous, vous êtes riche, et vous devez faire du bien; mais vous vous réservez de le faire après votre mort; vous avez de grands projets sur ce que vous laisserez : prenez garde que ce ne soit une attache excessive aux biens de ce monde qui vous engage à projeter tant de belles choses, pour vous empêcher de faire de votre vivant ce que vous devriez faire. Vous, vous êtes pauvre, et quand votre famille réclame ce que vous avez à peine, vous ne rêvez que bonnes

œuvres, charités : tout ce que vous pouvez vous permettre en bonnes œuvres, ce sont les œuvres spirituelles; encore ne vous sont-elles permises qu'autant qu'elles ne peuvent pas nuire à votre travail, s'il est nécessaire à votre existence ou à celle de votre famille.

Ainsi donc ne déplaçons pas les choses, comme nous le faisons si souvent. Demandons-nous à nous-mêmes si c'est bien Dieu, uniquement Dieu, que nous cherchons dans telle ou telle œuvre, et soyons attentifs à ce qu'il demande de nous.

Nous trouvons dans la sainte Vierge, dont nous célébrons une fête aujourd'hui, le modèle de toutes les vertus; mais nous pouvons surtout admirer comme elle fut attentive à écouter la voix de Dieu, et fidèle à l'accomplir. Jésus-Christ ne demanda pas d'elle des choses éclatantes, mais les vertus de la vie cachée. Après l'honneur insigne qu'elle avait reçu d'être choisie pour la mère d'un Dieu, ne pouvait-elle pas se croire appelée à gouverner l'Église? Après la mort de son Fils, surtout, ne pouvait-elle pas se croire le droit de décider, de donner des conseils, de rappeler ce qu'il avait enseigné! Non, elle reste renfermée dans la vie simple qu'elle menait auparavant; l'Écriture ne dit rien d'elle. Elle vécut ignorée. Et je pense que nous ne prétendrons pas qu'elle n'avait pas entendu *la voix de* Dieu? Écoutons-la donc bien,

cette voix ; et réglons nos actions sur ce qu'elle demande de nous dans notre position. N'oublions pas que c'est là la règle ; tout ce qui est en dehors des devoirs de notre état ne peut être qu'une illusion.

PAIN QUOTIDIEN.

16 décembre. — 1855.

Nous ne parlerons pas ici du pain quotidien nécessaire à la vie de notre corps, mais du pain qui est nécessaire à la vie de notre âme, et particulièrement des grâces de Dieu, que nous ne lui demandons pas et qu'il nous accorde, et de celles que nous lui demandons sans que nous nous mettions toujours en devoir de les obtenir.

Ces grâces de Dieu que nous ne lui demandons pas, que nous n'apercevons pas même toujours, dont peut-être nous nous passerions souvent bien volontiers (et grâces cependant bien grandes, puisque ce sont de puissants moyens de salut), ce sont les afflictions qu'il nous envoie. Si nous n'avons pas le courage d'aller au-devant des sacrifices qui nous seraient si pénibles, soumettons-

nous du moins avec une pieuse résignation à ceux qu'il nous infligera. Il y aurait peut-être de la témérité de notre part à dire : « Seigneur, frap-« pez où vous voudrez, ne m'épargnez pas ; » mais quand il frappera, soumettons-nous, acceptons du moins.

Il est un autre genre de grâces dont nous nous reconnaissons bien le besoin, que nous désirons même, que nous demandons à Dieu peut-être tous les jours, et avec ardeur : ce sont les vertus qui nous mériteront le ciel ; mais faisons-nous ce qu'il faut pour les obtenir ? Nous ressemblons en cela à ces paresseux au sujet desquels nous connaissons un vieux proverbe, dont nous pouvons assurément nous faire l'application ici : *Il demande de l'ouvrage, et prie le bon Dieu de n'en pas trouver*. Nous avons aussi, nous, de l'ouvrage à faire, c'est l'œuvre de notre salut ; et, comme le paresseux, nous demandons à Dieu de n'en pas trouver. Nous savons très-bien ce qu'il demande de nous ; ce qu'il faudrait faire pour acquérir telle ou telle vertu dont nous aurions tant besoin, cette humilité, cette patience, cette charité, cette douceur ; et quand l'occasion de l'acquérir se présente, nous nous gardons bien de la saisir.

PRÉSENCE DE DIEU.

Dimanche 29 décembre. — 1833.

Voici le moyen de salut le plus puissant, celui qui nous conduirait le plus efficacement à la perfection; si nous en connaissions bien tous les avantages, nous serions bien plus empressés de nous les procurer; tandis que la plupart du temps nous ne savons pas en faire usage.

L'exercice de la présence de Dieu est la meilleure de toutes les prières. Nous nous plaignons de ne pas pouvoir prier, d'avoir des distractions continuelles, au point d'être dégoûtés de la prière; nous nous en affligeons, nous nous décourageons. Eh bien, pensons à la présence de Dieu; élevons sincèrement notre cœur vers lui; ce n'est pas long : un mot seulement, une pensée dirigée vers lui, voilà une prière courte, pendant laquelle nous n'aurons pas le temps d'avoir une distraction; ce sera une prière méritoire, une prière vraiment agréable à Dieu, et que nous pouvons faire partout, sans apprêts, sans efforts. Cet exercice de la présence de Dieu se peut appliquer aux âmes du purgatoire. Il en est, de ces âmes, pour les-

quelles nous voudrions tant offrir de bonnes prières ! eh bien, offrons celles que la présence de Dieu nous inspirera.

L'exercice de la présence de Dieu n'est pas seulement une bonne prière, c'est encore une grande consolation. Au milieu des peines, des dégoûts de la vie, âmes affligées, pourquoi n'élevez-vous pas vers Dieu ces yeux si souvent mouillés de larmes? c'est en lui, et en lui seul, que vous trouverez de la consolation. Pensez qu'il voit vos pleurs; c'est lui qui les fait couler pour vous éprouver, ou pour vous châtier en père plein de bonté. C'est à lui seul qu'il faut en parler, de ces peines qui vous accablent, et vous verrez qu'elles s'allégeront.

Non-seulement la présence de Dieu est une bonne prière et une consolation, mais elle est encore un conseil salutaire. Ne sommes-nous pas bien souvent embarrassés, incertains de ce que nous devons faire, quand ce ne serait que pour nos affaires d'intérêt? eh bien, l'exercice de la présence de Dieu nous éclairera. Accoutumons-nous à lui rapporter toutes nos actions, même celles qui nous paraissent le plus indifférentes, le plus insignifiantes. Il n'y a rien qui ne puisse lui être rapporté, qui ne puisse être fait en vue de lui plaire; rien n'est indifférent *pour une âme fidèle*, parce que, jusqu'aux plus

pieuse, et vous voudriez fuir les plaisi
monde; mais vous avez un mari qui veut y
vous y êtes obligée. Souvent cela contrai
est une foule d'ennuis de ce genre, surtout
les personnes pieuses, qu'il faut pourtant
savoir supporter. On le fait, mais on le f
mauvaise grâce, on le fait avec humeur; e
perd par là tout le mérite que l'on pourrait a
Nous sommes trop heureux cependant que
veuille bien nous compter comme un mérite t
ces petites choses, que sa présence nous re
si faciles.

La présence de Dieu est encore le me
préservatif contre le péché. Qui pécherait j
s'il était bien pénétré de l'idée que Dieu
tout? Tous tant que nous sommes ici,
avons le cœur bon, de bonnes intention
véritable désir de notre salut, la volonté
pas offenser Dieu, et cependant nous l'offe
sans cesse; c'est que nous ne pensons pas a
nous n'y pensons pas certainement quand
péchons. Pratiquons donc cet exercice
présence de Dieu, et nous ne pécherons
nous verrons que nous passerons bien du

sans offenser Dieu, et en examinant notre conscience nous n'y trouverons plus que des fautes très-légères.

Peut-être beaucoup de personnes seraient-elles tentées de me dire : « Je vous ai déjà en-« tendu traiter ce sujet, vous m'aviez convaincu ; « j'ai essayé, mais je n'ai pas pu, c'est trop « difficile ! » Je leur répondrai : Dites-moi : tout ce que vous avez appris ne vous a-t-il pas donné de la peine, en êtes-vous venu à bout tout de suite? Est-il une science, un art dans le monde qui s'apprenne sans étude? Même ces travaux manuels qui se font dans nos maisons ne demandent-ils pas à être appris? Et nous voudrions arriver tout de suite à la perfection de cet exercice? Vous avez essayé ! Si vous n'avez fait qu'essayer, il n'est pas étonnant que vous n'ayez pas réussi. Vous vous êtes rebuté, et vous en êtes resté là. Il fallait y mettre de la constance, de la persévérance, du courage et de la fermeté. Au lieu de cela, vous avez voulu allier la lâcheté d'une tiédeur habituelle avec un désir vif, mais peu soutenu, de perfection ; et vous vous étonnez que ce désir ait été impuissant ! Pourquoi prétendez-vous parvenir à la perfection d'emblée, comme vous n'auriez certainement pas la prétention d'acquérir une science ou un art, sans vous y exercer? Et puis on se plaint que c'est

difficile : on essaye, et on s'en tient là. Persévérez seulement pendant trois mois, et vous verrez si vous ne parviendrez pas à cette habitude si salutaire de rapporter tout à Dieu, de le consulter sur tout. Au milieu de vos affaires, de vos embarras, de vos chagrins, de vos plaisirs même, quand ils sont légitimes, votre âme s'élevera un instant seulement vers Dieu, et vous trouverez en lui secours, conseils, lumières, consolations, préservatifs.

Mettons de la constance, de la persévérance dans cet exercice, mettons-y aussi du courage et de la fermeté. Nous en aurons besoin, d'abord à cause de notre disposition naturelle à la légèreté : il nous faut un effort sur nous-mêmes pour nous recueillir même un instant ; ensuite ne nous dissimulons pas que, cet exercice de la présence de Dieu étant des plus puissants pour nous préserver du péché, l'ennemi de notre salut redoublera d'efforts pour nous empêcher de le pratiquer. Ne nous rebutons donc pas d'abord des difficultés que nous rencontrerons, et persévérons.

SUR LES BALS[1].

Quoique le bal ne soit pas précisément un plaisir défendu, on ne peut se dissimuler qu'il ne présente de grands inconvénients. Sans entrer dans le détail de ces inconvénients (dont il ne m'est pas même permis de signaler ici les plus graves), j'en appelle à votre propre témoignage, j'en appelle à vos souvenirs, vous, mères de famille, qui y êtes allées autrefois; rappelez-vous l'effet que le bal produisait en vous, et tâchez de prémunir vos filles contre ses dangers, sur lesquels votre propre faiblesse peut vous avoir éclairées. Il ne vous est peut-être pas possible de ne pas y mener quelquefois vos filles, parce que vos maris se persuadent peut-être que c'est un moyen de

[1] Cette instruction s'adressait à un petit nombre de personnes pieuses, appartenant en général à la haute classe de la société, et que le prédicateur connaissait assez pour être sûr qu'elles n'abuseraient pas de ses paroles, conformes, au reste, à celles de saint François de Sales (*Introduction à la Vie dévote*, chap. 31 et 33), dont il venait de faire la lecture. Il eût été beaucoup plus sévère s'il eût parlé de ces bals publics et de ces bals de campagne qui sont la source de nombreux désordres dans *les rangs inférieurs de la société.*

les faire connaître et de leur procurer un
sement avantageux; tâchez du moins de
conduire que rarement, et veillez attenti
sur elles quand elles y sont; observez to
de retour chez vous, faites en sorte de sa
sitivement l'effet que ce plaisir produit e

J'engagerais à cette occasion les mère
tiennes à ne rien négliger pour obtenir
fiance de leurs filles. C'est de la plus gra
portance pour les préserver des dangers a
elles pourraient être exposées; attirez-la
cette confiance, par la douceur, par la
sion; accoutumez vos enfants à causer ave
soyez bonnes, indulgentes avec eux, pass
même beaucoup de choses, afin de ne pas
l'élan de leur confiance. Ce sera pour v
moyen puissant de les diriger dans la bon
Accoutumez vos filles à vous rendre com
à se rendre compte à elles-mêmes de ce
éprouvent : vous parerez par là bien des i
nients.

Et vous, jeunes femmes qui allez au ba
dez-vous compte aussi des impressions q
sur vous.

Ne cherchez-vous pas ce plaisir avec tro
pressement? Vous vous trouvez bien, vous
montrer les avantages que vous possédez
vous fiez trop à votre vertu. Demande

quelle impression produisent sur vous les compliments que vous recevez; ne vous en nourrissez-vous pas trop? ne vous les rappelez-vous pas avec trop de complaisance? Quand, mariées déjà depuis plusieurs années, vous n'avez peut-être plus pour vos maris qu'une froide estime; quand, avec cela, vous vous plaisez dans le vague d'une imagination errante, savez-vous à quel danger vous vous exposez? Cette personne que vous aimez tant à rencontrer au bal, voilà peut-être, si vous n'y prenez sérieusement garde, le commencement d'un sentiment bien funeste, dont vous ne vous doutez pas, et qui deviendrait pour vous la source de vifs chagrins et de cuisants remords.

C'est en s'examinant avec soin, en veillant sur tous les mouvements de son cœur, en se rendant compte de tout ce que l'on éprouve, en pesant tout cela devant le Seigneur, que l'on conserve cette paix si douce de la conscience, et cette union si délicieuse avec Dieu, qui devrait faire l'objet de nos plus vifs désirs, et pour laquelle nous n'avons, hélas! trop souvent que négligence et oubli.

SUR LES DÉSIRS.

Jeudi de la 3e semaine de Carême. — 1834.

Quelle est la femme pieuse qui dans sa vie n'ait pas, au moins une fois, regretté d'être de son sexe, et ne se soit dit : « Si j'étais homme, je serais « entré dans le saint ministère, j'aurais été mis- « sionnaire, je serais allé convertir les infidèles : « quel bien j'aurais pu faire ! » Certainement, de tous les désirs de ce genre c'est bien, ce me semble, le plus pur, le plus pieux. Et cependant, pendant qu'on se livre à ces vagues pensées, on néglige le bien qu'on aurait à faire autour de soi ; et pendant qu'on pourrait convertir des âmes qui sont indifférentes, on ne songe guère à sanctifier celles qu'on a autour de soi. Ce mari qu'il faudrait ramener par la douceur ; cet enfant qu'il faudrait reprendre ; ce domestique sur lequel il faudrait veiller :... voilà cet apostolat sublime auquel vous êtes appelées, et qu'il faudrait exercer dans votre maison.

On dit aussi quelquefois : « Ah ! si j'avais été « dans le temps des martyrs, j'aurais volontiers « sacrifié ma vie à ma religion. » Je veux bien le

croire, il y a assez de générosité pour cela dans le cœur de la femme; mais vous ne serez pas martyres, vous n'aurez pas de bourreaux à braver : tournez donc vos courageux efforts contre cette humeur maussade, que vous avez à combattre tous les jours, de laquelle il faut triompher, et qui est peut-être bien plus difficile à vaincre que les bourreaux. Que faites-vous pour la combattre? y pensez-vous seulement?

TENTATION.

MOYEN DE LA REPOUSSER.

Jeudi de la semaine de Pâques. — 1834.

Il faut que nous soyons tentés. Au lieu de nous tourmenter de la tentation, nous devrions nous en réjouir, parce qu'elle est une occasion de mérite. Nous en trouverons partout. Nous nous troublons de celles qui sont contre la pureté, contre la foi, peut-être même contre la charité (quoique de celles-là, en général, on ne s'en fasse guère de scrupules) : toutes celles-là viennent de nous; mais celles contre lesquelles on ne se met guère en garde, ce *sont celles* qui nous viennent de la

part des autres. C'est cette tentation extérieure qui nous entraîne à tant de chutes, dont nous ne nous méfions pas du tout, et contre lesquelles il serait si utile de se prémunir. Pendant que nous nous tourmentons de celles qui sont en nous, et contre lesquelles nous ne pouvons rien, qui ne dépendent pas de nous, dont nous sommes tout à fait innocents si nous ne les écoutons pas, nous ne prenons aucune précaution contre cette foule de tentations qui se trouvent autour de nous, et qui nous viennent de ceux avec lesquels nous vivons; aussi comme on s'y laisse entraîner! que d'impatiences, de maussaderies, de mauvaise humeur! Si l'on savait résister à toutes ces petites tentations par lesquelles on se laisse vaincre si facilement, souvent même sans la moindre résistance, que d'occasions de mérite ne fourniraient-elles pas dans cette foule de contrariétés auxquelles nous sommes assujettis? Quand ce ne serait qu'à l'égard de ce temps, que nous n'employons jamais comme nous le voudrions; car qui est maître de son temps? Eh bien! en offrant à Dieu ce sacrifice de tous les instants, en résistant à ce désir si naturel de s'impatienter, ou de témoigner à ceux qui viennent nous enlever le peu de moments que nous aurions à nous tout l'ennui, le déplaisir qu'ils nous causent, nous ferions une œuvre méritoire, nous vaincrions une tentation contre la

harité. Et quelle tentation aussi dans ces raisonnements continuels que nous rencontrons de la art de ceux qui dépendent de nous, pour ne pas ire ce que nous leur demandons, éludant toujours, feignant de ne pas comprendre, mettant n avant tant d'arguments, qui nous paraissent lus faux les uns que les autres! Quelle tentation e s'impatienter! par conséquent quelle source e mérite en y résistant!

LA PIÉTÉ DANS TOUS LES AGES.

La piété est bonne dans tous les âges de la vie; inspirée dans l'enfance, elle produit les plus heureux effets. Qui ne sait que les premières impressions sont les plus durables? A cet âge où les passions ne parlent pas encore; où l'on reçoit si facilement toutes les impressions; où la mémoire, vide encore, a tant besoin de ne se meubler que de bonnes choses, la piété produit pour toute la vie les fruits les plus salutaires. C'est aux parents, à la mère surtout, qu'il appartient de donner cette seconde vie à son enfant, en l'élevant dans la piété *et la crainte de Dieu.*

En général on est pénétré de cette vérité ; mais comment s'y prend-on pour la mettre en pratique? Si l'on parle de religion à un enfant, comment lui en parle-t-on? De manière à l'ennuyer; on la lui présente sévère, austère; on prend un air de gravité, il semble qu'on monte en chaire pour prêcher; aussi l'enfant en bâille d'avance. On s'en aperçoit; alors on se dégoûte avec lui de l'entreprise, et l'on dit, afin d'en rester là, qu'il est trop jeune, qu'on craint de lui faire prendre la religion en grippe, et qu'on lui en parlera plus tard. Les jours se passent ainsi, les mois, les années, sans qu'il en soit question; et voilà un enfant qui s'élève sans la connaissance de Dieu, qu'il serait cependant si précieux d'enseigner à cet âge ; et cela parce qu'on s'y est mal pris. Si, au lieu de se borner à lui faire apprendre le catéchisme, on avait su l'intéresser par des histoires saintes, des récits toujours si désirés par les enfants; si l'on avait mis du soin, du tact, de l'esprit, du bon sens, de la gaieté même, dans cette instruction, enfin tout ce qu'il faut pour charmer un enfant, on aurait bien mieux réussi.

La piété est bonne dans la jeunesse : elle préserve de tous les dangers de cet âge, où l'on a tant besoin d'aimer et où l'on choisit souvent si *mal* l'objet de ses affections. Jeunes gens, donnez à *Dieu* ce cœur qui vous échappe ; et sans lui dé-

fendre de s'attacher légitimement, préservez-le de ces égarements qui sont si déplorables.

Mais il est peu de jeunes gens ici; nous avons à peu près tous atteint cet âge mûr, où, si ce ne sont plus les passions de la jeunesse, il en naît d'autres, contre lesquelles la piété seule peut garantir : la cupidité pour saisir les biens de ce monde, l'avarice pour les retenir, cette crainte de perdre les avantages de la fortune, ceux de la figure, ce soin excessif pour les conserver, l'ambition des honneurs, ce dégoût, cet ennui de la vie qui commence à s'emparer de l'âme, ces chagrins si profonds de la perte de ces êtres auxquels toutes nos affections étaient attachées : qui adoucira ces regrets si amers, qui sauvera du désespoir? La piété, la piété seule.

C'est surtout à la vieillesse qu'il faut de la piété; elle seule peut en adoucir l'amertume. Qui consolera ce pauvre vieillard, qui se voit dépérir tous les jours, qui sent toutes ses facultés lui échapper, qui n'inspire plus qu'une sorte de pitié, si lourde sur son cœur? Il devient chagrin, morose; il pèse de tout son poids sur lui-même et sur les autres; incapable de joie, il s'irrite de celle des autres, il ne sait que gémir sur son siècle et blâmer tout ce qu'il voit. Et comment ne gémirait-il pas? La vie est si triste pour lui! il a perdu tous les êtres qui lui étaient chers, il peut

se dire : « Quand j'étais jeune, j'avais des amis;
« et chaque année, pour ainsi dire, de cette vie,
« trop longue, m'a enlevé un de ceux qui m'ai-
« maient : je suis seul à présent sur la terre! » Si vous ajoutez à cela les infirmités, les maladies, vous comprendrez qu'il est bien à plaindre ce pauvre vieillard!... Mais s'il a de la piété, quelle différence pour lui! Cette enveloppe qu'il voit se détruire va bientôt donner un libre essor à son âme vers les cieux : il ne regrette plus des plaisirs passagers, quand il pense aux joies du ciel dont il va jouir. Une douce sérénité se répand sur ses traits; il attend une vie meilleure sans maudire celle-ci.

LE DÉVOUEMENT

DANS LA PIÉTÉ.

26 *décembre.* — 1834.

Si nous aimions bien Dieu, nous verrions en lui un père, nous n'aurions pas de lui cette crainte servile qui détruit l'amour; et nous lui serions dévoués comme nous avons pu l'être à *ceux* que nous avons aimés. Rappelons-nous ce

que nous avons été pour une personne réellement chérie : quel dévouement, quel empressement à lui plaire, quel zèle pour ses intérêts, quel désir de deviner ce qui pouvait lui être agréable! Pourquoi étions-nous ainsi? Parce que nous aimions cette personne. Rappelons-nous, au contraire, nos dispositions à l'égard de certaines personnes qui nous imposent, avec lesquelles nous nous sentons toujours mal à l'aise; les aimons-nous beaucoup, désirons-nous jamais les rencontrer? Pourquoi? C'est que nous les craignons. Est-ce ce sentiment que nous devons avoir pour Dieu? Et cependant c'est celui que lui portent un grand nombre de personnes pieuses, qui se plaisent à se tourmenter de la rigueur de ses jugements, qui se font des scrupules sans fin, et qui semblent n'avoir de dévotion que pour se bouleverser et s'assombrir; aussi comme leur humeur s'en ressent! Au lieu de goûter dans la dévotion ce qu'elle a de doux, de délicieux, elles s'en font une sévère, intolérante, qui serait de nature à en dégoûter. Et si ces femmes pieuses, comme il s'en rencontre si souvent, se trouvent unies à des hommes qui n'ont aucune idée de la religion, qui lui sont hostiles même, quel effet produiront-elles sur l'esprit de leurs maris? Elles voudraient les voir partager leurs sentiments, elles voudraient les convertir; elles les prêchent pour cela (peut-être même un peu

trop); mais sans fruit. On pourrait leur dire :
« Vous priez tous les jours et bien ardemment, « je le veux, pour la conversion de ce mari : c'est « bien sans doute; croyez-vous cependant que « cela suffise? Et quand il vous voit quelquefois « si sèche, si intolérante, si peu patiente, si mé- « disante; qu'il rencontre des reparties si aigres, « si piquantes; qu'il vous voit si peu résignée « dans les peines de la vie, croyez-vous par là « lui faire aimer beaucoup votre dévotion? Eh! ne « voyez-vous pas que bien loin d'amener cette « conversion, que cependant vous désirez tant, « c'est vous qui la reculez? »

D'où cela vient-il? Est-ce la faute de votre humeur? Non; c'est celle de vos scrupules, que vous ne cherchez point du tout à combattre. Votre confesseur fait tout ce qu'il peut pour cela, mais on n'en a jamais fini avec vous. S'il est parvenu à vous défaire d'un scrupule, bien vite vous vous en créez un autre; il semble que ce soit votre élément. Ce confesseur a du tact cependant, il a de l'expérience, de la connaissance du cœur humain, enfin il suffit à toute autre; mais quant à vous, il ne vous connaît pas, le pauvre homme, il n'y entend rien!... Il est vrai que vous n'êtes pas comme une autre, car voilà l'argument des scrupuleux, argument inspiré par l'orgueil; ne *vous le* dissimulez pas, il trouve son compte à

n'être pas comme un autre; même en mal, car sur quoi ne s'appuie-t-on pas? « Pourquoi, me « dira-t-on peut-être, poursuivez-vous donc ainsi « cette pauvre âme jusqu'en ses derniers retran- « ments? » Mes frères, c'est parce qu'il est de mon devoir de vous avertir d'un danger bien grand pour votre salut; rien n'y nuit peut-être plus que les scrupules : ils éteignent l'amour de Dieu. Dites-moi, l'aimez-vous beaucoup quand vous vous le représentez si sévère, toujours prêt à punir? Quand vous regardez comme si difficile de lui plaire, faites-vous beaucoup d'efforts pour y parvenir? ne vous laissez-vous pas plutôt aller au découragement? Et que produit le découragement? C'est qu'on ne veille plus sur soi-même, et qu'on tombe souvent dans les fautes les plus graves.

MÊME SUJET.

La crainte est le commencement de la sagesse; mais remarquez bien que ce n'en est que le commencement. A la crainte doit succéder l'amour, la confiance. Comment! ce Dieu si bon, qui, dans la *prière qu'il* nous a lui-même enseignée,

veut que nous l'appelions *notre Père*, parc
en a pour nous les sentiments, ne nous
rerait que de la crainte! Ah! ce serait outra
bonté!

Ce que ces craintes excessives ont de p
cheux, c'est le découragement auquel ell
trainent. Demandez à ces pauvres femmes, s
lement et si malheureusement pieuses, si c
pas dans ces moments de découragement q
sont tombées dans ces lourdes fautes qu'ell
tant déplorées ensuite, qui ont été si humi
pour elles, et en même temps si affligeante
ceux qui les entourent! Ces terreurs des juge
de Dieu, que produisent-elles? Elles déto
tout au plus des fautes qui entraînent la d
tion; car pour toutes les autres, on se les p
attendu que l'amour, qui évite avec le plus
soin tout ce qui déplaît à l'objet aimé, pe
empêcher de les commettre. Les personnes
fiées de la rigueur des jugements de Dieu n
gnent que l'enfer; et encore, de l'enfer, c
peines physiques (si l'on peut s'exprimer a
car la peine morale, bien autrement affreu
privation de Dieu, on n'y pense pas seule
preuve que l'on n'aime point Dieu.

Tous ces scrupules, toutes ces terreurs n
dent donc qu'à vous éloigner de lui. « Mais
dira peut-être une de ces âmes (car on d

toujours à regarder comme impossible ce qu'on ne veut pas se donner la peine de faire, parce qu'il est plus commode d'en rester là), « il ne dépend « pas de moi de chasser ces idées sombres, j'ai fait « tout ce que j'ai pu ! » Non, vous n'avez pas fait tout ce que vous avez pu, parce que, si vous l'aviez fait, vous auriez pu. Dites-moi, quand il vous vient de ces pensées indécentes, auxquelles vous ne voulez pas céder, ne savez-vous pas les chasser, même quand elles vous obsèdent, parce que là vous avez une volonté forte ? Croyez-vous donc qu'il n'y ait aux yeux de Dieu de vertu que la pureté ? Et la confiance, l'espérance en lui, ne valent-elles pas la peine de faire des efforts pour les acquérir ? Ah ! croyez que Dieu, qui a voulu que notre cœur fût touché de la confiance qu'on nous accorde, le sera aussi de celle que nous aurons en lui. Ne pensez pas qu'il aime nos craintes et nos terreurs : elles ne sont bonnes que pour retirer les pécheurs des plus grands désordres ; mais la confiance et l'amour doivent être le partage des véritables enfants de Dieu.

SUR L'OPINION QU'ON A DANS LE MONDE QUE LA PIÉTÉ RÉTRÉCIT L'ESPRIT.

Jeudi 3 mai. — 1838.

Cette opinion, bien fausse sans doute, ne vient-elle pas un peu de la faute des personnes qui font profession de piété, et qui ne la font pas consister toujours dans ce qu'elle a de grand, de sublime même? Beaucoup de préventions qui existaient contre la religion sont tombées; cependant il en reste encore quelques-unes, et celle-là est du nombre.

Il est évident que de nos jours il y a tendance à revenir aux idées religieuses. Les esprits s'étaient portés vers la philosophie; ils s'en sont dégoûtés, n'y trouvant rien de solide. Lancés dans les différents systèmes, et n'y rencontrant que du vague; dans la politique, et n'y trouvant que déceptions, que révolutions; lassés, fatigués de tout, ils voudraient revenir à la religion. Beaucoup de jeunes gens viennent lui demander ce bonheur, ce repos, cette vérité, qu'ils n'ont pas trouvés ailleurs; mais, peu instruits de cette *religion* (comment le seraient-ils, puisqu'ils ne

l'ont pas étudiée ?), ils ne la comprennent pas, et allient même ces idées religieuses qui les poursuivent avec un amour effréné pour les plaisirs, dont ils ne savent pas encore se passer.

Il serait donc bien à désirer qu'ils ne reçussent pas de fausses impressions contre la religion. La disposition à y revenir est manifeste; travaillons tous, autant qu'il est en nous, à seconder ce mouvement, aidons-le de tout notre pouvoir. Tous nous ne sommes pas appelés à monter dans la chaire de vérité, mais tous nous sommes appelés à exercer ce saint apostolat. Pour cela prenons garde à ne pas donner lieu de croire que la religion rapetisse l'esprit. Comment pourrait-elle le rapetisser? Comment celui qui ne pense, qui n'agit que selon l'esprit de Dieu, pourrait-il ne pas parler, ne pas agir dignement? Qui peut être mieux inspiré que celui que la lumière divine éclaire?

Ayons donc soin d'éviter tout ce qui peut donner quelque prévention contre notre piété; et d'abord prenons bien garde à cette légèreté avec laquelle on s'exprime quelquefois sur le compte de son confesseur. Évitons les remarques sur la figure ou la tournure des prêtres. La femme qui parlera avec une si grande légèreté à ce sujet sera peut-être la femme du monde la plus pure, la plus innocente; et c'est même peut-être parce qu'elle l'est davantage, qu'elle n'a pas même l'idée

du mal qu'elle s'exprime ainsi. Quel effet voulez-vous que produisent les éloges que telle femme fait de son confesseur sur l'esprit de ceux qui n'ont point de religion, et qui ne peuvent comprendre les raisons puissantes et légitimes qu'elle a de reconnaissance envers Dieu, quand elle en parle avec tant d'enthousiasme ?

Soyez reconnaissante envers celui qui vous parle de Dieu, qui vous a attirée vers lui, qui par ses conseils vous a peut-être préservée de grandes fautes; estimez ce prêtre, qui vit tout en Dieu, qui se fait tout à tous : mais renfermez ces sentiments dans votre cœur.

Un tort qu'on a encore, c'est de parler des pratiques de piété à des gens qui ne peuvent pas les comprendre, et qui croient facilement qu'elles rapetissent l'esprit, parce que toutes ces choses leur paraissent petites. La religion, qui est grande et admirable dans ses œuvres, est adaptée à toutes les intelligences et à toutes les positions; l'Église a toléré, pour l'édification et la sanctification des fidèles, une foule de pratiques, où les âmes ferventes trouvent des consolations puissantes, des délices ineffables; n'oubliez pas que ces pratiques ne sont qu'un accessoire, elles ne font pas le fond de la religion. Et quand vous avez le tort d'en parler devant des gens qui ne peuvent vous comprendre, vous les éloignez de la piété, parce qu'ils

croient qu'elle impose toutes ces pratiques qui ne leur semblent que des minuties. Et voilà comme ils en déduisent cette conséquence que la religion rétrécit les idées.

Imitons les premiers chrétiens, qui ne célébraient nos saints mystères qu'en secret, loin des regards des infidèles. Nous ne sommes point appelés comme eux à sceller de notre sang les vérités de la foi, mais comme eux nous sommes appelés, et nous le sommes tous, à aider le mouvement des esprits vers les vérités de la foi. Sous ce rapport nous nous trouvons dans une position à peu près semblable à la leur. Ils cachaient les saints mystères aux païens, et ne les y initiaient que lorsqu'ils y étaient convertis ; eh bien, comme eux gardons secrètes nos pratiques de religion; n'en parlons pas à tout instant; et lorsque nous aurons opéré réellement des conversions, il sera temps de révéler nos pratiques pieuses à ceux qui pourront alors les comprendre.

Un tort dans lequel on tombe encore assez souvent, c'est de déplacer les devoirs, de s'en faire un de certaines pratiques, et de négliger pour cela ceux de son état ; on en conclut facilement dans le monde que la piété est à charge, importune, absurde : et voilà qu'on donne des préventions contre elle, parce qu'on ne sait pas en saisir l'esprit, *qui est toujours l'accomplissement*

de tous les devoirs de la position où Dieu nous a placés.

SUITE DU MÊME SUJET.

Lundi de la Pentecôte. — 18[illegible].

Comme nous l'avons dit l'autre jour, les personnes qui font profession de piété ont souvent elles-mêmes accrédité cette erreur, que la piété rétrécissait l'esprit. J'ai entendu des personnes réellement religieuses parler cependant quelquefois de personnes qui l'étaient aussi comme de génies étroits, à cause de leur piété.

On est porté aussi à croire que les personnes qui agissent en conscience ne sont capables de réussir en rien. N'est-ce pas plutôt le tort de notre époque, où l'on a tout secoué, tout ébranlé? car, enfin, on ne prétendra pas, je pense, que l'homme de conscience ait moins de moyens, moins de capacités qu'un autre. S'il réussit moins, c'est que tous les moyens ne lui sont pas bons, comme à celui qui n'écoute pas sa conscience, qui n'est honnête homme que de nom, comme *il y en a* tant; mais à capacité égale l'honneur,

la probité suffiraient même pour interdire à l'honnête homme selon le monde les voies mauvaises, et il ne réussirait pas mieux que l'homme religieux : il en résulterait donc qu'il faudrait dire aussi que l'honneur et la probité rétrécissent l'esprit.

Non, la piété ne rétrécit pas l'esprit, elle l'élève, au contraire, elle l'agrandit. Saint Augustin, dont la piété cependant était si tendre, et qui se complaisait dans ce qu'on appelle petites dévotions, était-il donc un petit esprit, quand on ne conçoit pas comment la vie d'un homme a pu suffire à écrire tant et de si sublimes volumes? Et saint Jean Chrysostome (qui veut dire *bouche d'or*), dont les écrits sont si admirables, était-il donc un petit esprit? Non, la piété n'amoindrit pas, n'affaiblit pas, n'éteint pas le génie; au contraire, elle l'élève, elle le porte aux plus grandes choses; et cela surtout parce qu'elle le soumet, au lieu de le laisser s'égarer. Et voyez même dans cette unité religieuse, dans cette soumission à l'Église, qu'on a voulu secouer, à quoi est-on arrivé? En cherchant à la détruire on a renversé aussi le trône, et l'on est tombé dans de graves égarements; tandis que c'est à cette soumission à l'Église, qui subsistera toujours, que nous devons la conservation de la foi. Qu'est-il arrivé au contraire à nos frères séparés? C'est que, maîtres

de leur croyance, on peut dire en toute vérité qu'il n'y a pas deux protestants qui soient de la même opinion.

La religion n'impose pas à tous les mêmes choses, tous ne sont pas appelés à la chanter dans de magnifiques poésies; mais bien loin d'éteindre le génie dans ceux qui en sont doués, elle l'éclaire, elle l'élève au sublime. Et voyez parmi ceux que nous appelons les Pères de l'Église, ces colonnes de la foi : plusieurs avant de l'embrasser n'avaient ni écrit ni rien fait de remarquable ; du moment où ils sont éclairés de ses lumières, ils deviennent d'autres hommes, le génie semble leur arriver avec la foi; et s'ils l'abandonnent, il semble s'éteindre avec elle. Ce Tertullien, dont les écrits nous transportent, du moment où il s'éloigne de l'Église ne produit plus rien de remarquable; ce n'est plus ce Bossuet africain dont l'originalité nous séduit.

Comme nous l'avons déjà dit, après avoir essayé de la philosophie, de l'irréligion, on vient redemander aux croyances de nos pères cette paix, cette sécurité qu'elles leurs procuraient. Ce sentiment de retour vers les idées religieuses a gagné comme une étincelle électrique de proche en proche. C'est ce que nous avons eu occasion de remarquer pendant ce Carême, où l'on se pressait *en foule* dans nos églises, et où dans nos salons,

au milieu des plaisirs, nous savons qu'on ne pouvait s'empêcher de parler religion.

Ce sentiment n'a pas encore gagné toutes les classes, toutes ne sont pas éclairées en même temps; mais comme c'est par la classe élevée que ce retour a commencé, il s'étendra aussi sur les autres. Travaillons donc à accélérer ce progrès, soyons attentifs, mes frères, à ce mouvement. Nous sommes en présence de beaucoup de bien à faire; nous sommes en présence aussi de beaucoup de mal, si nous ne veillons pas sur nous. Nous sommes appelés à une grande mission, il faut la remplir dignement, ou nous serions responsables du bien que nous ne ferions plus.

Prenons-y bien garde : si nous allions mêler à notre amitié les défauts de notre caractère, si nous allions mettre dans notre dévotion toutes nos petites passions; si nous allions la dénaturer en quelque sorte; si, pour excuser notre égoïsme, notre sensualité, nos médisances, notre impatience, notre peu de support du prochain, nous allions donner à tout cela un tour religieux, quel mal ne ferions-nous pas! Au lieu d'aider à ce mouvement qui déborde de tous côtés, au lieu de montrer la religion grande, douce au cœur, belle et suave comme elle l'est; cette religion dont les enseignements sont si sublimes, la pratique si heureuse, les récompenses si magnifiques, si

nous la montrions, elle qui est toute charité, égoïste, médisante, injuste et sévère, impatiente; alors, au lieu de la juger ce qu'elle est, faite pour le bonheur de l'homme en ce monde et en l'autre, les jeunes gens ne verraient plus en elle que coutume superstitieuse, petitesse d'esprit, une espèce de hochet pour les âmes faibles, propre à amuser celles qui ne sont plus d'âge à jouir d'autres plaisirs. Ah! que Dieu nous préserve d'un tel malheur!

SUR L'OPINION QU'ON A DANS LE MONDE QUE LA PIÉTÉ DESSÈCHE LE COEUR.

Mardi de la Pentecôte. — 1835.

Comment la piété pourrait-elle dessécher le cœur, elle qui est tout amour, toute charité? C'est l'égoïsme, qui n'aime que soi, qui dessèche le cœur; mais la piété qui combat l'égoïsme, le plus grand vice du cœur, c'est elle, au contraire, qui le rend meilleur. Elle ne détruit pas ce sentiment, parce qu'il est inné en nous, et que Dieu ne nous l'a donné que parce qu'il est nécessaire à notre conservation; mais elle le dirige, et fait

que nous nous aimons utilement, en vue de notre salut, et que nous donnons la préférence sur notre corps à cette âme immortelle, pour laquelle nous désirons et nous recherchons les seuls biens véritables.

Comme ce préjugé tomberait bien vite si l'on voulait examiner tout ce que la piété a fait au contraire pour le bien de l'humanité, tout ce qu'elle a produit de généreux, de grand, de sublime. Toutes ces fondations pieuses pour le soulagement de toutes les misères, c'est la religion qui les a créées; voyons-nous de ces grandes œuvres produites par la philosophie? Qu'a-t-elle fait pour le bien général? Elle a excité beaucoup d'ambition, beaucoup d'égoïsme; chacun, voulant être quelque chose, a porté son coup d'ébranlement à la société: mais a-t-elle produit, a-t-elle amené le bien des hommes? On a beaucoup écrit sur le bien public, on a fait de belles pages, sans doute, sur la philanthropie, sur la bienfaisance; on écrit encore tous les jours à ce sujet, on nous accable d'ouvrages prétendus utiles; que résulte-t-il de tout cela? tout cela produit-il quelques-unes de ces œuvres de la piété? Que trouve-t-on dans les hôpitaux? des femmes. Elles n'écrivent point sur le bien de l'humanité, mais elles sont toujours prêtes à la soulager dans *toutes ses misères. Et* pourquoi? Parce que c'est

soin qu'il sait que Dieu lui en fait un devoir. Ainsi descendons dans le détail : Un homme religieux a une femme, des enfants, il a le désir de leur amasser du bien ; il le fera par des voies légitimes ; il ne négligera rien de ce qui peut leur être avantageux, parce que Dieu le lui ordonne. Celui qui n'est pas religieux, guidé par le même désir d'amasser du bien pour sa famille, se laissera facilement entraîner par la cupidité, tous les moyens lui seront bons ; il s'attirera des procès ; l'ambition le portera peut-être à de folles entreprises, et au lieu de s'enrichir il se ruinera. L'homme qui pèse tout en Dieu, le consultant avant de rien entreprendre, y mettra de la prudence ; il ira peut-être plus lentement à s'enrichir, mais sa fortune sera bien plus solide.

Quand on envisage tout sous le rapport du salut, on acquiert une grande paix. Que deviennent alors toutes les contrariétés, les peines, les souffrances, la mort même, cette mort qu'on n'envisage ordinairement qu'avec tant d'effroi ? C'est le passage à une vie meilleure, c'est le commencement de la vie. Les maux, ce sont des épreuves que le bon Dieu nous envoie ; ils auront un terme. Ou l'on a trop d'horreur de la mort, ou l'on n'y pense pas ; et cependant il faudra bien la subir, cette mort inévitable ; nous sommes bien sûrs de n'y pas échapper, pourquoi y penser avec tant

de terreur? Si on l'envisageait dans les vues de la foi, elle ne nous ferait plus cette impression; nous ne la verrions plus que comme le terme de notre exil, l'arrivée au port.

Dieu dans sa bonté veut nous familiariser avec cette salutaire pensée, nous la rejetons! Ce n'est pas sans dessein que dès nos premières années nous ressentons ce commencement de mort; il s'aperçoit peu dans l'enfance et dans la jeunesse, quoique les premiers pas que nous faisons dans la vie soient des pas vers la tombe; mais dans l'âge mûr, quand nous sommes encore dans la force de l'âge, que nous jouissons de toutes nos facultés, nous commençons à perdre ceux que nous avons aimés, puis bientôt nous nous apercevons de la diminution de quelques-unes de nos facultés : le déclin s'annonce; chaque année nous enlève quelque avantage, et, ce qui est le plus cruel encore, nous enlève quelque objet de notre affection. Bientôt il ne nous restera plus un être qui nous comprenne. L'isolement, la tristesse, l'abattement, le découragement, le dégoût de tout, même de la piété (car alors, quelquefois, elle n'offre plus ces suaves douceurs qu'elle avait dans la jeunesse), s'emparent de nous. Si nous ne voyons pas toutes ces choses avec un esprit religieux, nous sommes bien à plaindre! Tandis que *si nous nous rappelons* que nos yeux sont

faits pour s'élever vers le ciel, alors t
d'aspect; nous les acceptons chrétienn
souffrances, cet abandon, ces maladi
firmités, parce que nous y voyons l'a
ce jour, qui bientôt luira pour nous,
sein de Dieu nous goûterons des joies

C'est pour que l'homme sente que
n'est pas ce lieu d'exil, que Dieu le pr
à la mort, c'est pour le désenchanter de
où il n'est qu'en passant, et où il ne do
tacher, qu'il lui envoie successivemen
mécomptes, toutes ces amertumes. Il
autre but, c'est que tous ces maux s
purifier, en lui faisant ainsi dans sa m
expier ici-bas les fautes qu'il a commi

Méditons donc cette pensée du ciel,
trouverons force dans notre faiblesse
dans notre ignorance, courage dans n
elle sera puissante pour nous faire pr
bien, nous guider pendant la vie, et n
nir au moment qui décidera de son éte

LA CHARITÉ

EST UN DES CARACTÈRES DE LA VRAIE DÉVOTION.

Jeudi 26 juin. — 1831.

Un des caractères de la vraie dévotion est la charité; et d'où vient qu'on reproche si souvent dans le monde aux gens dévots d'en manquer? Examinons d'abord si ceux qui font profèssion de piété n'y donnent pas souvent lieu. Ne manque-t-on pas bien souvent à la charité, peut-être pas dans les grandes occasions, mais continuellement dans les petites? Ces impatiences auxquelles on se laisse si souvent aller, ces paroles qui sentent l'irritation, l'aigreur, peut-être même la dureté, et qui échappent si souvent!..... on en est fâché ensuite, humilié même, plus que la personne contre laquelle elles ont été prononcées; mais, sorties d'une bouche chrétienne, quel effèt produisent-elles sur ceux qui les entendent, et qui ne font pas profession de piété! Et puis on se dépite, on se décourage, et cela ne remédie à rien.

Dans les grandes occasions on est en garde; d'abord elles sont plus rares : on s'échappe moins, parce qu'en général on a plus de temps de s'y pré-

parer; dans les petites, au contraire, dans celles qui reviennent tous les jours, on a plus de peine à se retenir, parce qu'on ne s'en méfie pas autant. Cette patience de tous les jours serait cependant bien plus méritoire; car enfin dans les grandes occasions c'est un mérite d'un instant, dans les petites c'est une habitude de mérite: or, l'habitude du bien est préférable, parce qu'elle constitue la vie de vertu, tandis que la vertu des grandes occasions n'est qu'une vertu d'occasion. Un peu de prévoyance, beaucoup d'amour-propre, du respect humain, cela suffirait en quelque sorte, comme vous voyez, dans les grandes occasions; mais cela ne constitue pas la vertu. Nous en sommes tous à peu près là, moi tout le premier, nous laissant vaincre par ces petites occasions d'impatience qui se rencontrent tous les jours et à tout instant. Veillons donc sur nous, en pensant au tort que nous pourrions faire par là à notre religion.

L'auteur du petit livre nous rappelle à ce sujet les paroles de l'apôtre saint Paul sur la charité, paroles courtes, mais qui renferment toute la perfection de cette vertu : *La charité est douce, elle est patiente, elle supporte tout, elle pardonne tout.* Voilà ce que doit être la charité. Est-ce la nôtre? Prenons-nous toujours les choses du bon *côté?* N'allons-nous pas souvent scruter les inten-

tions de nos frères pour les condamner? On vit avec des caractères opposés (peut-être gens de mérite d'ailleurs; mais enfin chacun n'a pas la même manière de voir ni de sentir) : un mot nous déplaît; au lieu de l'oublier, nous le ressassons sans cesse; nous nous aigrissons ainsi, et voilà souvent comme pour un rien, pour une misère, on se dégoûte des gens avec lesquels on a à vivre; tout ce qu'ils font nous déplaît, on est fort mal avec eux, cela devient une espèce d'antipathie, on arrive quelquefois jusqu'à une rupture. Ah! si la charité régnait dans les cœurs, en serait-il ainsi?

On dira peut-être : « Faut-il donc toujours cé« der? C'est toujours moi qui reviens la pre« mière; faut-il que ce soit toujours mon tour? « — Eh, pourquoi pas? Si Dieu vous appelle à « une plus haute perfection, vous y refuserez« vous? Croyez-vous que ce soit sans dessein de « miséricorde sur vous, s'il veut que votre vie « soit une vie de plus d'épreuves? Vous vous « plaignez d'être trop riche! »

D'ailleurs, malgré tout votre désir de perfection, croyez-vous que les autres ne puissent pas avoir aussi à vous supporter quelquefois? Vous ne vous en doutez seulement pas; il faut nous supporter tous les uns les autres. Et peut-être votre perfection elle-même est-elle une occasion

d'épreuves pour d'autres; car enfin n'avons-nous pas reconnu, il y a quelque temps, que personne n'était exempt de défauts, et que l'excès des vertus devenait même souvent un défaut? Et encore n'avons-nous pour défaut que l'excès de nos vertus? Plût à Dieu que les autres n'eussent à souffrir que de cet excès. Mais n'avons-nous pas aussi des défauts de caractère, qu'on n'a pas corrigés dans notre enfance, et que nous n'avons pas déracinés depuis?

Pratiquons donc réellement la charité : qu'elle règne dans nos discours, dans nos actions; et il faut pour cela qu'elle règne dans nos cœurs. Faisons aimer la dévotion par tout ce qu'elle a de si doux, de si suave, mettons-la en pratique. Voilà les actes d'amour que Dieu nous demande, et il saura bien les récompenser.

SUR LE SUPPORT
DES DÉFAUTS DU PROCHAIN.

Vendredi de la semaine de la Fête-Dieu, 26 juin. — 1834.

C'est encore un des caractères de la vraie dévotion : elle supporte les défauts de ses frères; sans doute un zèle saint la porte à corriger ceux

qui sont sous sa dépendance; mais comme cette correction se fait avec douceur, avec patience, je dirais presque avec suavité, lorsqu'elle se fait pour Dieu! Est-ce bien ainsi que nous en agissons, et lorsque nous reprenons nos frères, est-ce réellement la correction fraternelle que nous exerçons? Est-ce pour leur bien que nous agissons? Cherchons-nous à les rendre meilleurs, à les corriger d'un défaut? N'est-ce pas bien plutôt la passion qui agit en nous qu'un saint zèle? Nous reprenons, mais comment reprenons-nous? Est-ce avec réflexion? est-ce après avoir pesé ce que nous avons à dire? est-ce avec ce calme qui donne tant de puissance à la parole! Est-ce après avoir prié l'Esprit-Saint de nous éclairer, de répandre sa suave charité dans nos cœurs, pour qu'ils puissent toucher nos frères? Cherchons-nous les expressions les moins choquantes, les plus douces même, pour ne pas trop humilier celui que nous avons à reprendre? Le faisons-nous avec regret, et alors avec tous les ménagements que nous pouvons employer? A notre flux de paroles, à l'irritation de notre visage, aux expressions d'aigreur que nous employons (comme si nous les allions chercher tout exprès), au ton que nous y mettons, il est aisé de voir que c'est à l'impatience que nous cédons, bien plus qu'à l'amour du bien.

« Mais, diront cette femme, ce mari, ce père, « cette mère, ce maître, cette maîtresse, si vous « saviez à quel point je suis vexé, la patience d'un « saint n'y tiendrait pas; si vous voyiez comme « on prend tout ce que je dis, cet air imperti- « nent!... J'ai dit cent fois la même chose, on ne « m'en écoute pas davantage! » Je le crois bien; si vous l'avez dit cent fois, c'est d'abord peut-être quatre-vingt-dix-neuf fois de trop; et puis comment l'avez-vous dit?

Si le guide de vos âmes, que vous appelez l'homme de douceur par excellence, lorsque vous venez lui faire l'aveu de vos fautes, et que vous attendez de lui des avis salutaires, commençait par vous réprimander vertement; s'il allait chercher ses expressions dans le dictionnaire tout particulier des mots propres à irriter, qui semble fait tout exprès pour vous, et où vous puisez si amplement quand vous réprimandez, croyez-vous qu'il vous toucherait beaucoup et qu'il parviendrait à améliorer beaucoup votre caractère? Ne lui faut-il pas, au contraire, employer la douceur pour ne pas vous rebuter? Ne faut-il pas qu'il étudie ses moments, qu'il ménage ses expressions? Et s'il réussit à vous toucher, n'est-ce pas souvent à force de douceur, de condescendance même? Je sais bien qu'à cause de son caractère, que vous respectez, du sacrement qu'il

va vous conférer, quand même ses avis seraient sévères, vous n'oseriez pas vous révolter; mais en profiteriez-vous beaucoup, dites-moi? Eh bien, si vous qui avez reçu de l'éducation, vous qui ne voulez pas donner de vous une mauvaise opinion, vous qui avez tant de motifs pour bien faire; si avec vous il faut employer tant de ménagements, comment voulez-vous que ce domestique, qui n'a point eu d'éducation, que cet enfant, qui a aussi ses petites passions, et qui ne sent pas encore la nécessité de bien faire, soient corrigés tout de suite, quand vous le reprenez avec violence? Vous vous plaignez d'avoir dit cent fois la même chose; ah, mes frères! c'est un pécheur qui vous parle, qui a ses défauts comme vous avez les vôtres, c'est parce qu'il est forcé de s'avouer qu'on lui a dit aussi cent fois la même chose, sans que peut-être il se soit corrigé, qu'il vous engage à considérer aussi combien de fois, au tribunal de la pénitence, vous êtes venus vous accuser des mêmes fautes, où vous êtes retombés tant de fois, quoique cependant, de votre aveu même, on vous ait dit les choses les plus puissantes pour vous engager à vous corriger, et qu'on vous les ait dites avec douceur et persuasion. Soyons donc, mon frère, ma sœur, je vous en conjure, tous tant que nous sommes, soyons plus indulgents pour ceux qui dépendent de nous,

gagnons-les par la bonté, par la patience. Exerçons dans toute la plénitude de la charité la correction fraternelle. Peu de paroles, inspirées par le cœur : nous verrons alors combien elles auront de puissance, et Dieu les bénira.

PRONE SUR L'ÉVANGILE.

Deuxième dimanche de l'Avent, — 1[illegible].

Saint Jean est dans une prison pour avoir reproché à Hérode son inceste et son adultère. Qui de nous souffre pour la défense de la vérité? Combien de fois, au contraire, l'avons-nous trahie, combien de fois avons-nous lâchement abandonné la cause de la vertu, en la laissant attaquer, calomnier devant nous, sans prendre sa défense? Combien de reproches n'avons-nous pas à nous faire à cet égard? S'il ne dépend plus de nous de réparer le tort que nous lui avons fait par ce lâche silence, tâchons du moins à l'avenir de ne point nous laisser subjuguer par ce vil respect humain, et de prendre hautement, quand l'occasion s'en présentera, la défense de la vérité.

Saint Jean aurait pu rendre lui-même témoi-

gnage à Jésus-Christ; mais il lui envoie ses disciples afin qu'ils voient de leurs propres yeux les miracles du Sauveur et ses divins exemples. Rien n'est plus efficace que l'exemple, et son influence est bien plus puissante que celle de la parole. Examinons-nous un peu ici en conscience : quels exemples donnons-nous ? quels exemples ne donnons-nous pas, et chez nous et dans la société?

Pénétrons un peu dans l'intérieur des familles, qu'y voit-on souvent? Des parents qui prêchent leurs enfants, qui leur recommandent la paix, l'union entre eux, qui se querellent sans cesse. Une mère qui recommande à sa fille la douceur, la patience, et qui est loin d'être douce et patiente avec son mari. Un père qui recommande à son fils la sagesse, la vertu, et qui est loin de mettre en pratique les leçons qu'il donne. Aussi quel compte les enfants tiennent-ils de tous ces beaux discours? Ils les écoutent avec indifférence; leurs parents, en les tenant, font leur métier, disent-ils; mais ce qu'ils prêchent n'est pas ce qu'ils font.

Les maîtres tiennent beaucoup à avoir des domestiques d'une extrême probité; l'ont-ils toujours, eux-mêmes, cette extrême probité, dans les affaires qu'ils traitent, les engagements qu'ils contractent, les achats ou les ventes qu'ils font? Ils *veulent que leurs* domestiques remplissent

leurs devoirs de religion; ils le leur recommandent, et quel exemple leur donnent-ils à cet égard? Ne se contentent-ils pas habituellement d'une messe basse rapidement entendue les dimanches? Ah! que s'ils prêchaient d'exemple, ils prêcheraient avec bien plus de fruit! Que si leurs domestiques les voyaient soir et matin prier dévotement, comme à leur exemple ils deviendraient meilleurs! S'ils les voyaient vivre en véritables chrétiens, au lieu de s'abandonner, comme ils le font en général, au luxe et à la mollesse, comme ils vivraient mieux aussi!

Nous ne devons pas seulement ne point donner de mauvais exemples, nous sommes encore obligés à en donner de bons.

Et dans la société quels exemples donnons-nous? Qu'y entend-on? que des principes faux d'une morale relâchée. Quel soin prend-on de ne point blesser de chastes oreilles? On préfère des discours impies, dont on égaye la conversation; des mots à double sens, qui, quoique gazés, n'en sont pas moins pernicieux pour les jeunes gens qui sont là, et dont la curiosité est si facilement excitée par tout ce qui peut leur être dangereux; des calomnies, des médisances, des sarcasmes, souvent contre ce qu'il y a de plus saint: on plaisante de tout.

Si nous reconnaissons que nous avons trop sou-

vent donné de mauvais exemples, non-seulement ne nous cachons pas pour faire le bien (ce qui vient quelquefois d'une modestie mal entendue), mais profitons de toutes les occasions qui se présentent pour édifier nos frères.

L'Évangile est annoncé aux pauvres : Jésus-Christ est le premier moraliste (si l'on peut s'exprimer ainsi) qui se soit adressé aux pauvres. Tous ceux qui l'avaient précédé, dans leur vain étalage de philosophie, ne s'étaient point occupés des pauvres : il fallait être riche pour être leur disciple ; il fallait beaucoup de loisir pour suivre leurs leçons. Le Sauveur s'est adressé aux pauvres ; c'est parmi eux qu'il s'est choisi des disciples, des apôtres ; il est venu consoler les pauvres, les affligés, et leur promettre le royaume des cieux.

Qu'êtes-vous allés voir? Un roseau agité par les vents.

Qu'est-ce que l'homme, en effet, si ce n'est un roseau agité par le vent? Que celui qui examine son propre cœur, qui fait un retour sincère sur lui-même, a bien lieu de remarquer qu'il n'a pas plus de solidité qu'un frêle roseau ! Quelle fluctuation, quel combat dans ce cœur ! A combien de changements n'est-il pas exposé? Quel vent contraire ne souffle pas de tous côtés? Tour à tour il se sent entraîné, *puis retenu*. Une seule chose est

stable en ce monde, c'est le cœur du juste, appuyé sur la vertu, sur la religion.

C'est après le départ des disciples de Jean que Jésus le déclara plus qu'un prophète; il semble par là ne pas vouloir que cette louange lui fût rapportée. Ceci peut nous servir d'instruction au sujet de cette flatterie si commune dans le monde, où tout est exagération. A quoi bon tromper nos frères? Pourquoi les amorcer par ces basses flatteries, par ces compliments dont nous ne pensons pas un mot, et qu'ils prennent pour argent comptant? Et nous-mêmes, pourquoi nous laisser séduire par tout ce qui flatte cet amour-propre désordonné qui nous fait courir si ardemment après les louanges? N'en donnons point de fausses, d'exagérées; mettons-nous en garde nous-mêmes contre ce poison si subtil qui pénètre trop avant dans notre cœur et y exerce tant de ravages.

Enfin, *qu'êtes-vous allés voir dans ce désert, un homme vêtu mollement!* Non, ce n'était point ainsi que vivait saint Jean; il pratiquait la plus austère pénitence. Qui la pratique à présent, cette pénitence? Et cependant nous sommes pécheurs; et Jésus-Christ a dit: *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la sorte.* De combien de prétextes ne s'arme-t-on pas pour s'y soustraire? *On* veut bien faire pénitence, pourvu qu'il n'en

résulte pour nous aucune gêne. Et cependant c'est précisément parce que la chose nous coûte, qu'elle est méritoire; si elle ne nous coûtait pas, elle ne le serait pas. Puisque nous sommes pécheurs, rien ne peut nous dispenser de satisfaire à la justice de Dieu. Si nous n'avons pas le courage de pratiquer la mortification, supportons du moins en esprit de pénitence et avec résignation les peines que la Providence nous envoie, et qui, reçues ainsi, pourront devenir pour nous le gage de la vie éternelle.

PRONE SUR L'ÉVANGILE.

Un grand homme fit un grand souper.

Dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu. — 1831.

Il semble que notre Seigneur ait voulu prophétiser, et qu'il ait fait, par cette parabole, allusion aux temps où nous vivons; en effet, sur combien de frivoles prétextes ne s'excuse-t-on pas pour s'éloigner de la table sainte! Les plus ordinaires sont qu'on n'a pas assez de foi, qu'on n'est pas assez pur, ou qu'on est accablé de trop de soins, de trop d'affaires, de trop de peines et d'afflic-

tions. Examinons un peu tout ce que ces divers prétextes ont de spécieux.

D'abord on n'a pas assez de foi : mais ce sacrement est un sacrement de foi, il vous en inspirera ; pourquoi vouloir, comme disposition, ce qu'il faut attendre du sacrement, ce qui en est l'effet? Des personnes qui semblent même religieuses, sous beaucoup de rapports, qui assistent aux offices, qui prient Dieu, qui entendent sa parole, s'excusent souvent sur ce prétexte. Elles s'éloignent ainsi des sacrements ; faut-il s'étonner, après cela, si elles n'ont point de foi? ne courent-elles pas le risque de la perdre tout à fait par cette négligence?

D'autres disent qu'elles ne sont pas assez pures pour communier. A Dieu ne plaise que je veuille vous inviter à profaner ce sacrement en vous en approchant indignement! Mais pourquoi ne cherchez-vous pas à vous purifier pour le recevoir dignement? Voilà la grande difficulté; vous sentez bien ce qu'il faudrait faire, et comme vous n'en avez pas le courage, vous vous rejetez sur un prétendu respect qui n'est autre qu'une vraie négligence, qu'une véritable lâcheté. C'est là aussi, la plupart du temps, ce qui fait ce manque de foi dont on se plaint; c'est qu'il y a des fautes anciennes ou des fautes présentes qu'on craint de révéler, parce qu'on en a honte, ou parce

qu'on ne veut pas y renoncer : voilà le vrai motif qu'on n'ose pas avouer. Le cœur de l'homme n'est pas naturellement porté à l'incrédulité, il s'en faut bien; ce sont les passions auxquelles on veut se livrer qui rendent incrédule.

Il y avait peu d'années que j'étais dans le saint ministère, lorsque Dieu m'adressa un homme que la droiture de sa conscience tourmentait; il voulut causer avec moi, il me communiqua ses doutes; je les dissipai, parce que la vérité se fait toujours connaître à celui qui la cherche sincèrement. Je le voyais arriver à la conviction; cependant il voulait encore trouver des difficultés; il ne pouvait plus m'alléguer que des doutes dont les raisonnements solides ne triomphaient pas. Je lui dis un jour : « Il faut vous confesser, et « tous vos doutes se dissiperont. » C'était là effectivement le point essentiel; il le fit, et de ce moment il crut.

On s'excuse encore sur ce qu'on a une multitude d'affaires, de tracasseries de ménage, des enfants à élever, enfin des peines accablantes. Mais tous ces prétextes, au contraire, me semblent autant de raisons pour communier. Les premiers chrétiens étaient-ils donc exempts de soins, d'affaires, de peines et d'afflictions? Avec quelle ferveur ne communiaient-ils pas! Pour se *nourrir de ce sacrement*, lorsqu'ils ne pouvaient

pas assister à la célébration des saints myst
ils emportaient chez eux la sainte hostie;
conservaient avec respect, ils se l'administ
eux-mêmes : craignaient-ils donc de la prof
et sommes-nous plus respectueux, nous qui
en éloignons?

C'est précisément parce que vous avez
coup d'affaires que vous avez besoin de rec
à la source de toute sagesse, de toute lum
c'est parce que vous avez des tracasseries
contrariétés dans votre ménage, que vous
besoin de plus de patience et de plus de piété
lez donc en puiser à la sainte table. C'est
que vous avez des enfants que vous avez
besoin de pratiquer les devoirs de votre reli
afin de leur en donner l'exemple.

Il ne faut pas les élever aussi mal qu'on l
la plupart du temps, soit par une faibless
trême, avec laquelle on leur passe tout; soi
des punitions que la colère seule leur inf
si bien que le pauvre enfant ne sait plus où
est. On lui défend dans un moment ce qu'o
a permis dans un autre; il ne rencontre qu'o
sition dans les leçons qu'on lui fait et dan
exemples qu'on lui donne. C'est dans la com
nion que vous trouverez la force nécessaire
vous élever au-dessus de cette faiblesse, si 1
à vos enfants; c'est dans la communion que

trouverez la patience et la prudence avec lesquelles il faut les diriger.

Enfin c'est parce que vous souffrez, que vous gémissez, que tous les jours vous répandez des larmes amères, que vous avez encore plus besoin de recourir à la source de toute consolation. Ah! venez donc y puiser, vous tous qui êtes affligés. Approchez-vous des sacrements, venez au confessionnal; vous y trouverez l'homme de Dieu qui vous aidera à sortir de l'abîme. Il vous indiquera pour combattre vos passions les moyens que sa propre expérience et celle qu'il acquiert tous les jours par ceux qui s'adressent à lui lui ont fait découvrir.

Il n'est aucune position où l'on ne puisse s'approcher des sacrements. N'est-ce pas Dieu qui nous place dans chacune? nous aurait-il donc imposé, lui qui est la sagesse même, une loi qui ne pourrait s'allier avec tous les états de la vie? Encore une fois, ne confondons pas les dispositions avec ce qui est l'effet des sacrements.

Ne disons pas que nous avons trop d'affaires pour communier. Les personnes qui ne communient que rarement croient qu'il faut pour s'approcher de la sainte table faire de longues lectures, de longues prières; elles s'imposent pour ce jour-là *de grandes* obligations, une grande *gêne, qui leur fait* négliger les devoirs de leur

état : c'est une grande erreur. Sans doute de longues prières, de longues lectures peuvent être bonnes ; mais elles ne sont pas nécessaires pour la communion. Ayez Dieu présent dans toutes les occupations de votre vie, élevez souvent votre cœur vers lui, voilà la meilleure préparation à la communion.

PRONE SUR L'ÉVANGILE.

Jour de la Circoncision. — 1832.

Nous trouvons dans cet évangile trois leçons importantes : leçon de soumission aux lois, leçon d'humilité, leçon de mortification.

Premièrement, leçon de soumission aux lois. Jésus-Christ, le souverain législateur, se soumet à une loi qui n'était pas faite pour lui, à une loi qui était en même temps une loi civile et religieuse. Elle avait été établie par Moïse de la part de Dieu, et elle était en même temps la marque distinctive qui séparait la nation juive des autres nations. Jésus-Christ, qui venait établir une loi nouvelle, ne pouvait-il pas se dispenser d'obéir à celle qui existait avant lui, et qu'il venait abo-

lir? Cependant elle existe cette loi, et il s'y soumet! Quel admirable exemple ne nous donne-t-il pas en cela, et qu'il est peu imité! Qui de nous, mes frères, se soumet franchement à la loi de Dieu, aux lois humaines établies pour le maintien de l'ordre, et à celles qui doivent régler l'intérêt des familles? Qui de nous se soumet à ces lois providentielles de souffrances, de calamités publiques et particulières, qui certes ne nous manquent pas? Qui sait les recevoir avec résignation, qui ne murmure pas, qui ne se plaint pas? Où est celui qui obéit fidèlement à la loi que le Seigneur nous a donnée, qui ne la viole pas sans cesse, ou qui ne cherche pas à l'éluder?

Et les lois civiles établies pour l'ordre de la société, n'a-t-on pas à cet égard de graves reproches à se faire? Rappelons-nous, mes frères, ce qui s'est passé, quelle révolte contre les lois établies! Quels ont été, que sont encore tous les murmures? qu'a-t-on respecté? que respecte-t-on? Ah! du moins, que nos maux nous servent d'exemple : n'en appelons pas d'autres!

Et dans les familles, qui sont comme de petits États, respecte-t-on toujours l'autorité paternelle? Cette union qui devrait y régner n'est-elle pas souvent troublée? Les enfants sont-ils soumis et reconnaissants? les pères sont-ils tout oc-

cupés du bonheur spirituel et temporel de leurs enfants?

Secondement, leçon d'humilité. La naissance du Sauveur dans une étable, au milieu de vils animaux, était déjà sans doute une grande leçon d'humilité; mais qu'elle éclate encore bien davantage, cette humilité, dans la circoncision! Un Dieu qui s'abaisse par sa propre volonté pour relever sa créature jusqu'à lui conserve encore quelque chose de grand, de glorieux; mais un Dieu qui s'abaisse jusqu'à se soumettre à une loi faite pour les pécheurs, qui lui-même prend la forme du pécheur, c'est un mystère d'humilité bien au-dessus de ce que notre faible intelligence peut concevoir. Voilà pourtant l'exemple que nous donne notre divin modèle : que nous le suivons peu! C'est notre orgueil qui décide de la plupart de nos actions. Nous pardonnerions volontiers tout mauvais traitement; mais un mot qui choque notre amour-propre, combien il nous blesse! Nous le pesons, nous l'examinons, il nous revient sans cesse à l'esprit, nous le disons à d'autres : ce n'est pas sans doute pour qu'on y croie, c'est pour qu'on juge défavorablement de la personne qui l'a prononcé. Nous ajoutons : « Cela « ne m'étonne pas de cette personne, que peut-on « attendre d'elle? je lui pardonne! » Mais que, tout en disant cela, on est loin de pardonner?

C'est encore l'orgueil qui est la cause de presque toutes les désunions, de presque tous les désordres que l'on voit dans le monde. Je suis sûr que la plupart des ménages divisés ne l'ont été que par l'orgueil. Si ces époux avaient mis en pratique la véritable humilité chrétienne, ou si même l'un des deux s'y était soumis, il n'y aurait peut-être point eu de querelle entre eux; presque toujours ces querelles résultent d'un amour-propre froissé.

Troisièmement enfin, leçon de mortification. Jésus-Christ vient pour souffrir; à peine est-il né dans une saison rigoureuse, qu'il verse, au bout de huit jours, les prémices de ce sang qui devait être ensuite répandu pour tout le genre humain. C'était pour nous apprendre que l'homme doit souffrir sur la terre. Mais encore que nous profitons peu de cet exemple! Qui pratique la mortification à présent? On ne veut rien souffrir. Les personnes même les plus pieuses ont une recherche de petites sensualités, soit pour flatter leur corps, soit pour flatter leur esprit. Elles veulent jouir de tout, connaître tout, savoir tout; elles se font une piété commode, elles essayent continuellement d'allier Jésus-Christ et Bélial. Elles savent cependant très-bien que Jésus-Christ a dit: *Personne ne peut servir deux maîtres*. Mais elles veulent que ce privilége leur soit réservé.

De cette recherche de toutes ses aises résultent ordinairement beaucoup d'injustices : des domestiques grondés, parce qu'on ne veut rien attendre, parce qu'on ne veut pas éprouver la plus petite souffrance, la plus petite gêne, parce qu'on a mal dormi peut-être, que sais-je, moi?... On ne pense pas à tout cela, on ne s'en fait pas le moindre scrupule; et parce qu'on va beaucoup à l'église, on se croit très-pieux; détrompons-nous à cet égard.

Par suite des trois leçons que nous donne Notre-Seigneur dans sa circoncision, prenons la résolution de nous soumettre aux lois divines et humaines, de corriger notre orgueil, et de pratiquer la mortification chrétienne.

PRONE SUR L'ÉVANGILE.

Un homme avait semé de bon grain dans son champ; mais pendant qu'il dormait son ennemi vint, et sema de l'ivraie.

Cinquième dimanche après l'Épiphanie. — 1832.

La première réflexion qui se présente à la lecture de cet évangile, c'est d'abord l'explication

que nous en a donnée lui-même Jésus-Christ, la nécessité de veiller sur nous. Remarquons que c'est pendant le sommeil de cet homme que l'ennemi vient; c'est au moment où nous nous y attendons le moins, où nous nous croyons peut-être le plus en sûreté, que nous sommes le plus près de la chute. Il faut toujours veiller, veiller sans cesse sur nos passions, sur cette pente au mal qui nous entraîne souvent avec tant de rapidité, que si nous nous laissons aller à ses premières impressions, il n'est pour ainsi dire plus possible de lui résister. J'en appelle au témoignage de tous ceux qui sont ici, et qui ont à déplorer des fautes graves dans lesquelles ils sont tombés, est-ce avec l'idée, le désir de faire le mal, que la passion s'est présentée à eux? N'est-ce pas d'abord par un défaut de surveillance sur des choses qu'on regardait comme très-légères, peut-être même comme innocentes, qu'on s'est ensuite laissé entraîner aux plus graves excès! Croyez-vous que l'avarice se présente d'abord à l'avare comme un vice? Non, c'est une sage économie qu'il croira satisfaire; et ce n'est qu'insensiblement qu'il en viendra à se refuser, à lui et aux autres, le nécessaire. L'ambitieux commence par écouter un simple désir de gloire. Voit-il tout ce qu'il va braver de devoirs, de principes, pour y parvenir? Non, sans doute; les com-

mencements d'une passion paraissent toujours légitimes.

Il faut donc veiller avec le plus grand soin sur tous les mouvements de son cœur, sur le germe des passions que nous portons en nous, même sur de simples défauts, parce qu'ils peuvent avoir des suites fâcheuses.

Il est encore une autre réflexion à faire sur le mélange des bons et des méchants. Quand l'ivraie eut poussé, les serviteurs demandèrent au père de famille s'il voulait qu'on arrachât l'ivraie : *Non,* répondit-il, *laissez pousser l'un et l'autre jusqu'au temps de la moisson.* Ce champ mêlé de bon grain et d'ivraie nous représente le monde : il faut que le juste y vive avec le pécheur. Il faut que l'exemple du pécheur serve à l'instruction du juste et à sa sanctification. Il faut qu'il apprenne de l'exemple du pécheur tout ce qu'il doit éviter; qu'il sache que Dieu a laissé à l'homme la liberté du bien et du mal; que s'il naît avec la pente à tous les vices, il naît aussi avec le germe de toutes les vertus; qu'il sache que si le salut est difficile, il est possible. C'est parce qu'ils étaient bien pénétrés de cette vérité, que tant de saints personnages, dans les premiers temps, ont peuplé le désert pour fuir le torrent du vice, par lequel ils craignaient d'être entraînés; que tant de saints religieux, tant de fem-

mes, avec peut-être plus de mérite encore, ont renoncé au monde, aux plaisirs, à la fortune, pour se consacrer au soin des pauvres, pour soulager leurs souffrances et panser leurs plaies les plus dégoûtantes.

Mais si c'est une obligation de s'éloigner de ceux dont l'exemple peut être contagieux, lorsque par état on n'est point obligé de vivre avec eux, il est bon aussi bien souvent que le juste vive dans le monde pour y porter l'édification; et c'est alors que ce mélange tourne à sa sanctification : il y tourne aussi parce qu'il sert d'épreuve à sa vertu.

Qui dit vertu dit combat. Si tout le monde vivait chrétiennement, la pratique du bien serait-elle difficile? L'exemple n'est-il pas ce qu'il y a de plus entraînant? Il y a donc mérite, et mérite réel, à résister à la séduction, à l'immense influence de l'exemple; à marcher constamment dans la voie du bien, quand tout ce qui nous entoure porte à l'oubli de Dieu et nous éloigne de la route du devoir. Ah! c'est alors que le juste peut prétendre à cette éternité de bonheur qui ne lui sera pas accordée comme un don gratuit, mais comme une juste récompense qu'il aura méritée.

Non-seulement il faut veiller sur soi, mais il faut encore veiller sur ceux qui dépendent de *nous*. *Non-seulement* il faut craindre pour soi le

mauvais exemple, mais il faut aussi le redouter pour ses enfants; et c'est ici qu'il y a lieu à donner quelques avis sur l'éducation. Qu'est-elle dans le temps où nous vivons? Que voit-on dans presque toutes les familles? Des enfants qui sont un objet de culte, d'adoration. Il faut que tout ploie à leurs volontés; il n'y a plus ni père ni mère, il n'y a plus que des enfants; il faut que tout se rapporte à eux. Quel sera le résultat de cette éducation? Fera-t-on des hommes de ces petits êtres accoutumés à une telle idolâtrie? Quelle force, quelle énergie développera-t-on en eux de cette manière? Ils deviendront suffisants, pleins d'eux-mêmes, incapables du moindre effort de vertu. Et l'on prétend travailler pour eux! On dit qu'on donnerait sa vie pour ses enfants, qu'on les aime par-dessus tout. Je suis loin de blâmer cet amour, je reconnais, si l'on veut, tout ce qu'il peut avoir de sublime; mais que souvent il est mal entendu! C'est avec cet amour prétendu (pure faiblesse, déguisée sous ce beau nom) qu'on laisse croître chez ses enfants les défauts qui, s'augmentant avec l'âge, deviendront des vices peut-être qui causeront leur malheur, et feront verser bien des larmes à ces mères, qui s'aiment elles-mêmes beaucoup trop en craignant de contrarier, de corriger leurs enfants.

Que faudrait-il donc pour bien élever ses en-

fants? Seulement un peu de courage; car à cet âge si tendre leurs habitudes sont encore faciles à détruire, il ne faut pour cela qu'un peu de tenue et de volonté. Mais cela fait tant de mal d'entendre crier son enfant, de le voir pleurer; on est si sensible!...

Combien encore doit-on craindre le mauvais exemple pour ses enfants, et que de dangers souvent pour eux dans la fréquentation des autres enfants! C'est une chose à laquelle on ne pense pas la plupart du temps. Il importe que nous vous en avertissions. Hélas, dans cet âge si tendre de l'innocence il est beaucoup d'enfants déjà trop dangereux pour les autres. Que des parents sont coupables quand ils laissent leurs enfants des heures entières sans les surveiller! A combien de chagrins ne s'exposent-ils pas? Peut-être à la perte de la santé, de la vie de ces pauvres enfants! Et combien de parents, plongés dans le chagrin par la mort d'un enfant, ont-ils à déplorer le peu de surveillance qu'ils ont exercé à cet égard!

Il faut qu'une mère se pénètre bien de l'idée que tout peut être danger pour ses enfants, quand elle n'est pas là; et qu'elle les garde autant que possible toujours avec elle. « C'est bien gênant, « dira-t-on. » C'est possible, mais c'est nécessaire. « Les enfants font du bruit, on aime la

« tranquillité. » C'est possible, mais il faut savoir se gêner pour ses enfants, ils en valent bien la peine. Leur bruit peut être désagréable, j'en conviens; les enfants sont turbulents, fatigants, tout cela est vrai; mais cette turbulence et le mouvement qui vous incommodent sont nécessaires à la santé et au développement de votre enfant; ils seront un préservatif pour sa vertu, et peut-être un jour le germe de quelque grande qualité. Il faut donc savoir les supporter. Comment! voilà cette mère qui disait tout à l'heure qu'elle idolâtrait son enfant, qu'elle donnerait sa vie pour lui, qui ne peut pas supporter son importunité! Ah! sous ce bel étalage d'amour maternel se déguise souvent une véritable lâcheté.

PRONE SUR L'ÉVANGILE.

Dix-septième dimanche après la Pentecôte. — 1832.

Les pharisiens demandent à Jésus quel est le plus grand commandemeut. On peut s'étonner que les pharisiens, si versés dans la connaissance de la loi, fassent à Jésus une question aussi simple. Mais, sous cette apparence de naïveté, il est aisé de voir tout ce qu'elle renferme de cap-

tieux. De nos jours cette question est souvent renouvelée, et beaucoup de gens ne se prétendent ignorants de la religion que pour se donner le droit d'en négliger les préceptes. C'est parce qu'on a des passions qu'on aime, et sur lesquelles on cherche à s'aveugler, qu'on feint d'ignorer en quoi consiste la loi de Dieu. De même que les pharisiens étaient fort scrupuleux d'accomplir les cérémonies du culte, parce qu'il ne leur en coûtait pas beaucoup d'acheter une victime, de venir l'apporter dans le temple, de la remettre entre les mains des prêtres et de la sacrifier à Dieu; que cela leur coûtait beaucoup moins que la victoire sur leurs passions, la pratique de l'humilité, les actes de la charité; de même qu'ils voulaient interpréter ainsi la loi, trouvant très-commode de l'accomplir de cette manière : de même, scrupuleux que nous sommes souvent sur les pratiques de piété dont nous avons pris l'habitude, et auxquelles nos parents nous ont formés dans notre enfance, nous faisons bien exactement nos prières du matin et du soir; il nous manquerait quelque chose si nous ne remplissions pas ce devoir, si nous n'assistions pas aux offices le dimanche, si, même peut-être dans la semaine, nous ne venions pas adorer le Seigneur dans son temple; et quant à ce qui est bien autrement essentiel dans la loi, *la douceur, la charité*, la patience, la complai-

sance, le support des défauts du prochain, tous ces actes religieux si méritoires, qui de nous y pense seulement? Cependant les occasions en sont fréquentes dans la vie, c'est pour ainsi dire à tous les instants. Nous pouvons tous les jours offrir à Dieu un sacrifice chez nous, dans notre maison, dans nos rapports avec un mari, des enfants, des domestiques, un sacrifice plus méritoire sans doute que ne l'étaient les victimes offertes par les pharisiens, et que ne le sont nos longues prières; on néglige toutes ces sources de mérites, et voilà comme on déplace presque toujours les choses. On fait consister la religion dans le culte extérieur, nécessaire sans doute, mais qui n'est qu'une partie de la loi.

Nous avons beau vouloir nous faire illusion à cet égard, un jour viendra où il faudra que l'illusion tombe. Ce sont nos actions que Dieu jugera, qu'il pèsera dans la balance de sa justice; c'est en vain qu'une conscience troublée aura cherché à se rassurer sur des actes de religion extérieurs, sur des actes d'amour tout formulés, même sur des sentiments religieux; car il n'est ni bien difficile ni bien méritoire de s'exalter le cœur et l'imagination, jusqu'à se persuader qu'on est très-religieux. Quels sont vos actes, quelle est votre vie? voilà ce dont vous rendrez compte à *Dieu*.

La réponse de Jésus-Christ nous fournira une seconde réflexion : *L'amour de Dieu, voilà le premier commandement, et l'amour du prochain, le second, qui lui est semblable*, ajoute-t-il ; *toute la loi est renfermée dans ces deux commandements*. Ils sont l'unique base de toute perfection. D'abord l'amour de Dieu, qui nous a donné un cœur susceptible d'aimer ; ce cœur, il doit le remplir un jour, mais sur cette terre le cœur s'égare trop souvent ; perdant de vue son véritable objet, il s'attache à la créature. Parlerai-je ici de cette passion qui lorsqu'elle s'empare d'un cœur le domine tout entier, qui, la source de jouissances éphémères, devient la cause ordinaire de tant de douleurs ! Et puisque Dieu a formé ainsi le cœur de l'homme, et qu'il ne peut exiger de lui d'en être aimé que de la même manière dont l'homme aime la créature, ne puis-je pas me servir de cette comparaison et vous demander, à vous qui avez peut-être été si attaché à un objet chéri, de quelle manière vous l'avez aimé ? N'en étiez-vous pas occupé par-dessus tout ? Ne lui rapportiez-vous pas toutes vos pensées ? Ne cherchiez-vous pas à le faire briller, à le faire valoir ? N'étiez-vous pas empressé de lui obéir ? que dis-je, d'aller au-devant de tout ce qu'il désirait ? L'amour que vous avez pour Dieu a-t-il quelque ressemblance *avec cet amour* ? Êtes-vous souvent occupé de

lui? Lui rapportez-vous vos pensées? Che
vous sa gloire? Obéissez-vous seulement
fidélité à sa loi? Bien loin de faire plus q
vous demande, n'êtes-vous pas, au contraire
jours disposé à vous informer très-positiv
de ce qui n'est pas péché mortel, afin de 1
aller jusque là seulement? Ne faites-vou
sans cesse de ces misérables calculs avec l
quand le matin vous lui avez dit, peut-être
avec transport, que vous l'aimiez, à peine
de la prière, ne lui prouvez-vous pas le con
lorsque l'occasion de lui montrer votre am
présenté, et que vous vous y refusez, parc
cela coûterait à votre humeur, à votre a
propre? Le matin vous lui avez dit que vou
miez par-dessus tout, et tout le reste de la
née il n'est plus dans votre pensée. Vous lu
fait le matin des protestations d'amour, et l
cherchant à allier le monde avec Dieu, vous
nez la préférence au monde; vous vous exp
offenser Dieu, heureux encore quand ces of
ne sont pas des plus graves.

Et le prochain, qu'il faut aimer pour Die
mer en Dieu, que faisons-nous réellement
lui?

Ne nous fions donc pas à nos pensées ni
sentiments, et seulement à nos œuvres.

Nous n'aurions qu'un cœur sec dans la]

si nous pouvions dire à Dieu : « Mon Dieu, je « voudrais vous aimer davantage, mais je tâche « de vous plaire par mes œuvres; je compatis « aux douleurs de mes frères, je les soulage au- « tant que je puis; si je ne suis pas dans le cas de « leur donner beaucoup, je tâche du moins de « les consoler, de leur rendre de petits services; « je cherche à étendre votre règne, à vous faire « connaître et aimer de ceux qui ne vous con- « naissent pas; » si nous pouvons tenir à Dieu un tel langage, nous l'aimons, rassurons-nous; tandis que quand nous sentirions nos cœurs se dilater, que nous ferions de bouche et de sentiment des actes brûlants d'amour de Dieu, si nos œuvres ne sont pas des œuvres d'amour, nous nous abusons étrangement.

Bornons-nous à cet acte, en même temps si simple et si beau, d'amour de Dieu et d'amour du prochain; mais que toute notre vie prouve que nous aimons Dieu par-dessus tout et notre prochain comme nous-même.

PRONE SUR L'AVENT.

Premier dimanche de l'Avent. — 1853.

Si le maigre et le jeûne ne sont plus imposés pendant l'Avent, l'esprit de l'Église n'est pas changé pour cela, et ce temps doit être consacré à se préparer à la fête de Noël par la pénitence. Cherchons donc à le passer saintement, en évitant, plus encore que dans d'autres temps, d'offenser Dieu, et en nous efforçant de nous rendre plus dignes de cette communion de Noël que nous ferons tous, et à laquelle nous devons apporter plus de soins.

Demandons à Dieu d'abord l'esprit de prière; tâchons de rendre nos prières plus ferventes qu'à l'ordinaire; entendons la messe tous les jours, et des instructions religieuses, si nous le pouvons sans nuire à des devoirs plus essentiels; du reste, rappelons-nous que c'est bien moins encore en faisant de longues prières qu'en les faisant bien, et surtout en élevant souvent notre cœur vers Dieu, au milieu des devoirs de notre état, de nos distractions même, que nous acquerrons l'esprit de prière.

Ensuite l'esprit de pénitence. Pour entrer dans les intentions de l'Église, privons-nous de quelques-unes de ces sensualités que nous nous accordons si habituellement. Au lieu de jeûne corporel, faisons jeûner cette langue qui est si souvent la cause de tant de querelles, de tant de médisances; imposons-nous quelques moments de silence, non pour être maussade, taciturne à l'égard de ceux avec lesquels nous vivons, mais pour éviter de médire ou de quereller; et sachons concilier cette humeur douce et agréable, que nous devons toujours avoir dans notre intérieur, avec la privation de tous les discours inutiles, oiseux, et trop souvent coupables.

Demandons aussi et efforçons-nous d'avoir l'esprit de la charité, qui nous rendra bon avec nos frères, indulgent pour tous. Exerçons-le surtout dans les rapports de notre intérieur; que la femme à l'égard de son mari, le mari à l'égard de sa femme, les enfants à l'égard de leurs parents, les parents à l'égard de leurs enfants, les domestiques à l'égard de leurs maîtres, les maîtres à l'égard de leurs domestiques; enfin, que tous, nous allions au-devant de ce qu'on peut désirer de nous; et cela en vue de Dieu, chacun conservant la dignité qu'il doit avoir, sans altérer *en rien la bonté.*

Demandons encore l'esprit de résignation. Com-

bien d'occasions de l'acquérir ! Qui ne rencontre sans cesse des contrariétés? Eh bien, au lieu de s'en plaindre continuellement, de les aggraver par là, offrons-les à Dieu, supportons-les en vue de lui plaire.

Ainsi donc l'esprit de prière, l'esprit de pénitence, l'esprit de charité, l'esprit de résignation. Je ne sais si vous apercevez que ces vertus renferment à peu près tout le système de la perfection. En entendant parler de ces choses, elles semblent extrêmement faciles, rien ne paraît plus simple : oui, de loin; je ne vous cache cependant pas qu'elles sont très-difficiles à acquérir; quand l'occasion se présente, on n'y est plus, on fuit. Tenons-nous-en à ces quatre points, et tâchons de les accomplir fidèlement; nous y parviendrons sûrement si nous correspondons avec zèle à la grâce de Dieu.

CONFÉRENCES SUR LE JUBILÉ.

Lundi de la semaine de la Passion. — 1833.

Le jubilé diffère des autres indulgences en ce que pendant le jubilé les cas réservés peuvent être remis par tous les prêtres approuvés; et qu...

les vœux, excepté ceux de chasteté et de religion, peuvent être également par tout prêtre approuvé commués en une autre œuvre satisfactoire. Cette indulgence diffère encore en ce que, pour la confession du jubilé, on donne des pouvoirs extraordinaires aux confesseurs, afin que l'on ne soit pas obligé de changer son confesseur pour des cas extraordinaires, ou que l'on ait la liberté de s'adresser à tout autre.

L'intention de l'Église est de faciliter à tous les fidèles un moyen de décharger entièrement leur conscience, et une liberté parfaite pour gagner dans toute sa plénitude la grâce du jubilé.

Le prédicateur, après avoir engagé à s'adresser de préférence à son confesseur, à moins d'une forte répugnance, en disant qu'il serait par là plus à même, en connaissant le passé, de diriger plus sûrement, a ajouté que cependant il ne prétendait pas priver de ce droit, ni même le restreindre; qu'il engageait au contraire à en user, dans le cas où il y aurait gêne, contrainte envers son confesseur.

Il a fait ensuite une excellente digression sur les vœux téméraires, et la difficulté quelquefois de les accomplir; il en a appelé aux mères, qui pouvaient comprendre, et par leurs propres faiblesses et par expérience, combien elles devaient tâcher d'avoir la confiance de leurs filles, afin de les empêcher

de faire certains vœux, quelquefois si onéreux, si imprudents.

Puis aussi, quand une personne bien chère est malade, dans le désir si violent de la voir se rétablir, on promettrait tout sans penser à quoi l'on s'engage. On peut sans doute prier Dieu de détourner le coup qu'il semble prêt à frapper, mais il ne faut pas entrer ainsi en marché avec lui. On ne se figure pas, quand ensuite la personne est rétablie, ce qu'il en coûte quelquefois pour accomplir ces vœux. Ils sont en général d'une grande imprudence. Quant à moi (*a-t-il ajouté après avoir rappelé avec un tact exquis les vœux de son état, et ce que le prêtre trouve de force dans son caractère pour les accomplir*), je ne voudrais pas m'engager par un vœu à offrir seulement un petit cierge par an.

L'aumône, qui est une des conditions du jubilé, doit, pour qu'elle soit méritoire, être utile à celui qui la fait et à celui qui la reçoit. Pour qu'elle soit méritoire à celui qui la fait, il faut qu'elle soit un sacrifice, qu'il se soumette à quelque privation pour l'accomplir; pour qu'elle soit utile à celui qui la reçoit, il faut qu'elle soit faite avec discernement, c'est-à-dire qu'elle s'adresse à celui qui la mérite, et qu'elle soit aussi, autant que possible, une aumône spirituelle jointe à l'aumône corporelle.

IIe CONFÉRENCE SUR LE JUBILÉ.

Mercredi de la semaine de la Passion. — 1833.

Il faut faire les stations dans un esprit de recueillement, de pénitence, avec le désir de satisfaire à la justice de Dieu ; se rappeler les premiers temps de l'Église et ces pèlerinages entrepris pour expier de grands crimes. Si l'on n'est pas coupable d'homicides de fait, comme l'étaient la plupart de ces anciens pénitents, combien d'homicides de langue n'a-t-on pas à se reprocher? combien de réputations attaquées, combien de jeunes femmes immolées par la médisance, la calomnie, pour avoir été seulement trop faibles ou trop aimantes !

A l'aumône corporelle il faut joindre, comme nous l'avons déjà dit, l'aumône spirituelle, c'est-à-dire les œuvres de miséricorde spirituelle. Si l'on a eu le malheur, par ses exemples ou ses discours, ou enfin de quelque manière que ce soit, d'entraîner quelques âmes dans le sentier de la perdition, il faut tâcher d'en attirer un plus grand nombre à Dieu. Il faut tendre une main secourable à la vertu quelquefois défaillante, au repen-

tir, pour qu'il ramène tout à fait au bien. Il faut s'informer parmi ceux que l'on emploie s'il n'y a pas quelques bons avis à leur donner, quelques moyens d'étendre parmi eux la connaissance de Dieu, de la religion. Il faut s'il y en a qui ne soient pas mariés à l'église les engager à faire bénir leur union par elle, leur en aplanir les difficultés. (*A ce sujet, le prédicateur a dit que depuis sept ans qu'il était dans sa paroisse plus de sept cents mariages avaient été régularisés par l'église, et qu'il s'était servi pour cela de pauvres femmes qui l'avaient aidé dans cette œuvre par leurs recherches et leurs exhortations.*)

Au sujet des confessions simples et générales, il a ajouté à ce qu'il avait dit les Carêmes précédents: Ce qu'il faut toujours faire à l'occasion du jubilé, puisque c'est une indulgence qui doit absoudre de toutes les peines temporelles dues aux péchés, c'est de rappeler dans son âme, en présence de Dieu, les péchés de sa vie passée; de lui en demander sincèrement pardon, et de s'en humilier devant lui. Dans cet examen, il ne faut pas oublier l'abus effrayant que nous avons fait des grâces de Dieu; de ces grâces que nous avons reçues dès notre enfance, et dont nous avons si peu profité; puis de ces grâces de la communion, que nous avons négligées en ne nous en approchant pas, malgré les invitations pressantes de notre

Dieu; puis de ces grâces de la communion dont nous n'avons pas profité, en nous en approchant avec tiédeur.

IIIe CONFÉRENCE SUR LE JUBILÉ.

SES FRUITS.

Lundi de la Semaine Sainte. — 1833.

Après la prière, la vigilance, il faut ne s'effrayer de rien, ne se pardonner rien, s'imposer même une pénitence dès que l'on a commis une faute; il est bon que cette punition soit un acte de vertu contraire à la faute que l'on a commise, et cela sans attendre d'aller à confesse. Ainsi, par exemple, dans un ménage où il y a quelquefois de la jalousie, au lieu de se plaindre, de montrer de la mauvaise humeur, dès qu'on se sent atteint de cette dangereuse passion, il faut faire un acte de douceur, de bienveillance à l'égard de la personne qui en est l'objet. Une autre fois on a eu un moment d'impatience, il est échappé un mot désagréable à l'égard d'une personne; il faut faire *un sacrifice d'amour*-propre, avouer qu'on a eu

tort, et faire des excuses, s'il est nécessaire. Ces excuses ne se feront pas de la même manière à l'égard d'un inférieur, d'un égal ou d'un supérieur; mais il y a toujours moyen d'avouer qu'on a eu tort, sans compromettre pour cela sa dignité.

L'occupation est aussi un grand préservatif, parce que l'oisiveté, comme le dit l'Écriture sainte, est la mère de tous les vices. Évitez donc l'oisiveté. Elle est dangereuse pour cette imagination qui s'égare en de folles pensées; c'est elle qui cause cet ennui dont on se plaint si souvent. Pour la chasser on lit; mais que lit-on? On envoie chercher tout ce qui paraît, et Dieu sait tout ce qui paraît!... On veut avoir tout lu; on ne recule devant aucun livre, tellement que l'on trouve souvent chez de très-jeunes femmes même de ces ouvrages dont le titre seul devrait faire rougir la pudeur la plus robuste. Je veux bien croire que ces jeunes femmes ne l'ont pas perdue encore, mais elles s'y exposent en se nourrissant d'aussi mauvaises lectures. Et n'y aurait-il en cela d'autre inconvénient que de dégoûter d'occupations sérieuses, de fausser les idées, de préparer les mécomptes dans la vie, ne serait-ce pas bien assez? car rien ne ressemble moins qu'un mari à un héros de roman. Le héros de roman est ordinairement sans défauts, et le mari en a beaucoup;

le héros de roman est passionné, le mari souvent très-indifférent, très-égoïste; et l'on se dégoûte ainsi de son intérieur et des affections qui devraient être les plus solides.

On se plaint d'ennui, on ne recherche le plus souvent qu'à tuer le temps; et cela parce qu'on ne sait pas s'occuper dans son intérieur. N'a-t-on pas des enfants à élever? Croit-on, parce qu'on les met au collége, ou qu'on les confie à des instituteurs, à des institutrices, être dispensé de tout soin de leur éducation? N'a-t-on pas toujours quelques leçons à leur donner? Et si on lisait à leur intention de ces bons livres, où l'on puiserait des vues utiles à leur éducation, ne ferait-on pas beaucoup mieux? Si l'on n'a pas d'enfants, n'a-t-on pas un ménage, une maison à tenir? Si ces soins ne prennent pas tout le temps, eh bien, il faut se créer des occupations, travailler des mains, travailler à l'aiguille, occuper le corps en même temps que l'esprit. N'a-t-on pas quelques bonnes œuvres à faire? par exemple, dans cette saison, où l'on va aller à la campagne, que de temps alors où l'on n'a plus la ressource de ces soirées, de ces visites de Paris qui en consument tant! Ne pourrait-on pas lire de bons livres, des livres instructifs?

Prenez tous les jours un certain temps pour faire une lecture pieuse, ne fût-ce que cinq mi-

nutes ; mais faites-la bien, ne la précipitez pas ; faites-la avec réflexion. Ne vous imposez pas une longue tâche pour arriver plus vite à la fin du volume ; seulement lisez quelques lignes, et réfléchissez sur ce que vous venez de lire. Cette manière de se nourrir d'un livre de piété équivaut à une méditation, et apprend à la faire.

Ce que je vous propose là est bien facile assurément. Est-ce parce que ce serait trop facile, trop simple, que nous ne la ferions pas? Rappelons à ce sujet une petite histoire. Un prince alla trouver le prophète Élie, pour lui demander sa guérison. Le prophète lui ayant dit seulement de se baigner sept fois dans le fleuve qu'il allait rencontrer, il murmura de ce qu'il ne lui avait conseillé que cela, trouvant que ce n'était pas la peine d'être venu de si loin pour une chose aussi simple. Il allait s'en retourner sans suivre le conseil d'Élie, lorsqu'un de ses courtisans lui dit : « Seigneur, s'il vous avait ordonné quelque chose « de difficile, je concevrais que vous vous y refu- « sassiez ; mais puisque c'est si facile !.... » Le prince le fit, et fut guéri. Eh bien ! employons les moyens simples qui sont à notre disposition, et nous verrons si nous ne faisons pas de progrès dans la piété.

Que de bien il y aurait donc à faire à la campagne, si on voulait y répandre un peu d'instruc-

tion, là où il y en a si peu, visiter les paysans, leur donner de bons avis, s'informer de leur manière de vivre, profiter de l'ascendant qu'on a sur eux pour leur faire remplir leurs devoirs de religion, seconder leur curé, ces pauvres curés de campagne, dont on se moque tant, et dont on pourrait sans doute tirer meilleur parti. La plupart, je le sais bien, ne prêchent pas, et pourquoi ne prêchent-ils pas? C'est que souvent ils sont embarrassés, intimidés; on ne vient pas les entendre, on ne les écoute pas quand ils prêchent. Disons-le bien bas, mais disons-le, puisque nous sommes ici en famille, combien de reproches n'a-t-on pas à se faire à cet égard? Combien de fois n'a-t-on pas contribué à intimider ce pauvre curé de campagne, en l'écoutant avec ennui, avec cet air d'impatience de le voir arriver au bout de son discours? Et quel bien n'aurait-on pas fait, au contraire, si l'on avait tâché de l'encourager, de relever sa faiblesse; car lui aussi est sujet aux misères humaines! Si en le rencontrant on lui avait dit : « Je vous ai entendu avec grand plaisir, vous avez dit d'excellentes choses; » encouragé ainsi, il en aurait dit de meilleures une autre fois, et certainement dans son discours il se serait trouvé quelque chose dont vous auriez pu profiter. Puis, avec ce que vous donnent d'avantages *sur la connaissance* du monde l'instruction,

de sages vues, vous pourriez lui donner d'utiles conseils. S'ennuirait-on si l'on était occupé de tant de bonnes choses?

La confession est aussi un moyen précieux de persévérance, ne le négligez donc pas. Il est inutile de revenir ici sur la grande objection du curé de campagne;... mais il sera toujours capable de vous conférer la grâce.

Ensuite, exhortation à la communion; puis le prédicateur a recommandé d'assister autant que possible aux offices de la Semaine Sainte; et cela dans sa paroisse, pour l'édification, et non dans des couvents, en ajoutant : On nous compte dans nos églises; il s'agit pour la religion, en France, d'une question de vie ou de mort. Quand on nous verra bien nombreux, on se dira : « Il n'est pas temps encore d'attaquer la religion! »

A la fin de cette instruction, au sujet d'une quête qu'il annonçait pour des sœurs de la Providence, qui élèvent des enfants, il a dit d'excellentes choses sur l'éducation des filles. On n'attache pas assez d'importance à cette partie de la société. Les femmes!... dit-on. Il semble que ce ne soit rien; elles ont une bien plus grande influence qu'on ne le croit. De leurs mœurs dépendent uniquement celles des hommes; si les hommes n'en rencontraient que de pures chez les femmes, il faudrait bien que les leurs le fussent

aussi. Quand, au contraire, il s'en trouve un grand nombre de dépravées, elles entraînent les hommes. Ce sera donc un bien bon système d'amélioration, c'est donc une bien bonne œuvre que de donner abondamment, pour qu'un plus grand nombre de filles puissent être élevées chrétiennement.



STATIONS DU CALVAIRE[1],

PAR L'ABBÉ LANDRIEU,

ANCIEN CURÉ DE SAINTE-VALÈRE.



PREMIÈRE STATION.

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVIERS.

℣. *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi.*
℟. *Quia per sanctam Crucem tuam redemisti mundum.*

PRIÈRE.

O Jésus! vous voilà triste jusqu'à la mort, abandonné de vos amis, réduit sans consolation à une agonie affreuse, à la vue des maux par lesquels

[1] AVIS. — Les prières suivantes ont été composées et écrites pour l'église de Beaumont, en Belgique, par M. l'abbé Landrieu, curé de Sainte-Valère et de Saint-Pierre du Gros-Caillou, dont la perte a été si douloureuse pour ses paroissiens et si généralement sentie.

Nous avons pensé que leur publication pourrait être utile à

vous allez expier mes fautes. Et moi, je recule à la seule pensée de la pénitence si tristement et si justement méritée par les iniquités que j'ai ajoutées à celle de mon origine. Ma faiblesse murmure contre les peines de la vie, par lesquelles vous me faites accomplir cette pénitence. Ah! donnez-moi la force de dire avec vous dans le sentiment de ma douleur profonde et d'une résignation entière : *O mon Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne!* Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. — Ave, Maria, etc. — Gloria Patri, etc.
℣. Miserere nostri, Domine. — ℟. Miserere nostri.
Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace. Amen.

DEUXIÈME STATION.

JÉSUS TRAHI PAR JUDAS.

℣. *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi.*
℟. *Quia per sanctam Crucem tuam redemisti mundum.*

PRIÈRE.

Combien de fois, ô mon doux Jésus, n'ai-je point accusé de la plus noire ingratitude ce Ju-

toutes les âmes pieuses qui conservent le souvenir de ses belles et touchantes exhortations aux Stations du Chemin de la Croix, qu'elles ne pourront plus entendre; et nous les leur offrons, *comme* une faible consolation, à l'époque de la neuvaine de l'In-*vention* de la sainte Croix.

das, comblé de vos bienfaits, honoré de votre confiance, témoin de vos miracles, et qui vous livre en se couvrant du voile de l'affection et de la tendresse, et vous trahit par un baiser. Et moi, ô mon Sauveur! ne vous ai-je point aussi trahi avec les apparences du dévouement et de l'amour, en conciliant la piété avec mes fautes, en me servant de la pensée de vos sacrements divins, destinés à la rémission de mes péchés, pour en commettre de plus graves et de plus nombreux. Pardon, Seigneur, pardon, je viens à vous; appelez-moi encore *votre ami :* avec le secours de votre grâce, je me montrerai digne, par ma conduite, de ce nom qui m'est si précieux. Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. — Ave, Maria, etc. — Gloria Patri, etc.
℣. Miserere nostri, Domine. — ℟. Miserere nostri.
Fidelium, etc.

TROISIÈME STATION.

JÉSUS DEVANT CAÏPHE.

℣. Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi.
℟. Quia per sanctam Crucem tuam redemisti mundum.

PRIÈRE.

Injustement accusé, ô mon Jésus, calomnié par *des témoins subornés*, condamné par ceux que

vous jugerez un jour, souffleté par la main d'un valet, vous gardez le silence, vous vous humiliez profondément pour expier mon orgueil, et chaque jour il me fait faire de nouvelles fautes ! Je vous adore subissant humblement de si outrageantes insultes, et l'orgueil est l'âme de mes pensées, le principe de mes actions, le mobile de mes démarches ; et à chaque instant je manque à la plus belle de toutes les vertus, la douce et patiente charité, parce que l'orgueil m'empêche de rien supporter de la part de ceux qui m'entourent ; et il s'exhale en vivacités, en impatiences, en paroles d'aigreur ; en fautes peut-être plus graves encore ! Faites-moi, ô mon Jésus, bien comprendre l'humilité, l'abnégation de moi-même, et je ne pécherai plus. *Vous êtes le fils du Dieu vivant*, vous l'avez dit, ah ! sauvez-moi. Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. — Ave, Maria, etc. — Gloria Patri, etc.
℣. Miserere nostri, Domine. — ℟. Miserere nostri.
Fidelium, etc.

QUATRIÈME STATION.

JÉSUS FLAGELLÉ.

℣. Adoramus te, Christe, benedicimus tibi.
℟. Quia per sanctam Crucem tuam redemisti mundum.

PRIÈRE.

Souffrez-vous assez, ô mon Jésus ! Pourquoi

donc ces coups multipliés qui vous accablent? Pourquoi ces chairs déchirées qui volent de toutes parts en lambeaux? Pourquoi ces bourreaux qui s'acharnent à dépouiller votre corps innocent? Pourquoi ces veines ouvertes, ces os découverts, ce sang qui coule à grands flots? N'est-ce donc point assez de souffrances de votre croix, faut-il y ajouter encore celles d'une flagellation sanglante? Je le reconnais, ô mon Sauveur, vous avez voulu en expiant les fautes de ma chair, m'apprendre à mortifier mes sens, et je ne cherche qu'à satisfaire mes vaines délicatesses, et ma sensualité m'a fait mille fois transgresser vos préceptes et ceux de votre Église; elle m'a fait commettre d'innombrables fautes en manquant à la tempérance et à la sobriété; en violant la sainte pudeur dans mon âme, ce temple de l'Esprit-Saint. Je frappe ma poitrine, ô mon Jésus; domptez ma chair, mes goûts, mon indolence; ah! que je sois chrétien! Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. — Ave, Maria, etc. — Gloria Patri, etc.
℣. Miserere nostri, Domine. — ℟. Miserere nostri.
Fidelium, etc.

CINQUIÈME STATION.

JÉSUS COURONNÉ D'ÉPINES.

℣. *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi.*
℟. *Quia per sanctam Crucem tuam redemisti mundum.*

PRIÈRE.

Vous voilà donc, ô mon Jésus, avec le diadème de votre royauté, ou plutôt de votre abnégation des choses d'ici-bas! Des épines qui pénètrent votre chair innocente et la traversent de part en part, un vieux manteau de pourpre, dont la vétusté sert de déguisement aux valets; un roseau teint de votre sang, en forme de sceptre, pour vous en frapper la tête, pendant que, joignant l'insulte à la cruauté, on inonde votre auguste visage de crachats ignominieux; voilà tous les signes de votre royauté? Suis-je donc votre disciple, ô mon Sauveur, moi qui n'estime et ne désire que les grandeurs, l'éclat et la fortune, qui n'apprécie que les richesses, pour qui la pauvreté n'est qu'un objet de scandale et d'horreur. Je vous le demande, ô mon Jésus, au nom de cette tête couronnée d'épines, dessillez mes yeux, ouvrez-les sur le néant et la vanité des biens de la terre, ces fantômes trompeurs, ces illusions d'un monde où je ne suis qu'en passant et où je

ne dois aspirer à d'autre couronne qu'à celle de l'immortalité. Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. — Ave, Maria, etc. — Gloria Patri, etc.
℣. *Miserere nostri, Domine.* — ℟. *Miserere nostri.*
Fidelium, etc.

SIXIÈME STATION.

JÉSUS PRÉSENTÉ AU PEUPLE. « ECCE HOMO. »

℣. *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi.*
℟. *Quia per sanctam Crucem tuam redemisti mundum.*

PRIÈRE.

Le croirai-je, ô mon Jésus? Quoi! ce peuple déicide, ce peuple comblé de vos bienfaits, nourri du pain de votre parole, que vous lui annonciez avec une onction si pénétrante, portera-t-il l'ingratitude et l'oubli de vos dons jusqu'à demander votre mort à grands cris? N'est-il pas satisfait du déchirant spectacle qu'on présente à ses regards? Mais comment osé-je, ô mon Jésus, le taxer d'ingratitude! N'ai-je pas aussi demandé votre mort, ne la demandé-je pas tous les jours, suivant l'Apôtre, en vous offensant malgré la voix de ma conscience qui vient me dire : *Voilà l'homme,* voilà ton Dieu, ton créateur, ton Sauveur, l'époux de ton âme, ta récompense dans l'éternité! Mes passions ne répondent-elles point alors aussi :

Qu'il soit crucifié! J'abjure mes erreurs, ô mon Dieu, je sollicite votre miséricorde et j'implore mon pardon. Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. — Ave, Maria, etc. — Gloria Patri, etc.
℣. Miserere nostri, Domine. — ℟. Miserere nostri.
Fidelium, etc.

SEPTIÈME STATION.

JÉSUS CONDAMNÉ PAR PILATE.

℣. Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi.
℟. Quia per sanctam Crucem tuam redemisti mundum.

PRIÈRE.

Créateur de la terre et du ciel, souverain juge des vivants et des morts, vous voulez subir un jugement porté par votre créature. Ah! c'est pour m'avertir que vous me jugerez un jour, et qu'au Dieu des miséricordes succédera le Dieu des vengeances! Cette pensée me pénètre de terreur, ô mon Dieu! elle me jette dans la consternation et l'effroi. Qui? moi, faible roseau, courbé par l'effort de tous les vents contraires, il faudra que je paraisse seul, dans l'immensité, en présence de Dieu seul! Seul avec ma pensée, seul avec mes paroles, seul avec les actions de ma vie tout entière, sans avocat, sans défenseur autre que mes œuvres. Qu'ai-je fait de vos grâces, de tant de moyens

de salut que vous aviez voulu mettre entre mes mains? O doux Jésus, vous qui m'avez appris à vous appeler *mon Père*, ah! soyez-moi favorable lorsque vous serez mon juge. Je vais vivre de manière à mériter la sentence qui me placera à votre droite au nombre des élus. Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. — Ave, Maria, etc. — Gloria Patri, etc.
℣. Miserere nostri, Domine. — ℟. Miserere nostri.
Fidelium, etc.

HUITIÈME STATION.

JÉSUS PORTANT SA CROIX.

℣. Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi.
℟, Quia per sanctam Crucem tuam redemisti mundum.

PRIÈRE.

Vous avez voulu porter votre Croix, ô mon Sauveur, et je suis étonné d'avoir à porter aussi la mienne! Vous avez voulu gravir le chemin montant, pénible et difficile du Calvaire, tombant à chaque instant accablé par l'instrument du supplice destiné à expier des fautes qui n'étaient pas les vôtres : et moi, fils d'Adam, pécheur par mon origine et ma volonté, j'oublie la triste et coupable vie que j'ai menée jusqu'à présent; je ne porte qu'en murmurant les croix que votre *bonté m'impose*, et j'ose dire : Qu'ai-je donc fait

à Dieu pour en être traité avec tant de rigueur? Votre exemple m'ouvre les yeux : je porterai ma croix, ô mon Sauveur, je la porterai avec courage, j'expierai mes péchés par mes peines; et si quelquefois ma faiblesse succombe, votre bonté viendra me relever et me dire : Courage, pauvre chrétien, suis ton Jésus sur le Calvaire à la trace de son sang, avec lui tu régneras dans la gloire. Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. — Ave, Maria, etc. — Gloria Patri, etc.
℣. Miserere nostri, Domine. — ℟. Miserere nostri.
Fidelium, etc.

NEUVIÈME STATION.

JÉSUS SECOURU PAR SIMON LE CYRÉNÉEN ET CONSOLÉ PAR LES SAINTES FEMMES ET LA VÉRONIQUE.

℣. Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi.
℟. Quia per sanctam Crucem tuam redemisti mundum,

PRIÈRE.

Infortuné pèlerin de la terre d'exil, malheureux voyageur dans la vallée des larmes, ayant à gémir dans Cédar, je me plains sans cesse, ô mon Dieu, d'être sans consolation dans mes maux. Ce triste et pervers égoïsme qui dévore mon cœur me les fait mettre au-dessus de tous ceux que je puis connaître; j'oublie ceux de mes frères,

et je n'ai pour eux qu'une pitié stérile. Je crois en un Dieu fait homme, qui dans des maux plus grands que les miens, prêt à expirer sous le poids d'une croix lourde et pesante, veut, pour la porter avec lui, ne pas trouver un seul ami, n'avoir que l'aide d'un étranger, qui ne le connaît pas, et qu'on irrite par la crainte. J'adore un Dieu fait homme, qui oublie toutes ses douleurs pour ne songer qu'aux larmes de quelques pauvres femmes qu'il rencontre sur son chemin, sur le chemin du Calvaire; et j'oublie tous les maux de mes frères, je ne les console pas quand je puis les soulager! Combien mon égoïsme est froid à côté de la charité de mon Sauveur! O mon Jésus, je veux vivre désormais en chrétien, je veux supporter mes peines en silence, je veux m'oublier moi-même pour ne songer qu'à mon prochain. Gravez vos traits dans mon cœur, comme vous les donnâtes à Véronique en récompense de son courage, et je marcherai sur vos traces, et je vous prendrai pour modèle. Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. — Ave, Maria, etc. — Gloria Patri, etc.
℣. Miserere nostri, Domine. — ℟. Miserere nostri.
Fidelium, etc.



PRIÈRE.

Quel supplice, ô mon Jésus ! quelles do
On enfonce à coups redoublés de gros clo
vos pieds et vos mains adorables. Pour vo
tifier dans ces horribles souffrances, on n
donne que du fiel, qui infecte votre palais e
vos entrailles. Et mon cœur n'est pas b
repentir à la vue des fautes qui vous on
tant de maux, et je les réitère chaque jou
vrez, ô mon Sauveur ! ouvrez mes yeux,
mêle mes pleurs à votre sang, qui coule en
dance. Ah ! je devrais trouver dans ma t
fontaine d'eau vive pour pleurer le jou
nuit, et laver ainsi mes iniquités. Déso
ô mon Jésus, je le jure par votre tête cou

ONZIÈME STATION.

JÉSUS MOURANT EN CROIX.

℣. *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi.*
℟. *Quia per sanctam Crucem tuam redemisti mundum.*

PRIÈRE.

Salut, ô croix sainte, croix adorable, instrument de ma rédemption, gage de mon pardon et des miséricordes de mon Dieu! Salut, ô croix sainte, croix adorable, la consolation de mes peines, le soutien de mes maux, l'espérance de mon cœur au sein des tribulations, le calme de mon âme dans ses anxiétés et ses troubles! Salut, ô croix sainte, croix adorable, où mon Jésus rend les derniers soupirs, désormais vous serez mon partage; je vous porterai tous les jours de ma vie sur mon sein; vous serez mon refuge pour me fortifier dans mes faiblesses, me relever dans mes chutes et m'encourager dans mes efforts. Salut, ô croix sainte, croix adorable : charme de ma vie, vous sanctifierez aussi ma mort; à ma dernière heure je vous saisirai d'une main défaillante, je vous collerai sur mes lèvres glacées, je fixerai sur vous mon œil incertain et troublé, et je ne douterai pas des miséricordes de mon Dieu en tenant le gage de mon salut. Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. — Ave, Maria, etc. — Gloria Patri, etc.
℣. *Miserere nostri.* — ℟. *Miserere nostri.*
Fidelium, etc.

DOUZIÈME STATION.

JÉSUS PERCÉ D'UNE LANCE.

℣. *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi.*
℟. *Quia per sanctam Crucem tuam redemisti mundum.*

PRIÈRE.

Béni soyez-vous, ô mon Jésus, d'avoir permis la faute de ce soldat qui, pour assouvir encore une triste vengeance, transperce votre côté, en fait couler jusqu'à la dernière goutte de votre sang précieux, et me montre votre cœur adorable. Ah ! c'est la blessure de l'amour ! c'est celle qui pénètre plus profondément mon âme et me fait apercevoir toute l'étendue de votre amour ; animez-le de vos sentiments, afin qu'il vive de votre vie, et qu'à votre exemple il se dévoue tout entier à Dieu et à ses frères. Cœur de Jésus, soyez-moi propice, échauffez-moi, embrasez-moi, et lorsque je vous aimerai, je ne craindrai ni les sacrifices ni les peines, je servirai le Seigneur avec fidélité. Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. — Ave, Maria, etc. — Gloria Patri, etc.
℣. *Miserere nostri, Domine.* — ℟. *Miserere nostri.*
Fidelium, etc.

TREIZIÈME STATION.

JÉSUS DÉTACHÉ DE LA CROIX ET REMIS A SA MÈRE.

℣. *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi.*
℟. *Quia per sanctam Crucem tuam redemisti mundum.*

PRIÈRE.

En suivant ces pieux exercices, ô Vierge sainte, ô ma mère, je ne vous ai point adressé mes vœux. Recevez aussi mes hommages, vous qui sur le Calvaire suivîtes le Seigneur pas à pas, et fûtes témoin de toutes ses douleurs ; vous qui, si tristement et avec un cœur si déchiré, vîtes souffrant et expirant d'un supplice infâme ce Fils que vous aimiez plus que vous-même. Maintenant c'est un corps inanimé ; sa tête est languissamment penchée, sans mouvement et sans vie, ses yeux éteints, ses joues pâles et décolorées, ses lèvres livides qu'on dépose sur vos genoux : et vous êtes sa mère ! Oui, vous êtes la mère des douleurs, la mère des affligés ; vous êtes ma mère, vous aurez pitié de moi : on est volontiers compatissant aux maux qu'on a éprouvés. Je vous invoquerai en tout temps et en toutes circonstances ; je vous invoquerai dans mes faiblesses et mes chutes, dans ma pénitence et mon repentir, dans mes résolutions et mes efforts, dans ma prospérité et aussi dans mes chagrins et

mes peines ; vous êtes ma mère, vous m'avez engendré au milieu des douleurs, au pied de la croix ; veillez sur moi pendant ma vie, assistez-moi à ma dernière heure ; accompagnez mon âme au tribunal du souverain juge. Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. — Ave, Maria, etc. — Gloria Patri, etc.
℣. Miserere nostri, Domine. — ℟. Miserere nostri.
Fidelium, etc.

QUATORZIÈME STATION.

JÉSUS AU TOMBEAU.

℣. Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi.
℟. Quia per sanctam Crucem tuam redemisti mundum.

PRIÈRE.

Vous voilà donc, ô mon Jésus, où doit aboutir toute la malheureuse postérité d'Adam, dans le tombeau, où je serai un jour. Un tombeau ! c'est-à-dire quelque peu de linge, quelques planches accordées presqu'à regret, quelques larmes dont la source sera bientôt tarie ; des vers rongeurs, une terre dévorante et la corruption hideuse, voilà tout ce qui me restera de la vie, voilà tout ce qui me restera de mes veilles et de mes fatigues, de mes anxiétés et de mes désirs, de ma pauvreté ou de mes richesses, de mes joies et de mes douleurs ; et mon âme, immortelle et impérissable comme

vous, retournera dans votre sein, ô mon Dieu; elle ira vous rendre le redoutable compte de ses actions. Que m'importe donc que vous m'envoyiez des biens ou des maux, dont il ne me restera rien que le fruit que j'en aurai tiré! O mon Sauveur, détachez-moi des choses de la terre par la pensée de la mort. Par votre tombeau rappelez-moi celui où je descendrai un jour, afin que je me détache des choses d'ici-bas et que je n'aspire qu'au ciel. Ainsi soit-il.

Pater noster, etc. — Ave, Maria, etc. — Gloria Patri, etc.
℣. Miserere nostri, Domine. — ℟. Miserere nostri.
Fidelium, etc.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE

DU PREMIER VOLUME.

